



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NER



5 N9

CH 151.49

Harvard College Library



FROM THE FUND BEQUEATHED

BY

CHARLES SUMNER

(Class of 1830)

SENATOR FROM MASSACHUSETTS

"For books relating to Politics and Fine Arts."



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI^e ARRONDISSEMENT

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANCAIS
&
ETRANGERS







Capitaine de frégate N.-L. KLADO

DE LA MARINE IMPÉRIALE RUSSE

PROFESSEUR AUX ACADEMIES DE MARINE ET DE GUERRE A SAINT-PÉTERSBOURG

« APRÈS LE DÉPART DE LA DEUXIÈME ESCADRE DU PACIFIQUE »

La Marine russe

dans la

Guerre russo-japonaise

Traduit avec l'autorisation de l'auteur par René MARCHAND

AVEC PORTRAITS ET CROQUIS

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, ÉDITEURS

PARIS

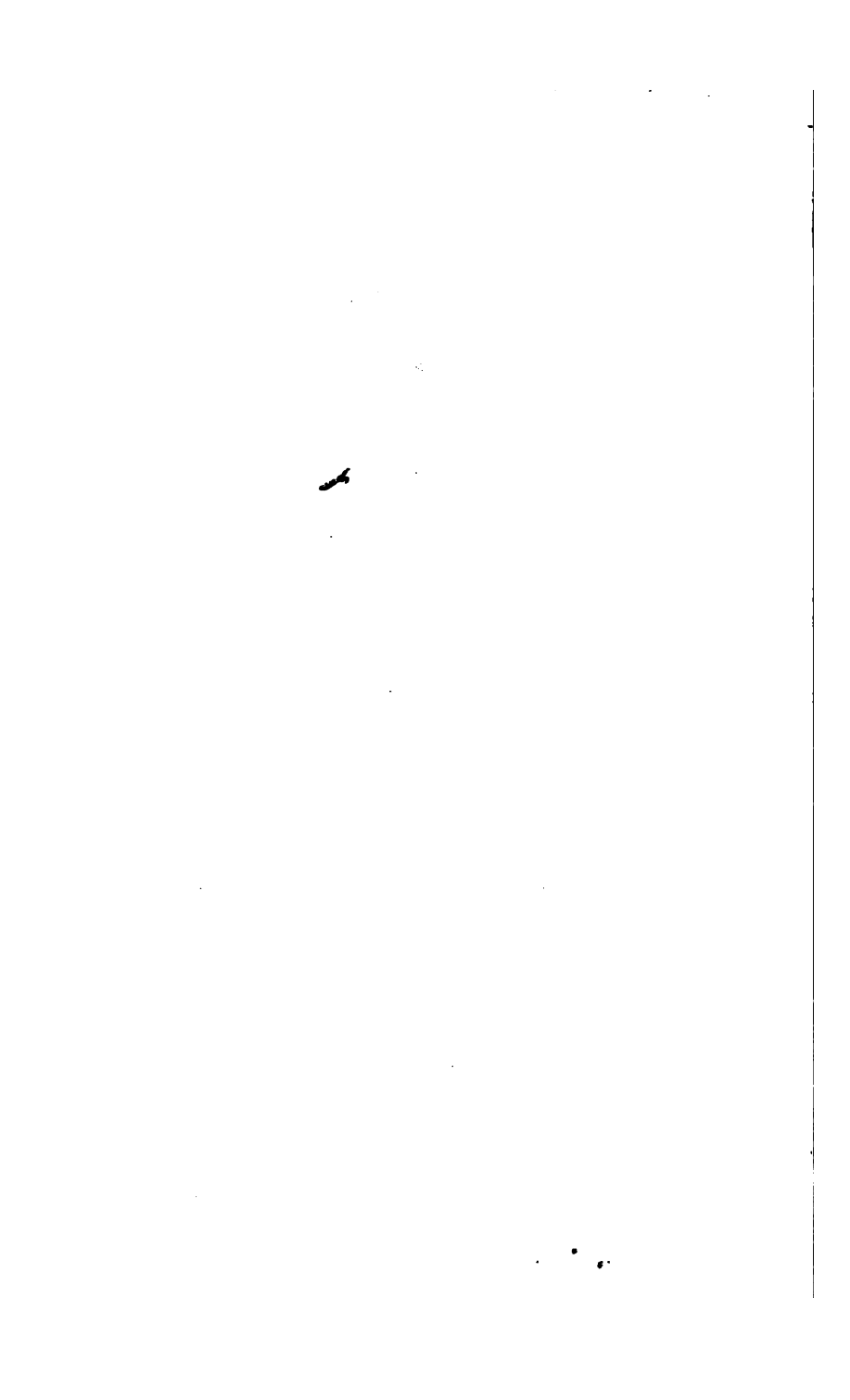
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

Tous droits réservés

1905



La Marine russe

dans la

Guerre russo-japonaise



ral Stark ne pouvait donc aucunement espérer voir s'augmenter, dans la suite, le nombre des unités placées sous ses ordres ; il lui fallait nécessairement tenter, malgré tout, au risque même de perdre son escadre, d'empêcher les débarquements de l'ennemi, c'est-à-dire de remplir le rôle qu'on avait de tout temps assigné à la flotte russe, sur laquelle on continuait à compter, malgré la malheureuse affaire du 8-9 février.

Il *devait* se porter vers les côtes de Corée ; il ne le fit pas, ajoutant ainsi, à sa première erreur, une nouvelle faute, peut-être encore plus grave. Il resta dans Port-Arthur, se bornant à repousser les tentatives réitérées d'embouteillage de l'amiral Togo. Et ainsi put se concentrer en Corée la première armée japonaise qui, sous les ordres du général Kuroki, ne tardait pas à commencer sa marche en avant.

Cependant, à Saint-Pétersbourg, on comprenait bientôt la gravité des fautes commises par l'amiral Stark ; et, le 20 février, un ukase lui enlevait le commandement de l'escadre de Port-Arthur et appelait le vice-amiral Makharof, commandant les ports et la flotte de la Baltique, au commandement en chef de toutes les forces navales du Pacifique.

Aussitôt arrivé à Port-Arthur (9 mars), Makharof, prenant l'offensive, faisait sortir résolument son escadre. Togo, avec son programme dont un des principaux points consistait à ménager, autant que possible, les bâtiments qui lui avaient été confiés, hésite à accepter une bataille, décisive sans doute, mais, après tout, incertaine, et, en tout cas, sûrement coûteuse ; aussi recule-t-il prudemment devant un adversaire numériquement plus faible ; et, pour exercer ses équipages, Makharof s'avance, d'abord vers Dalny, puis vers les îles Miao-Tao ; enfin, il atteint l'archipel des îles Eliott, poussant toujours plus loin dans la direction des rives de Corée.

L'inquiétude est grande à Tokio ; on tâtonne, on modifie les plans. Kouropatkine envoie rapidement sur le Yalou les quelques troupes qu'il a sous la main, pour faire face à Kuroki ; et déjà les cosaques du général Mischtschenko se répandent en Corée et se mettent à harceler l'ennemi...

La fortune, cette fois, vint mettre fin aux embarras des Nippons, en les débarrassant de leur dangereux adversaire : le 12 avril se produisait la terrible catastrophe du *Petropavlovsk*, qui enlevait à l'escadre russe encore un puis-

sant cuirassé, et surtout son chef, l'amiral Makharof.

Pendant qu'on retire le commandement de l'escadre à l'incapable prince Ouchtomsky, qui l'avait reçu tout d'abord, pour le remettre provisoirement entre les mains du contre-amiral Withœft, Kuroki reprend sa marche en avant. Les détachements cosaques se retirent devant lui; cependant Zassoulitch tient bon sur le Yalou, pensant que, grâce à l'appui de la flottille des contre-torpilleurs et des canonnières qui ne manqueront pas, évidemment, de venir le seconder, il arrivera à empêcher Kuroki de franchir le fleuve, ce qui lui permettra d'attendre des renforts et d'écraser définitivement la première armée japonaise.

Ainsi s'engage la terrible bataille de Turentchen (1^{er} mai); les soldats russes font des prodiges; mais, à quoi bon? Aucune flottille ne vient à leur secours; au contraire, ce sont des canonnières japonaises qui, remontant le fleuve, se mettent à les bombarder, les obligeant enfin à céder devant des forces vraiment trop supérieures.

C'est, pour Kouropatkine, la première occasion de montrer sa valeur; il sauve d'un désastre irrémédiable la petite armée de Zas-

soulitch et parvient à la reformer un peu en arrière.

Mais, si les renforts commencent à glisser lentement sur le long ruban de fer du transsibérien, hélas à voie unique ! les débarquements japonais, ne rencontrant plus d'obstacles, s'opèrent de tous côtés avec succès et rapidité.

Une nouvelle armée, sous le commandement du général Oku, débarque dans le Liao-Toung et se dirige vers le sud. On ne s'en inquiète pas trop cependant en Russie ; le général Stoessel se refuse à croire que Port-Arthur pourra se trouver un jour assiégé ; son fidèle lieutenant, le général Fock, veille là-bas, avec l'élite des troupes, sur la forteresse de Kin-Tchéou qui défend l'accès de la péninsule du Kouang-Toung. La position est réputée imprenable, elle saura arrêter l'effort des Japonais.

Le 26 mai, Oku attaque Kin-Tchéou ; cette fois, l'amiral Withcoft envoie à la hâte une flottille légère pour appuyer le général Fock ; mais ce n'est pas une petite flottille qu'il aurait fallu ; c'était une sortie de l'escadre entière ! Malgré la vaillante attitude de la canonnière *Bobr* qui ouvre un feu meurtrier sur l'aile gauche japonaise, les navires russes, devant une forte escadre ennemie qui arrive, sont

obligés de se retirer vers Port-Arthur ; et, dès lors, la chute de la position imprenable n'est plus qu'une question de temps ; Fock est contraint de se retirer après quelques heures d'un combat sanglant.

L'émotion est considérable à Saint-Pétersbourg ; Kouropatkine doit céder à l'opinion publique ; il envoie le corps du général Stakelberg vers le sud, afin de chasser les Japonais du Kouang-Toung. Oku, alors, remonte vers le nord ; l'action s'engage à Vafangou (14 juin) ; ici encore, les troupes russes se heurtent à des forces numériquement supérieures et doivent battre en retraite.

Cependant le général Oku ne reprend pas sa marche vers le sud, il remonte vers le nord pour aller opérer sa jonction avec Kuroki, pendant que des transports débarquent à Ta-Kou-Chan le noyau de la troisième armée actuelle placée sous le commandement du général Nodsu, et à Pi-tsé-Ouo l'armée qui, sous les ordres de Nogi, va être chargée des opérations contre Port-Arthur. On s'aperçoit alors qu'on ne peut plus songer à secourir la place ; et, tandis que l'infatigable Kondratenko hérissé la péninsule de forteresses improvisées, afin de retarder le plus possible l'investissement final, le général Kou-

ropatkine se voit obligé de prendre le *seul* parti qui lui restait, du moment qu'il n'avait pas la coopération de la flotte : se retirer vers le nord, afin d'écarter le plus possible les Japonais de la mer, c'est-à-dire de leur base d'approvisionnement. Mais, pour exécuter ce plan, il doit abandonner In-Kéou et Niou-Chouang ; et alors, maîtres du Liao, les Nippons ne tardent pas à utiliser cette importante artère fluviale : In-Kéou devient une de leurs bases principales ; et la possession du Liao leur permet de continuer à recevoir leurs renforts plus rapidement encore que Kouropatkine ne peut recevoir les siens par le long transsibérien, à voie unique !

Pour que ce nouveau plan eût pu présenter de réels avantages, il aurait en effet fallu se retirer très loin vers le nord, au delà de Moukden et même de Kharbine. Mais alors on était obligé d'abandonner la deuxième et dernière base navale russe en Extrême-Orient, Vladivostok, sans compter que la possession de la province maritime rapprochait, encore une fois, les Japonais de la mer.

C'était là un projet impraticable. Aussi, le général Kouropatkine le repoussa-t-il tout de suite, et décida-t-il d'essayer à tout prix d'empêcher l'ennemi d'atteindre Moukden. Si l'on

veut bien songer à la supériorité, en hommes et en canons, qui n'a pas cessé, un seul instant, d'être du côté des Japonais ; si l'on veut bien se rappeler enfin qu'à Liao-Yang les Russes furent à deux doigts de la victoire, on se verra contraint de rendre un éclatant hommage au génie de Kouropatkine qui, jusqu'ici, est parvenu à empêcher la Russie de tomber dans le gouffre où la précipitait fatalement l'incapacité des Stark et des Ouchtomsky !

Cependant l'amiral Withœst qui, au début, s'était montré timide, se décidait enfin à reprendre les plans de Makharof ; c'était, d'ailleurs, ce à quoi l'invitait le successeur de ce dernier, l'amiral Skrydlof qui, n'ayant pu gagner Port-Arthur avant la rupture des communications, était allé à Vladivostok.

A la fin de juillet, grâce aux efforts de l'ingénieur Shilof, les navires avariés se trouvaient réparés. Withœst résolut alors, puisque l'escadre n'avait pu remplir la première partie de sa mission, de lui faire au moins accomplir la seconde, c'est-à-dire de sauver Port-Arthur qui venait d'être investi. Pour cela, il s'agissait simplement, en exécutant une sortie, de permettre à une partie de l'escadre, à la division des croiseurs et des navires rapides, de gagner Vladi-

vostok. Les Japonais étaient fatalement obligés de scinder leurs forces navales, et d'envoyer une grande partie de leur flotte défendre leurs côtes et leurs transports militaires qui se trouvaient dès lors à la merci de la nouvelle escadre de Vladivostok ; quant aux cuirassés et aux canonnières rentrés à Port-Arthur, ils pouvaient attaquer la division navale japonaise restée devant la place et, en rompant le blocus, assurer le ravitaillement de cette dernière.

La bataille s'engage le 10 août ; elle est favorable aux Russes que viennent même servir les hésitations de l'amiral Togo ; mais, encore une fois, la fortune les trahit : Withœft est tué et le prince Ouchtomsky, incapable non seulement de poursuivre l'exécution des plans arrêtés par son chef, mais même d'en comprendre l'importance, ne trouve rien de mieux que de faire rentrer l'escadre à Port-Arthur où elle n'aura plus qu'à attendre sa destruction. Pendant ce temps, les croiseurs, sous les ordres de l'héroïque amiral Reitzenstein, forcent bien la ligne de blocus, mais comme ils ont soutenu à eux seuls tout l'effort du combat, transformés en glorieuses épaves, ils doivent aller chercher refuge dans des ports neutres.

Ainsi finit, avec l'histoire de la première

escadre de l'océan Pacifique, celle de la première partie de cette guerre, perdue pour la Russie parce que sa flotte n'a pas su remplir la lourde tâche qui lui était confiée. On ne le dira jamais assez : cette guerre n'est pas uniquement continentale ; il faut *nécessairement* que la Russie reprenne la maîtrise de la mer si elle veut triompher. Le gouvernement impérial l'a d'ailleurs compris ainsi, et une deuxième escadre du Pacifique a appareillé de Libau.

Mais cette escadre était notoirement plus faible que la flotte japonaise ; en dépit des belles prédictions de l'amirauté qui s'efforçait d'entretenir les « illusions dorées » du peuple russe, Rojestwensky courait à une défaite inévitable ; et la seconde partie de la guerre se trouvait ainsi perdue avant même d'être commencée.....

C'est alors qu'un homme eut le courage de venir dire hautement quelle était la situation réelle ; il montra ce qu'on était en droit d'attendre de la deuxième escadre du Pacifique telle qu'elle était constituée : une défaite glorieuse ! Cet homme devenait gênant : il menaçait de troubler la tranquillité des hauts fonctionnaires de l'amirauté ; on le pria de se taire ; il n'en fit rien. On l'accusa d'entretenir la nation russe

dans une agitation coupable ; il répondit que ce n'était pas par de beaux mensonges qu'on maintenait la tranquillité d'un peuple, mais bien en lui révélant toute la vérité, en lui parlant le rude langage des chiffres et de la logique⁽¹⁾. On l'emprisonna ; il continua à écrire des articles saisissants dans lesquels il ne cessa de crier la vérité ; alors l'opinion publique s'émut ; et cet homme, qui n'avait pas craint de briser sa carrière pour servir son pays, eut enfin la joie de voir paraître l'ukase impérial qui ordonnait à l'amiral Birileff, commandant les ports et la flotte de la Baltique, de préparer immédiatement l'envoi en Extrême-Orient d'une *troisième escadre de l'océan Pacifique*.

J'ai nommé le commandant Klado.

Le capitaine de frégate Nicolas Lawrentiévitich Klado est né le 13 novembre 1861, c'est-à-dire l'année même de l'émancipation des paysans. Il est issu d'une famille de gentilshommes du gouvernement de Tver, et naquit à Mlévo (village de la province de Vychniévolotzk, du gouvernement de Tver) dans la propriété de sa mère. Son père, officier d'état-major, mourut en 1888, alors qu'il

1. Cf. lettre écrite par le commandant Klado à l'amiral Birileff, et datée de Paris 10/23 décembre 1904.

exerçait les fonctions de commandant de la place de Vladivostok. Quant à sa mère, le commandant Klado a le bonheur de la posséder encore.

Élevé chez ses parents, Nicolas Klado entra à treize ans à l'École navale, et en sortait, parmi les officiers, le 20 avril 1881. Il accomplit alors deux campagnes; l'une, à bord du cuirassé *Pierre-le-Grand*; la seconde à bord de la corvette *Askold*, et, les deux fois, il eut l'occasion de débarquer en France. Entré en 1884 à l'Académie navale de l'empereur Nicolas, il en sortait en 1886 et était aussitôt appelé à un poste de répétiteur à l'École navale. Chaque été il faisait une campagne, et toujours en qualité d'officier de pavillon; d'abord il le fut avec l'amiral Verkovsky; puis avec l'amiral Nazimof. Lors de sa nomination au commandement de l'escadre du Pacifique (automne 1889), Nazimof en fit son collaborateur direct, son chef d'état-major, bien qu'il ne fût encore que simple lieutenant. Et c'est ainsi que Nicolas Klado, pendant deux ans et demi, put étudier à son aise le Japon et la Chine : il prit part en effet au voyage exécuté en Extrême-Orient par l'empereur actuel de Russie, Nicolas II, alors héritier présomptif de la couronne, et se trouva avec lui à bord du croiseur *Pamiat-Azova*. Il visita ainsi successi-

vement Saïgon, Singapour, Batavia, Hong-Kong, Han-Kéou, Nagasaki, Kagosima, Kobé et Vladivostok. Le voyage de retour s'effectua par l'Amérique ; et, à son arrivée en Russie, Klado reprenait possession de ses anciennes fonctions de répétiteur à l'École navale, auxquelles venaient toutefois s'ajouter celles de professeur de mathématiques près cette même école. Il se trouvait, d'ailleurs, bientôt après, appelé à remplir les fonctions d'aide de camp du directeur de l'École navale, vice-amiral Arsiénieff.

L'histoire des *guerres navales* était alors très négligée à l'école, et le cours de *tactique navale* n'existait pas encore.

On confia au jeune répétiteur le soin de développer la première, tandis qu'on le chargeait de créer le second.

Nicolas Klado s'acquitta de cette double tâche avec une conscience au-dessus de tout éloge, et il consigna ses remarquables travaux en deux livres qui font aujourd'hui autorité en la matière.

Le 1^{er} janvier 1896, étaient créées simultanément, le même jour : en France, l'*École de guerre navale*, et en Russie, une *section* de l'Académie navale, où devaient être traitées spécialement les sciences relatives à la guerre navale (tactique, stratégie, histoire, etc.), sciences

dont les marines de tous les pays réclamaient impérieusement une connaissance plus approfondie.

C'est encore au commandant Klado qu'échut la lourde tâche de développer, à cette nouvelle section de l'académie, les deux cours d'histoire et de tactique navales. Si l'on veut bien se rappeler que jusqu'alors aucun cours de ce genre n'avait été publié, et qu'il n'existait encore aucun livre dans lequel ces sujets eussent été traités, on se rendra facilement compte de l'énorme somme de travail qu'eut à fournir le commandant Nicolas Klado. Cependant, quelque absorbantes que fussent ses nouvelles fonctions, Klado ne songea pas un seul instant à profiter des mois d'été, pendant lesquels il était en congé, pour se reposer ; tout au contraire, ce travailleur infatigable allait chercher au dehors l'occupation que son pays lui refusait momentanément, et c'est ainsi qu'il s'embarquait à bord du croiseur français *Latouche-Tréville*, un des bâtiments faisant partie de la *division de l'École de guerre* dirigée alors par le contre-amiral Fournier, en face duquel (il y a souvent de ces bizarreries du destin) le commandant Klado se retrouve aujourd'hui ; c'est en effet devant l'amiral Fournier, président de la commission internationale d'enquête, réunie à

Paris pour se prononcer sur l'incident de Hull, que le commandant Klado s'est vu appelé à venir donner lecture de sa déposition.

Pendant son séjour à bord du *Latouche-Tréville*, le commandant Klado ne cessa de travailler avec ténacité et persévérance, assistant à toutes les leçons que l'on donnait, exécutant tous les travaux pratiques imposés à nos officiers, prenant part enfin aux grandes manœuvres dirigées par l'amiral Gervais.

Comme on le voit, le commandant Klado n'est pas un étranger pour nous ; et, s'il se rappelle encore aujourd'hui avec plaisir les heures passées au milieu des braves marins français qui l'ont « aidé à construire les bases solides sur lesquelles il devait édifier dans la suite ses travaux scientifiques », la France a su rendre hommage à sa haute valeur et récompenser les remarquables études dont il est l'auteur, en le faisant officier d'académie et chevalier de la Légion d'honneur. A partir de 1896, Nicolas Klado exerça, sans interruption, les fonctions de professeur qui lui étaient confiées ; et, en 1900, il se vit appelé à enseigner, à la fois, à l'École de guerre et à l'École de Tsarskoïé-Sélo réservée aux officiers qui se destinent à entrer dans l'artillerie maritime de forteresse.

Pendant les années 1893 et 1894, le lieutenant Klado eut à donner des leçons au grand-duc Cyrille Vladimirovitch qui, on s'en souvient, se trouvait à bord du cuirassé *Petropavlovsk* lors de la catastrophe qui, en mars dernier, causa la mort de l'amiral Makharof.

Enfin, au cours des années 1902 et 1903, c'était le frère même de l'empereur, le grand-duc Michel Alexandrovitch, héritier présomptif de la couronne jusqu'à la naissance du tsarevitch Alexis Nicolaiévitch, que Klado était appelé à initier aux secrets de la guerre navale.

Aussitôt qu'eut éclaté la guerre actuelle, le commandant Klado (il était capitaine de frégate depuis 1901), entreprit une série de conférences publiques à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, à Moscou, à Helsingfors, etc., au cours desquelles il montra toute l'importance du rôle que la flotte était appelée à jouer, et insista sur la nécessité absolue pour la Russie de se créer des escadres puissantes ; et, grâce à sa persévérance, à son activité infatigable, le commandant Klado put recueillir, digne récompense de ses généreuses démarches, des souscriptions considérables pour la flotte russe.

Au mois d'avril, le commandant Klado était appelé à remplir les fonctions de chef de la sec-

tion stratégique de l'état-major de l'amiral Skrydlof. Lors de la nomination de ce dernier au commandement en chef des forces navales russes du Pacifique, en remplacement de l'amiral Makharof, il partit avec lui pour Port-Arthur ; mais les communications avec la place s'étant trouvées interrompues par suite du débarquement des Japonais dans le Liao-Toung, Skrydlof et Klado durent se résigner à gagner Vladivostok. Là encore, le commandant Klado ne resta pas dans l'inaction ; il prit une part active à l'élaboration et à la rédaction des plans des sorties si hardies opérées par la division des croiseurs rapides, et reçut, en récompense de ses services, l'ordre de Saint-Vladimir avec le glaive. A la fin d'août, le commandant Klado rentra à Saint-Pétersbourg afin de s'embarquer avec l'amiral Rojestwensky, qu'il était chargé de mettre au courant des intentions et des plans de l'amiral Skrydlof. Et c'est ainsi qu'il quittait de nouveau la Russie, le 14 octobre, à bord du navire amiral *Kniaz-Souvorof*, en qualité de second capitaine de pavillon du vice-amiral Rojestwensky. Mais à Vigo, le commandant Klado devait abandonner l'escadre, envoyé en Russie avec quelques autres officiers par l'amiral Rojestwensky, afin de venir apporter à la commission d'enquête qui devait se

réunir dans la suite, des éclaircissements sur l'incident de Hull.

C'est alors qu'il comprit le rôle que ce retour à Pétersbourg lui permettait de jouer : momentanément privé de son épée, il saisit la plume et, sans relâche, il se mit à écrire ses articles sensationnels dans lesquels, s'efforçant de secouer l'inertie du grand amiral, grand-duc Alexis, il réclamait sans se décourager l'envoi de renforts immédiats à la deuxième escadre du Pacifique, renforts implicitement promis à l'amiral Rojestwensky lors de son départ de Libau ; enfin, il fit si bien que l'amirauté vaincue dut s'incliner devant lui : l'avant-garde de la troisième escadre qui, sous les ordres du contre-amiral Nebogatof, vient d'appareiller de Libau, est l'œuvre — on peut le dire sans être taxé d'exagération — du commandant Klado ; et, si elle ne saurait encore à elle seule rétablir l'équilibre entre les flottes russe et japonaise (car il faudrait pour cela la sortie de la puissante escadre, hélas ! si malheureusement bloquée dans la mer Noire), elle viendra du moins, on devra bien en convenir, augmenter les chances de victoire de l'amiral Rojestwensky, entre les mains duquel ont été remises les destinées de la Russie, car c'est de lui, bien plus que de Kouropatkine, que dé-

pend le résultat de la deuxième partie de cette guerre qui vient de s'ouvrir.

Ce sont ces articles du capitaine Klado publiés, pour la plupart, dans le courant du mois de novembre dernier, sous le pseudonyme de Priboj, par le journal *Novoïé Vrémia* qui, revus et complétés, viennent d'être réunis par leur auteur en un livre intitulé : *Après le départ de la deuxième escadre de l'océan Pacifique*.

Cet ouvrage, dont nous sommes heureux de pouvoir offrir une traduction au public français qui a toujours su rendre hommage à la valeur et à l'abnégation, n'est pas seulement le résumé de la polémique du commandant Klado ; c'est aussi une véritable histoire des fautes commises par le commandement russe au cours de la première partie de cette guerre et dont on ne manquera pas de tirer un enseignement précieux.

Mais, avant de soumettre au lecteur ces pages si terribles dans leur rigoureuse précision, voulons-nous encore lui dire, pour le rassurer un peu, si toutefois c'est possible, quelques mots sur l'amiral Rojestwensky qui, comme nous le montrions à l'instant, va décider du sort de la Russie.

Né en 1848, entré au service en 1865, Z. P. Rojestwensky ne tarda pas, après sa sortie de

l'École navale, à se spécialiser dans l'artillerie de marine. Il passa par l'École d'artillerie Michel qu'il quitta en 1873 et fut promu, la même année, lieutenant de vaisseau. Il prit une part active à la guerre russo-turque de 1877-1878 et se distingua tout particulièrement dans l'affaire de la *Vesta*, petit vapeur armé seulement de quelques canons qui, sous les ordres de l'héroïque commandant Baranof, osa s'attaquer à un puissant cuirassé turc. La brillante conduite du capitaine de corvette (1) Rojestwensky lui valut alors la croix de Saint-Georges de 4^e classe et celle de Saint-Vladimir, ainsi que la médaille commémorative de cette campagne.

Peu de temps après, il fut mis à la disposition du gouvernement bulgare et fit, pendant deux ans, partie de la commission spéciale chargée d'organiser la marine de ce pays. Rappelé en Russie, il fut désigné pour commander divers navires, puis envoyé à Londres en qualité d'attaché naval.

De 1894 à 1896, il commanda, dans le Pacifique, le croiseur *Vladimir-Monomakh*, battant pavillon du vice-amiral Alexéieff qui, on s'en

1. Ce grade a été supprimé depuis lors dans la marine russe.



Benjamin Lecomte & Co. St. P.

GÉNÉRAL AIDE DE CAMP, VICE-AMIRAL Z. P. ROJESTWENSKY

**Chef de l'État-major général de la marine
Commandant en chef la deuxième escadre du Pacifique**

souvent, se trouvait à la tête de l'escadre russe de l'Extrême-Orient à l'époque de la guerre sino-japonaise. Appelé ensuite au commandement du cuirassé garde-côtes *Pervénets*, le capitaine de vaisseau Rojestwensky fut chargé, de 1899 à 1900, de diriger la division d'application de l'artillerie de marine, puis celle de la flotte de la mer Baltique, durant les deux années suivantes.

A la suite de manœuvres navales extrêmement brillantes, auxquelles assista l'empereur d'Allemagne, le contre-amiral Rojestwensky reçut des mains mêmes de l'empereur Nicolas II les aiguillettes de contre-amiral de la suite de Sa Majesté.

A la mort de l'amiral Tyrtof, en 1903, le contre-amiral Rojestwensky succéda à l'amiral Avellane dans les fonctions de chef de l'état-major général de la marine, lorsque ce dernier fut appelé à gérer ce ministère.

Et c'est ainsi que, promu vice-amiral il y a quelques mois, il fut placé à la tête de la deuxième escadre du Pacifique, alors en formation à Libau.

L'amiral Rojestwensky n'en est donc pas à ses débuts ; et nous sommes fermement convaincus — car, si nous n'avons pas le droit d'être

certains de sa victoire, nous avons du moins celui de l'espérer — que l'ancien héros de la guerre russo-turque, le brillant tacticien de la Baltique, fera pour son pays tout ce que l'on peut attendre d'un homme d'un grand génie et d'un courage à toute épreuve.

Février 1905.

René MARCHAND.

**Composition de la deuxième escadre
de l'océan Pacifique**

(Commandant en chef : vice-amiral ROJESTWENSKY)

Première division des cuirassés : *Kniaz-Souvorof* (battant pavillon du vice-amiral ROJESTWENSKY, commandant direct de cette division), *Empereur-Alexandre III*, *Borodino* et *Orel*.

Deuxième division des cuirassés : *Ossliabia* (battant pavillon du contre-amiral FELKERSAM, commandant la division), *Sissol-Véliky*, *Navarin* et le croiseur cuirassé *Amiral-Nakhimof*.

Division des croiseurs : *Dimitri-Donskoï* (battant pavillon du contre-amiral ENQUIST, commandant la division), *Aurora*, *Sviétlana*, *Almaz*, *Jemtchoug*, *Kouban*, *Oural* et *Terek*.

Première flottille des contre-torpilleurs (commandant : capitaine de frégate SHAMOF) : *Bodry*, *Boïky*, *Bystry*, *Bezoupretchny*.

Deuxième flottille des contre-torpilleurs (commandant : capitaine de frégate BARANOF) : *Bravy*, *Bedovry*, *Blestiachtchy*.

Division des transports militaires et des navires auxiliaires : transports militaires : *Kamtchatka* (navire-atelier) et *Anadyr* ; navires auxiliaires : *Koreïa*, *Malaya*, *Meteor* (eau douce), *Kitai*, *Kniaz-Gortchakof*, *Jupiter*, *Mercure*, *Vladimir*,

Voronïeje, Tambof, Yaroslavl et Kieff, battant pavillon du commandant de la division, capitaine de vaisseau RADLOF, et le navire-hôpital *Orel*.

Division complémentaire, qui a passé, au début de janvier, par le canal de Suez (cette division, qui avait été commandée provisoirement par le capitaine de vaisseau DOBROTVORSKY, a été répartie entre les différentes divisions de la deuxième escadre) : *Oleg, Izoumroud, Rion et Dniepr* (croiseurs) ; *Grozny, Gromky, Prozorlivy, Pronzitielny* (1) et *Pritky* (contre-torpilleurs).

Le grand transport militaire *Irtish*, de 10 500 tonnes, a franchi le canal de Suez le 15/28 janvier pour aller rejoindre l'escadre de l'amiral Rojestwensky.

**Première division de la troisième escadre
qui a appareillé de Libau le 2/15 février 1905**

Empereur-Nicolas I^{er}, cuirassé d'escadre (battant pavillon du contre-amiral NEBOGATOF, commandant cette division) ; *Amiral-Séniavine, Amiral-Ouchakof, Général-Amiral-Apraxine* (cuirassés garde-côtes) ; *Vladimir-Monomakh* (croiseur blindé de 1^{re} classe) ; *Rouss* (croiseur de 2^e classe, navire aérostazier) ; *Xénia* (navire atelier) ; *Océan* (transport).

1. Les contre-torpilleurs *Pronzitielny* et *Prozorlivy* ont dû rester, pour réparer des avaries, à Alger d'où ils sont partis, le 11 février, pour Port-Saïd.

PRÉFACE

Lorsque je fis paraître ces articles, un certain nombre de personnes m'en reprochèrent la publication tardive, prétendant qu'à présent ils ne pouvaient plus être d'aucune utilité. C'est pourquoi je veux, ici, me justifier en quelques mots.

L'importance même des questions débattues dans mes articles devait être, normalement, comprise aussi dans les hautes sphères maritimes où se traitent les affaires relatives aux destinées de notre flotte ; et je n'aurais pas dû me voir obligé de venir, dans un débat d'une si haute gravité, faire entendre ma faible voix !...

Aussi ai-je attendu, comme l'ont fait beaucoup d'autres, avec une impatience de jour en jour croissante, l'accomplissement de ce

que je réclame ici ; je l'attendais avec d'autant plus de confiance que, l'un après l'autre, les amiraux les plus en vue de notre marine avaient signalé, par écrit, la nécessité absolue pour nous de renforcer sans retard, d'une troisième division navale, notre deuxième escadre de l'océan Pacifique.

J'ai donc attendu, mais en vain. La patience m'a manqué... et maintenant je n'ajouterai plus rien.

Paris, 12/25 décembre 1904.

N. KLADO.

Après le départ de la deuxième Escadre de l'océan Pacifique

I

11/24 novembre 1904.

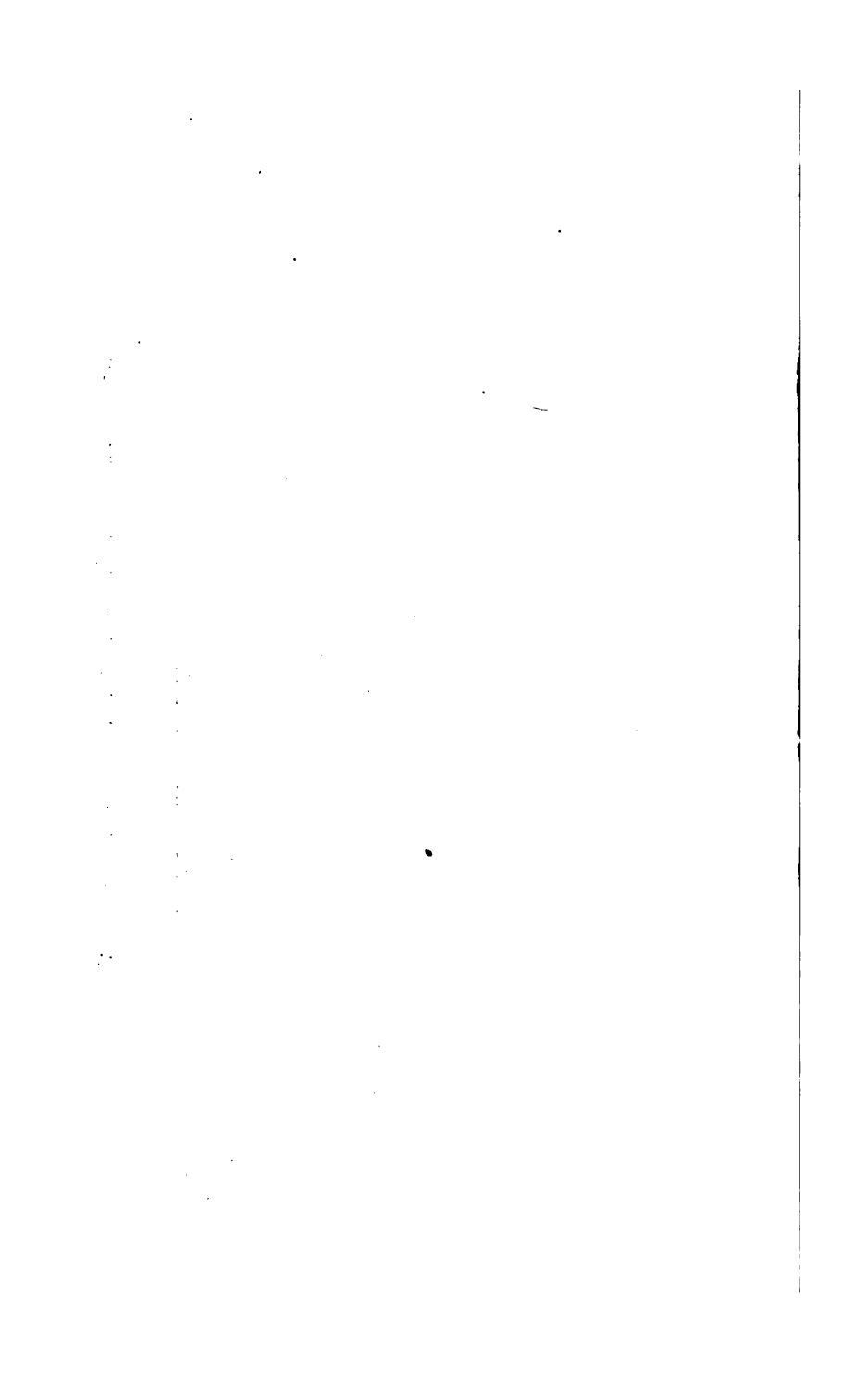
Voilà déjà plus d'un mois qu'est partie la deuxième escadre de l'océan Pacifique. Depuis son départ, elle a parcouru environ 5 000 milles, et la division, qui doit faire le tour par le cap de Bonne-Espérance, a laissé loin derrière elle les passages dangereux : Belt, Kattegat, Skagerrak, mer du Nord, Pas de Calais. Ces passages ne présentent pas seulement des dangers pour la navigation de notre escadre en raison de

leurs bancs de sable, de leurs écueils, de leurs courants marins, de leurs violentes tempêtes d'automne et de leurs brouillards ; ce qui les rend dangereux pour nous, d'une manière générale, c'est leur proximité avec les côtes, peu sûres, de Suède, de Norvège et d'Angleterre, où peuvent fort bien se dissimuler nos ennemis audacieux, obstinés dans l'accomplissement de leurs plans et pour qui tous les moyens sont bons. Enfin, ces parages fourmillent de pêcheurs de toutes les nations qui gagnent leur vie au prix de difficultés inimaginables, en livrant à la rude mer du Nord un combat qui ne s'interrompt jamais. Ce sont tous des gens intrépides, d'excellents marins solidement trempés à cette lutte sans trêve contre les eaux ; aussi n'est-il pas difficile, en les payant bien, de trouver en eux des auxiliaires et des complices. Les jonques chinoises ne vont-elles pas affronter, pour des salaires relativement modiques, des dangers encore beaucoup plus grands en ravitaillant Port-Arthur, et



DANS LA MER DU NORD

Arrière du *Kniaz-Souvorof*. — Entre les deux canons, l'amiral Rojestwensky observant l'*Empereur-Alexandre III*.



n'est-ce pas grâce à elles que, jusqu'à ce jour, les communications avec la place ont pu être maintenues ?

L'incident de la mer du Nord. — Ses conséquences. — D'ailleurs, le fameux « incident de la mer du Nord » survenu dernièrement, et autour duquel on a fait tant de bruit, a montré le bien-fondé de nos appréhensions ; et nous adressons nos remerciements sincères à nos vaillants marins pour la vigilance dont ils ont fait preuve ; nous les remercions de ce qu'ils n'ont pas craint, à leurs risques et périls, d'endosser la lourde responsabilité d'ouvrir immédiatement le feu sur des torpilleurs qui leur étaient inconnus, sans s'inquiéter de la présence de pêcheurs, soi-disant neutres, dominés qu'ils étaient par l'unique idée de la grande mission que la Russie leur avait confiée !...

Mais si la division qui, sous les ordres directs de l'amiral Rojestwensky, vogue déjà en plein océan, se trouve désormais à l'abri

des dangers, nous ne pouvons pas être également rassurés sur celle qui, battant pavillon de l'amiral Felkersam, va s'engager dans le canal de Suez. Ce n'est pas, je crois, la traversée même du canal que nous avons à redouter, quoiqu'on ait fait grand bruit, en Russie, du prétendu projet japonais d'y couler un navire de commerce de fort tonnage, fermant ainsi la route à nos vaisseaux; non, à mon avis, une pareille entreprise de la part des Nippons est tout à fait invraisemblable, car l'embouteillage du canal causerait un préjudice énorme au commerce maritime de toutes les nations, et en particulier de l'Angleterre; aussi des mesures sévères ne manqueront-elles pas d'être prises pour protéger nos vaisseaux contre toute tentative de ce genre. Il ne restera donc à l'amiral Felkersam qu'à exercer une surveillance rigoureuse sur les personnes de nationalité étrangère qui pourront se trouver à bord des navires et des nombreuses embarcations stationnées aux deux points ex-

trêmes, Port-Saïd et Suez, où nous pouvons, au besoin, faire relâche pour réparer des avaries, et cela sans entraver la marche des bâtimens de commerce dans le canal. Or, il va de soi que toutes ces mesures seront prises à bord des navires russes. Mais c'est plus loin, dans l'étroite mer Rouge, aux rivages déserts, et sur lesquels ne peut s'exercer aucune surveillance que nos ennemis pourront donner libre cours à leurs projets audacieux ; aussi ne respirerons-nous que lorsque notre division aura laissé loin derrière elle les comptoirs anglais de Périm et d'Aden. D'ailleurs, il paraît que l'Angleterre nous aurait offert ses bons offices pour nous protéger dans la mer Rouge, comme le Danemark l'avait fait dans le Belt.

Les Anglais nous tiendraient à peu près le langage suivant : « Vous avez avisé le gouvernement danois du passage de votre escadre dans ses eaux ; et, grâce aux mesures prises par lui, vous avez atteint sans encombre Skagen. Pourquoi ne nous avez-

vous pas également prévenus ? Nous aurions fait aussi le nécessaire dans la mer du Nord et le Pas-de-Calais. » Mais, comment donc auraient-ils pu ignorer la date du passage de notre escadre dans leurs eaux ; comment n'auraient-ils pas pu, s'ils l'avaient réellement voulu, prendre à temps les dispositions nécessaires, puisque notre départ de Libau était désormais un fait universellement connu ? Non, il est difficile d'admettre que l'Angleterre ait été si mal renseignée, ait fait preuve de tant de naïveté !

Loin de nous, naturellement, la pensée que le gouvernement anglais ait pris une part quelconque aux menées japonaises dirigées contre nous ; mais nous sommes convaincus que, dans le cas où, grâce à la secrète complicité de leurs pêcheurs, ces menées eussent abouti à quelque résultat, les Anglais se seraient frotté les mains de plaisir.

Malheureusement, c'est-à-dire heureusement pour nous, il s'est trouvé que cette

fois on avait eu tort de compter sur la négligence et la naïve confiance de nos matelots, pour qui les pêcheurs anglais n'avaient pas cessé d'être suspects ; et l'on a pu voir que, si les marins russes n'étaient pas disposés à plaisanter, le gouvernement impérial, de son côté, écoutait sans s'émouvoir les criaileries furieuses de la presse anglaise, et refusait *énergiquement* d'accorder satisfaction à des prétentions ridicules, émises dans un but unique : l'intimidation.

Or maintenant, si l'on venait à saisir, dans la mer Rouge, des Anglais opérant avec des Japonais — ce qui pourrait fort bien arriver, puisqu'il est établi aujourd'hui qu'on ne dort pas à bord des navires russes — cela serait un véritable scandale pour l'Angleterre ; aussi vient-elle nous offrir aimablement ses bons offices. — Eh bien ! « d'un mauvais payeur on tire ce qu'on peut » dit le dicton ; acceptons donc ces bons offices et laissons-nous garder dans la mer Rouge. Comme pour les Japonais,

tout à l'heure, tous les moyens sont bons après tout, du moment que nous mettons notre flotte en sûreté ; car, pour nous, l'essentiel c'est que nos vaisseaux puissent continuer librement leur route ; en ce qui concerne le choix des moyens à employer pour arriver à ce résultat, nous n'avons pas, en fin de compte, à nous montrer autrement difficiles.

Le bruit infernal fait par la presse anglaise au sujet de cet « incident de la mer du Nord » devenu célèbre dans le monde entier, a montré, une fois de plus, qu'il n'y a jamais de mal sans bien. Sans doute cette affaire nous a valu de passer quelques jours dans une pénible incertitude ; mais elle a été incontestablement très heureuse pour l'escadre en augmentant considérablement ses chances de sécurité pour l'avenir. En effet, cette tentative ayant abouti pour les pêcheurs anglais à un si lamentable résultat, les Japonais éprouveront désormais de très grandes difficultés à trouver des complices

auxquels ils pourront faire croire qu'on ne s'expose directement à aucun danger en acceptant de les servir, parce que les Russes n'ont jamais le moindre soupçon et que, si, par hasard, ils venaient à en concevoir, la crainte de complications avec les puissances neutres les empêcherait, à coup sûr, d'agir énergiquement. Or, à présent, chacun sait qu'il n'en est pas ainsi, et l'on ne se montrera guère disposé, même au prix de salaires élevés, à ajouter foi aux paroles des Nippons.

Difficultés extraordinaires qu'aura à surmonter l'escadre au cours de son voyage. — Quoi qu'il en soit, nous n'aurons plus longtemps à attendre, avant de pouvoir être rassurés définitivement sur le sort de la division de l'amiral Felkersam : dans quelques jours, vraisemblablement, elle s'engagera dans le canal de Suez, et, une semaine après, elle aura sans doute franchi les passages dangereux. Et ensuite,

jusqu'au moment de son arrivée sur le théâtre de la guerre, que l'on doit faire commencer aux îles de la Sonde, notre escadre n'aura plus qu'à triompher des obstacles nés de l'immensité même de l'espace qu'elle a à parcourir, obstacles considérables, vraiment exceptionnels ! Les autorités maritimes de tous les pays ont été obligées de reconnaître que l'envoi, en Extrême-Orient, d'une flotte partie des côtes de Russie, et cela sans rencontrer en route un seul dépôt de charbon, sans pouvoir jamais rien embarquer dans les ports de relâche, sans avoir même la possibilité d'entrer dans des docks ou des chantiers de constructions navales pour y réparer les avaries survenues en cours de route, constituait une entreprise grandiose présentant des difficultés inouïes, et encore sans précédent dans l'histoire des flottes de guerre.

Il suffira d'ailleurs, pour donner une idée de ces difficultés, de rappeler que la deuxième escadre de l'océan Pacifique tout entière

consomme journellement, en temps de marche, 3 140 tonnes de charbon, mais qu'elle ne va qu'à la vitesse économique, ce qui permet de ne dépenser qu'un peu plus du tiers, environ, de la quantité que nécessiterait la vitesse maxima.

N'oublions pas non plus que, même pendant qu'ils font relâche, nos navires continuent à consommer du charbon, ayant besoin, en effet, d'abord d'être maintenus sous pression, ensuite de s'éclairer et de produire la quantité d'eau potable nécessaire aux besoins du bord et, dans ces conditions, l'escadre consomme encore par jour 420 tonnes. Or, comme à la vitesse économique, il faut environ cinq jours pour accomplir une traversée de 1 000 milles, et que, après les cinq jours de marche, il faut compter environ trois jours de relâche pour embarquer du charbon et reposer les machines, on pourra voir facilement que chaque traversée de 1 000 milles effectuée par notre escadre représente une consommation de 16 969 ton-

nes de charbon. Et si l'on songe aux milliers de milles que notre escadre aura à parcourir, on sera effrayé par le nombre de milliers de tonnes de charbon qu'il lui faudra consommer ! Mais les vaisseaux n'ont pas seulement besoin de charbon : les chaudières d'aujourd'hui exigent, en effet, une quantité considérable d'eau douce que les lois de la neutralité nous empêchent même de nous procurer dans les ports de relâche. Les machines font en outre une consommation importante de matières grasses ; les équipages ont sans cesse besoin de renouveler les provisions du bord ; sans compter qu'avec les innombrables mécanismes dont nous sommes pourvus nous sommes obligés à des réparations partielles continuellement et à des réparations complètes régulièrement de temps en temps. L'embarquement du charbon ne peut pas s'effectuer commodément par les moyens des ports de relâche ; ici encore les lois de la neutralité nous obligent à recourir à des transports charbonniers, et

le transbordement a lieu le plus souvent sur des rades extérieures où se font par conséquent sentir les vagues de la haute mer ; si toutefois ce n'est pas, comme il arrive aussi, en plein océan, où, même par le temps le plus calme, l'eau ne demeure jamais parfaitement tranquille.

Ainsi nous sommes obligés d'accomplir toutes ces opérations compliquées par nos propres moyens ; il nous faut tout prévoir, tout organiser, assigner aux navires charbonniers l'heure, le lieu exacts de rendez-vous, et nous mettre en mesure de nous passer d'eux dans le cas où des raisons imprévues les mettraient dans l'impossibilité de remplir leurs engagements.

Et puis, nous ne pouvons pas arriver les mains vides sur le théâtre de la guerre, car, une fois là-bas, nous ne trouverons sans doute plus de transports charbonniers, et j'ajoute même que si, par hasard, nous venions à nous en procurer encore, il nous serait impossible de compter désormais sur

eux sous peine de nous voir sans charbon dans le cas où ils viendraient à tomber entre les mains des Japonais. Aussi, devons-nous avoir avec nous, lors de notre arrivée sur le théâtre de la guerre, des approvisionnements en charbon suffisants pour ravitailler l'escadre tout entière. Telles sont les questions qu'il nous faut débattre, qu'il nous faut résoudre, si nous voulons poursuivre cette extraordinaire tentative, grandiose non seulement en elle-même, non seulement par tous les efforts préalables qu'elle a exigés pour être rendue possible, mais bien aussi par les énormes sacrifices pécuniaires qu'elle a motivés !

Importance considérable du rôle dévolu à l'escadre. — Et la Russie s'est décidée à cette grandiose entreprise, à ces colossales dépenses d'argent qui en étaient la conséquence ; elle s'est décidée à tenter une chose inouïe, que jamais personne n'avait encore réalisée, je veux dire l'envoi en

Extrême-Orient de toute une flotte de guerre qui aura ainsi à franchir, livrée uniquement à ses propres moyens, une distance de 18 000 milles ou de 31 500 verstes (1) [tel est en effet l'espace qui sépare Revel des côtes de Corée]. C'est dire assez, je crois, l'importance considérable du rôle dévolu à cette flotte, et ce que la Russie attend d'elle dans les circonstances exceptionnellement difficiles qu'elle traverse.

« L'envoi de l'escadre de la Baltique constitue bien l'effort le plus étonnant et le plus redoutable fait, jusqu'ici, contre le Japon par le colosse du Nord », écrit, dans son premier article, un journal espagnol, le *Fare de Vigo*, le lendemain de l'arrivée de notre flotte dans ce port.

« La flotte japonaise a joué tous ses atouts pour s'assurer la maîtrise de la mer, parce que c'est à cette condition unique qu'est subordonné l'avenir du Japon tout

1. Une verste vaut exactement 1^{km},067.

entier. » Ainsi s'exprime, après notre départ de Libau, un amiral allemand, dans le journal berlinois, la *Post*.

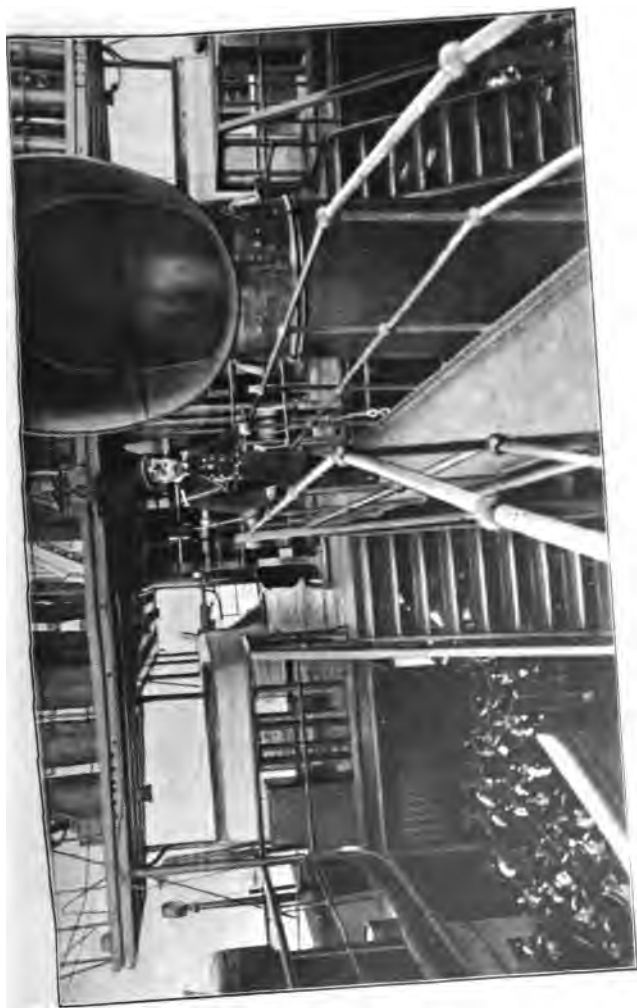
« Je suis de cœur avec vous et avec ma chère escadre. La Russie tout entière fixe les yeux sur vous avec confiance et ferme espoir⁽¹⁾. »

Tel est le télégramme adressé à l'amiral Rojestwensky lors de son arrivée à Vigo par Sa Majesté le tsar.

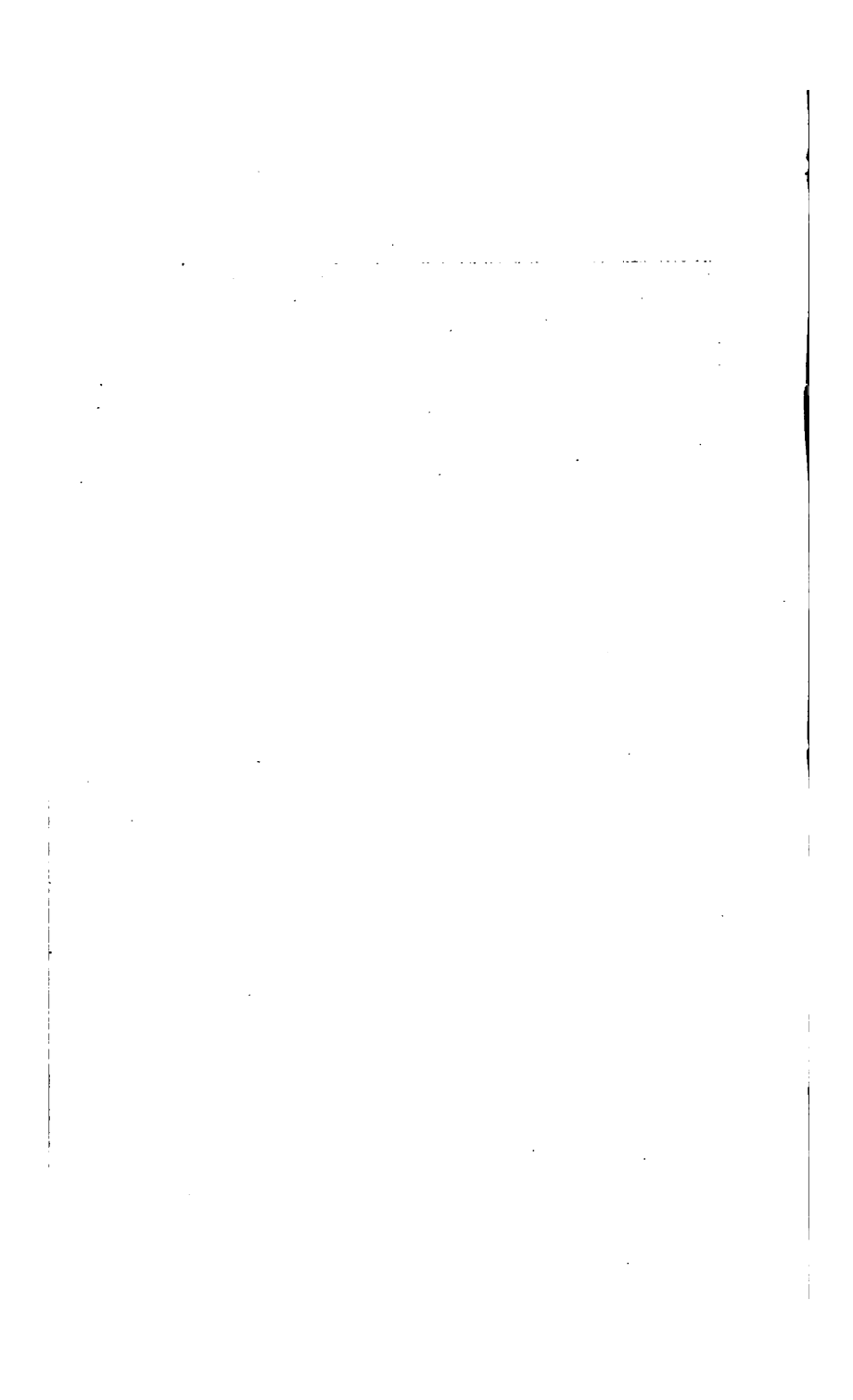
« Une même et commune pensée unit l'escadre au trône de Votre Majesté », répond l'amiral ; et, après avoir fait connaître aux équipages la gracieuse dépêche de l'empereur, ainsi que sa propre réponse, il ajoute : « Camarades ! tout ce que nous ordonnera notre tsar, nous le ferons. Hourrah ! »...

Et l'escadre poursuit sa route, surmontant toutes les difficultés imaginables et inimaginables, tout cela afin d'accomplir

1. Cf. n° 10295 du *Novoié Vrémia*.



S. M. L'EMPEREUR NICOLAS II
après avoir passé en revue, à Revel, les navires de la deuxième escadre du Pacifique,
harangue l'équipage sur la passerelle du cuirassé *Kliaz-Souvorof*.



l'ordre de son souverain ; et chacun de ses marins comprend bien que si le tsar lui a assigné une tâche que personne n'eut jamais à accomplir, c'est parce qu'il cède à un besoin impérieux ; c'est parce que c'est pour la Russie la seule manière de terminer honorablement cette guerre terrible...

Aussi, l'escadre accomplira-t-elle jusqu'au bout son long voyage, et fera-t-elle tout ce que lui permettront ses forces !

12/25 novembre 1904.

Dans une guerre avec le Japon, tout est subordonné à la maîtrise de la mer.

— L'importance de la maîtrise de la mer est un fait aujourd'hui presque universellement reconnu. Malheureusement, au commencement de cette guerre, il n'en fut pas ainsi; et nombreux étaient alors les gens qui continuaient à soutenir cette opinion que « nous reprendrions bientôt l'avantage sur terre; regagnant ainsi le terrain perdu ». Il a fallu toute la série de nos échecs cruels et humiliants pour montrer combien notre armée de Mandchourie avait besoin du concours de notre flotte, dont les défaites avaient sur elle de si rudes contre-coups (¹).

1. Si nous nous permettons de nous étendre un peu sur la nécessité absolue pour notre armée d'avoir la coopération de la flotte, c'est afin de mieux pouvoir faire ensuite ressortir l'importance de la tâche confiée à l'amiral Rostwensky.

Si nous avions eu en Extrême-Orient une flotte plus forte que les Japonais, la guerre était impossible. — Inutile de faire remarquer que nous aurions dû, dès le début de nos négociations avec le Japon, concentrer en Extrême-Orient une flotte d'un effectif notoirement supérieur à celui de la flotte japonaise, ou, tout au moins, mettre sur le pied de guerre nos forces navales de Port-Arthur, au lieu de les laisser ainsi dans une sorte de demi-activité, probablement économique; les événements auraient alors pris sans doute une tout autre tournure; il y a en effet de fortes chances de croire que, dans de pareilles conditions, les négociations se seraient terminées pacifiquement et que, une guerre eût-elle éclaté, elle aurait été vite terminée, les Japonais échouant dans les tentatives faites par eux pour nous ravir l'empire de la mer et se voyant par suite dans l'impossibilité de jeter leur armée sur le continent.

Or, que se passa-t-il? Notre flotte, qui,

comparée à la flotte ennemie, était déjà trop faible et qui, de plus, n'avait pris aucune des dispositions de combat, qui pourtant s'imposaient, se laissa surprendre dans la nuit du 8 au 9 février et se vit mettre ainsi trois unités hors de combat. Et alors, au lieu d'aller quand même croiser au large des côtes de Corée, ce qui était un plan définitivement arrêté le 9 février, à 8 heures du matin, notre escadre rentra à Port-Arthur ; cette regrettable manœuvre devait causer à notre armée un préjudice considérable : c'est, en effet, grâce à elle que les Japonais purent concentrer sur le Yalou des forces très supérieures aux nôtres ; et dès lors la situation de nos troupes d'avant-garde ne laissa pas de devenir inquiétante.

Turrentchen, Kin-Tchéou, Vafangou et Liao-Yang sont les conséquences des échecs subis par notre escadre. — Malgré la disproportion des forces, nous aurions pu tenir pourtant, si une flottille de navires

de faible tonnage et munis de canons à tir rapide était venue nous soutenir en remontant le fleuve ; mais notre flotte essuya un nouveau désastre en perdant le *Petropavlovsk*, et surtout l'amiral Makharof ; aussi ce ne furent pas des vaisseaux russes, mais des vaisseaux japonais, qui s'engagèrent sur le Yalou !... Résultat : Turrentchen.

Après cette première bataille, les pertes importantes subies par notre flotte et surtout la mort de son vaillant chef la condamnant à l'inaction, le débarquement des Japonais dans le Liao-Toung ne se fit pas longtemps attendre ; et de nouveau notre armée eut à souffrir cruellement de la situation malheureuse de notre escadre qui ne pouvait aucunement coopérer avec elle : nous dûmes abandonner à l'ennemi la position de Kin-Tchéou réputée imprenable. Et pourquoi ? Uniquement parce que — on devait d'ailleurs s'en apercevoir dans la suite — les navires japonais d'un faible tirant d'eau purent aisément la bombarder

de flanc et l'attaquer à revers; et ainsi, sous la protection efficace de cette flottille, l'infanterie ennemie put s'avancer dans l'eau en longeant la ligne des fougasses disposées par nous sur la terre ferme. Voilà comment, sans l'appui de notre flotte, cette position inabordable se vit dans l'impossibilité de tenir plus de quatorze heures; et cela se comprendra facilement si l'on veut bien se rendre compte que Kin-Tchéou n'était inattaquable, imprenable, qu'autant que ses flancs, qui viennent se terminer dans la mer, seraient protégés; c'est ce dont on n'avait pas voulu se soucier et ce qu'une défaite est venue, encore une fois, prouver.

Et quelles terribles conséquences n'eut pas, pour nous, la chute de Kin-Tchéou? Les Japonais purent, en effet, continuant leur marche en avant, s'emparer de Dalny, dont la transformation en grand port de commerce nous avait coûté tant de millions, et en faire une base d'opérations excellente à tous égards, aussi bien pour

les réparations que pour les ravitaillements en charbon et les débarquements de troupes et de matériel; enfin, à partir de ce jour, l'investissement définitif et complet de Port-Arthur n'était plus qu'une question de temps.

Le premier mouvement de notre armée fut de se porter au secours de Port-Arthur; mais l'affaire de Vafangou montra que les Japonais avaient pu, encore une fois, concentrer des forces bien supérieures aux nôtres : le transport, sur un chemin de fer à voie unique, de troupes et de matériel qui, pour être rendus sur le théâtre de la guerre, ont à parcourir une distance de 10 000 verstes, ne saurait en effet être comparé à la courte traversée qu'ont à effectuer les Japonais, leur armée se trouvât-elle même distante de la mer de 100 ou de 120 verstes.

Notre flotte seule pouvait enlever à l'ennemi cet écrasant avantage. Toutefois, la situation réelle n'apparaissait pas alors si

clairement qu'à présent : n'était-on pas persuadé que, prenant l'offensive, notre armée allait débloquer Port-Arthur ?

Mais aujourd'hui ces chimères commencent à s'évanouir. « Secourir Port-Arthur, du côté de la terre, est regardé par beaucoup de gens comme une entreprise, pour le moins, fort difficile à mener à bien ; et il n'est pas aisé de combattre cette opinion, attendu qu'on est plus ou moins mal renseigné, tant sur la situation de la place que sur l'état dans lequel se trouvent les assiégés », écrit dernièrement un critique militaire (1).

Une conséquence naturelle de l'impossibilité dans laquelle nous étions de transporter par le transsibérien autant d'hommes que nos ennemis en pouvaient débarquer, fut l'évacuation par nos troupes de Niou-Tchouang et leur retraite vers Liao-Yang. L'adoption de ce nouveau plan de campagne

1. *Novoïé Vrémya*, n° 10295.

nous permettait, d'abord, d'opérer notre concentration et, en deuxième lieu, d'éloigner les Japonais de la mer. Mais pour le mettre à exécution, il fallut leur abandonner la grande rivière du Liao, dans le bassin de laquelle se trouvent les deux villes de Liao-Yang et de Moukden, ainsi que le chemin de fer qui, en cet endroit, la suit parallèlement. Les Japonais virent bien s'allonger leurs voies de communication, mais ils les virent aussi se multiplier et devenir plus faciles : c'est ce dont nous devons d'ailleurs nous apercevoir à Liao-Yang, où ils nous étaient encore numériquement supérieurs ; or, on sait aujourd'hui que c'est par la voie fluviale du Liao que s'effectuèrent la plupart de leurs transports d'approvisionnements et de munitions.

Services que nous aurait rendus une flottille de canonnières. — Et, si nous avions eu à notre disposition une flottille de canonnières, rien de tout cela ne serait ar-

rivé. Je suis en effet fortement convaincu qu'avec une flottille de vaisseaux légèrement cuirassés, pourvus de canons à tir rapide, nous aurions empêché Kuroki de franchir le *Taïtsé* et conservé Liao-Yang.

Ainsi, ce plan, qui consistait à éloigner les Japonais de la mer, outre qu'il était déjà par lui-même très incertain, échoua complètement pour les raisons que je viens d'indiquer. Afin qu'il pût commencer à présenter quelques avantages, il aurait fallu attirer l'ennemi beaucoup plus loin, au moins jusqu'à Kharbine, sans compter qu'alors nous lui procurions encore un grand dédommagement en lui permettant ainsi de couper les communications avec la province maritime et Vladivostok : et, dans le cas où les Japonais auraient réussi à occuper cette région, ils se seraient *de nouveau rapprochés de la mer* ; et notre flotte aurait perdu, avec Vladivostok, son dernier point d'appui.

Nous conçûmes un instant de grandes

espérances, à la nouvelle qu'un fort détachement, parti de Vladivostok, avait envahi la Corée septentrionale et se préparait à prendre les Japonais à revers, tandis que notre cavalerie effectuait ses raids audacieux. Mais, cette fois encore, les événements vinrent nous apprendre qu'en faisant opérer ainsi, séparément, d'importantes forces de cavalerie dans un pays montagneux, mal peuplé et pauvre en fourrage, on se heurterait à des difficultés considérables, pour n'arriver jamais, en somme, qu'à de médiocres résultats.

Sans la coopération de la flotte, on ne peut pas entreprendre d'expédition en Corée. — On s'aperçut bientôt qu'une expédition sur les côtes de la Corée septentrionale était chose impraticable, sans la coopération de la flotte, qui, seule en effet, pouvait assurer l'approvisionnement des troupes ; car, dans cette région accidentée, les chemins sont si rares et si détestables, qu'il est

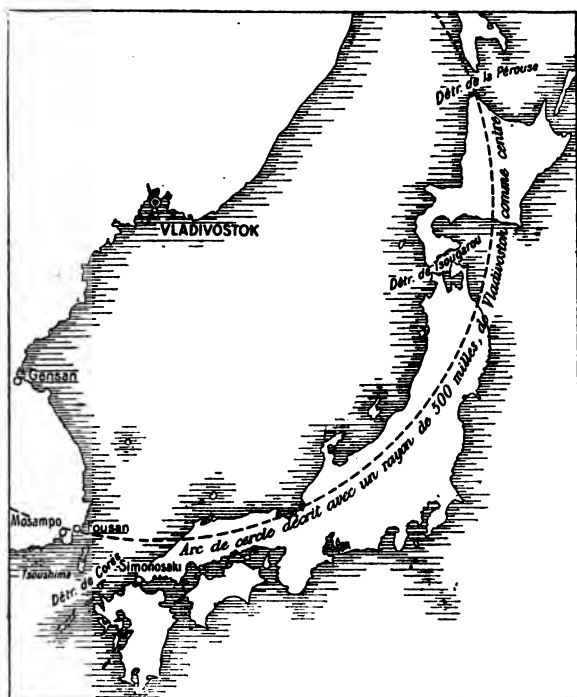
absolument impossible de ravitailler, par la voie de terre, des forces un peu importantes, éloignées de la mer. Or les derniers échecs subis par notre escadre nous défendaient de compter sur son appui; et, de plus, nous nous trouvions sous une menace perpétuelle: la flotte japonaise, qui conservait définitivement l'empire de la mer, pouvait en effet couvrir un débarquement sur un point stratégique des côtes de Corée, par exemple à l'extrémité d'une des routes peu nombreuses qui traversent la presqu'île; et ainsi, nos détachements opérant en Corée étaient exposés à se voir coupés de leur base d'un moment à l'autre. On comprit donc, une fois de plus, combien l'armée de terre avait partie liée avec celle de mer; le concours de notre flotte faisant défaut, on dut renoncer à cette entreprise; on laissa là l'invasion de la Corée, la formation de l'armée déjà dénommée « armée de Corée »; et aujourd'hui le général Lénévitch, qui était destiné à la commander, vient de se voir appelé

en Mandchourie pour y être placé à la tête de notre première armée.

Ces échecs de notre flotte, qui avaient pour nos armées de si graves conséquences, comment donc s'étaient-ils produits ? nous avaient-ils été infligés au cours d'une grande bataille ? Non, ils étaient simplement le résultat des deux retours successifs de notre escadre à Port-Arthur, le 23 juin d'abord et le 10 août ; ce dernier entraîna le malheureux combat que livrèrent, le 14 août, à la division de l'amiral Kamimoura nos croiseurs de Vladivostok... et, jusqu'à ce jour, ces deux retours sont restés pour nous inexplicables et inexplicables !...

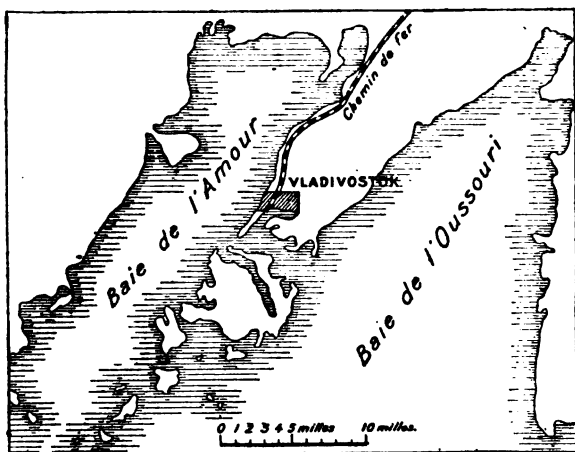
Avantages que présente Vladivostok comme port de guerre. — Notre escadre aurait pu gagner Vladivostok ; les Japonais, comme on l'a vu dans la suite, n'étaient pas en mesure de l'en empêcher (c'est précisément pourquoi je viens de qualifier d'*inexplicable* ce second retour à Port-Arthur) ;

et ainsi Vladivostok devenait le nouveau théâtre de la guerre navale, ce qui rendait



nettement désavantageuse la situation de nos ennemis. Vladivostok est en effet un point

stratégique de tout premier ordre : les côtes japonaises sont disposées suivant un arc de cercle, appartenant à une circonférence dont il occuperait le centre ; et tout le littoral nip-



pon, ainsi que les détroits de la Pérouse, de Tsougarou et de Corée se trouvent dans le rayon d'action de la flotte concentrée dans ce port. D'autre part, la configuration de la région de Vladivostok contribue également à faire de cette ville un port de

guerre idéal qui présente, en particulier, le grand avantage d'offrir aux navires, non pas un chenal *unique*, mais deux, ou plus exactement plusieurs, car l'on peut faire rentrer dans le système de ses rades la baie de l'Amour avec sa ceinture d'îles qui sont autant de points d'observation commodes et qui offrent aux vaisseaux, lors de leurs sorties ou de leurs rentrées, un riche choix de passes très variées.

Le blocus de Vladivostok du côté de la mer n'irait donc pas sans des difficultés considérables ; il suffit, je crois, pour s'en convaincre, de songer que les jonques à voiles ont pu, jusqu'à ce jour, assurer les communications entre Chefou et Port-Arthur qui, lui, ne possède pourtant qu'*une passe unique* ! Aussi le blocus de Vladivostok eût-il exigé des forces navales à peu près doubles de celles que les Japonais ont actuellement devant Port-Arthur, sans compter qu'ils n'auraient même pas encore pu être assurés de ne pas laisser sortir et rentrer, soit des na-

vires opérant isolément, soit des divisions détachées, soit enfin notre escadre entière. Et puis, comment nos ennemis auraient-ils pu se procurer des forces si considérables ? ils ne les avaient pas au début de la guerre et depuis, loin de s'accroître, elles ne peuvent faire que diminuer peu à peu. Si notre flotte avait réussi à gagner Vladivostok, les Nippons, sous la menace perpétuelle d'une sortie qu'elle pouvait dès lors effectuer d'un moment à l'autre, eussent été obligés de rappeler de Port-Arthur, devant lequel ils étaient tous concentrés (ainsi que nous avons pu nous en rendre compte au cours des tentatives faites par nous pour rompre le blocus), un très grand nombre de leurs torpilleurs et contre-torpilleurs, afin de les employer à la défense de leurs propres côtes.

Mais, d'autre part, pour continuer un blocus *efficace* de Port-Arthur, c'est-à-dire pour l'empêcher de se ravitailler en vivres et en munitions, les Japonais auraient été forcés de conserver devant la place des forces na-

vales assez considérables, sans quoi ils se seraient exposés à voir leurs vaisseaux attaqués et dispersés par les flottilles des contre-torpilleurs et des canonnières restés dans le port et qui, malgré la présence de la flotte ennemie tout entière, avaient déjà à plusieurs reprises réussi à effectuer des sorties et à aller bombarder les flancs de l'armée assiégeante.

Ainsi, les Japonais n'auraient pu concentrer devant Vladivostok qu'un nombre de navires inférieur à celui qu'ils étaient obligés de laisser devant Port-Arthur, et, par suite, tout à fait *insuffisant* pour assurer un blocus *efficace* du port.

Et puis, nous étions désormais en mesure de frapper nos ennemis sur un point vulnérable entre tous ; je veux dire que le détroit de Corée sillonné par leurs transports militaires se trouvait dans le rayon d'action, non plus de quelques croiseurs, mais d'une escadre puissante.

Sans doute, Vladivostok est pris par les

glaces, de la fin de décembre au commencement d'avril ; puis, de mai en juillet, il y règne des brouillards d'une intensité tout à fait extraordinaire ; mais il n'y a jamais que la baie qui gèle, aussi l'accès du port restait-il toujours possible avec le concours des navires brise-glace.

En outre, de violentes tempêtes d'hiver rendent tout blocus extrêmement difficile, et les brouillards eux-mêmes ne favoriseraient-ils pas singulièrement les forceurs de blocus ?

Mais la conséquence la plus importante de l'arrivée de notre escadre à Vladivostok eût été, sans conteste, la scission de la flotte japonaise, qui nous permettait de reprendre nos espérances de tout à l'heure, car, de Vladivostok, nos vaisseaux auraient peut-être pu appuyer le mouvement offensif du général Lénévitch dans la Corée septentrionale. Mais, en rentrant à Port-Arthur, notre flotte vint, encore une fois, nous enlever ces nouvelles illusions.....

C'est uniquement pour s'emparer de notre escadre que les Japonais se sont acharnés contre Port-Arthur. — Inutile de faire remarquer aussi que, dans le cas où notre escadre eût réussi à gagner Vladivostok, l'acharnement des Japonais contre Port-Arthur, et même la chute de la citadelle n'auraient plus offert qu'une importance médiocre... Sans doute, l'orgueil national des Nippons était engagé : il *fallait* prendre Port-Arthur ; mais je ne pense pas pourtant que ce soit cet orgueil seul qui leur ait dicté de si grands sacrifices en hommes et en argent ; je ne puis surtout me résoudre à admettre que ce soit uniquement pour le satisfaire qu'ils aient ainsi entravé l'organisation et les opérations de leurs armées : ne leur eût-il pas été, en effet, plus avantageux d'avoir à Liao-Yang l'armée immobilisée devant Port-Arthur ; n'auraient-ils pas pu alors pousser plus rapidement leur marche en avant et s'emparer de Moukden sans nous laisser le temps de recevoir

les renforts qui nous arrivaient journellement ?

Non, si leur orgueil était engagé, ils avaient aussi un but : ils voulaient prendre Port-Arthur pour *s'emparer de l'escadre* qui y était enfermée et pour priver la flotte de l'amiral Rojestwensky, qui venait d'appareiller, d'une de nos deux bases navales en Extrême-Orient. Ce but apparaît clairement d'ailleurs dans les propositions faites par eux au général Stoessel : ils consentaient à laisser sortir la garnison avec armes et bagages, et lui permettaient d'aller rejoindre à Liao-Yang l'armée de Kouropatkine ; ils ne mettaient à tout cela qu'une seule condition : ils demandaient qu'on leur livrât tous les navires de guerre qui se trouvaient dans le port. De la sorte, ils auraient affirmé définitivement leur empire sur mer et ils auraient pu, dès lors, — telle était du moins leur opinion, — être assurés de la victoire définitive, même dans le cas de l'arrivée sur le théâtre de la guerre d'une

deuxième escadre du Pacifique ; ils savaient bien, en effet, que ce n'était pas par des victoires sur terre que la Russie pourrait jamais triompher d'eux ; la seule menace, le seul point noir dans leur avenir, c'était de voir la maîtrise des mers leur échapper un jour et passer aux mains de leur ennemi ; aussi redoutaient-ils l'arrivée de renforts venus de la Baltique ; et c'est pour empêcher cette éventualité de se réaliser qu'ils déployèrent cette énergie farouche qui étonna le monde, car, c'est une justice à leur rendre, ils sont cent fois plus énergiques que nous.

Le double retour de notre escadre à Port-Arthur marque l'échec définitif pour nous de la première partie de cette guerre. — Pour la terminer honorablement, il nous faut absolument reprendre la maîtrise de la mer. — Quand on songe à cette situation on ne comprend que trop bien l'insupportable douleur que

nous a causée le double retour de notre escadre à Port-Arthur, et l'allégresse des Japonais. Ah ! pourquoi notre flotte n'est-elle pas à Vladivostok ?... La lenteur de l'escadre japonaise, dont les opérations se ressentaient de la perpétuelle menace d'une sortie que pouvaient effectuer nos vaisseaux de Port-Arthur, aurait dû, normalement, avoir, pour nos ennemis, de fâcheuses conséquences ; hélas ! c'est le contraire qui est arrivé : les Japonais ont réussi à atteindre le résultat cherché : bloquer notre escadre dans Port-Arthur jusqu'au jour où la citadelle céderait enfin aux efforts de l'armée assiégeante.

Ah ! quelle fatalité s'est acharnée sur nous ; oui, je le répète, quelle insupportable torture endurons-nous depuis bientôt trois mois, sans compter toutes les cruelles désillusions que sont venus nous apporter par surcroît nos humiliants échecs de Liao-Yang et du Cha-Ho ! Sans doute ces grandes batailles resteront à jamais mémorables, à cause de l'énormité des pertes subies et des ruisseaux

de notre sang qu'elles ont fait couler... Pourtant, avec mon pays, avec la presse de tout l'univers, je les qualifie d'*échecs* et leur refuse le nom de *défaites*, car ce n'en furent pas ; non, si l'on y réfléchit, ce ne furent même pas des échecs pour nos armes ; ce furent en réalité, étant données les conditions extraordinairement défavorables dans lesquelles nous nous trouvions, des opérations savamment conduites.

Aussi, on ne saurait proférer aucune parole de reproche à l'égard du général Kouropatkine ; nous devons, au contraire, le saluer respectueusement et rendre hommage à son génie, car il a fallu véritablement du génie pour sortir honorablement d'une situation aussi inextricable ! D'ailleurs, de ces batailles désavantageuses, il ne restera pas une seule trace, le jour où notre armée de Mandchourie, renforcée et solidement organisée, recouvrera (ce jour viendra, nous en avons la certitude) sa liberté d'action et prendra l'offensive.

Mais la rentrée de notre flotte à Port-Arthur, et sa destruction définitive, qui en est la conséquence forcée, a marqué l'échec complet de la première partie de cette campagne. Pour réparer les fautes commises il nous faut ressaisir l'empire de la mer, et, pour cela, nous acquitter jusqu'au bout, sans défaillance et sans faiblesse, de la tâche écrasante qui s'impose à nous; il nous faut accomplir des efforts gigantesques, des efforts de Titans...

Nous avons déjà fait un premier pas dans cette voie, en envoyant l'escadre de l'amiral Rojestwensky; je suis fermement convaincu que nous trouverons en nous assez d'énergie et surtout que nous arriverons à nous bien pénétrer de la situation qui est réellement la nôtre pour faire aussi les pas suivants, car si nous nous arrêtons là, nous irions sans doute au-devant de nouvelles désillusions. De sombres pensées me viennent à l'esprit, mais je ne veux pas m'y abandonner ici...

Les défaites de notre flotte se sont toujours fait sentir sur notre armée. —
Comprenons bien que toutes nos défaites sur mer sont aussi des échecs sur terre. Il convient de faire remarquer maintenant en quelques mots toute l'importance de la coopération de notre flotte avec notre armée; il convient d'expliquer que si toutes nos entreprises sur terre ont échoué jusqu'à ce jour, il n'en faut chercher la cause que dans la faiblesse de notre escadre. Nous pourrions ainsi jeter un peu de lumière sur cette question obscure et voir jusqu'à quel point notre flotte victorieuse peut venir seconder les troupes du général Kouropatkine. Reproduisant une interview du général aide de camp Alexéieff, le correspondant à Saint-Pétersbourg de l'*Écho de Paris* ⁽¹⁾, s'exprime ainsi : « Si, dès le début de cette guerre, les Japonais s'étaient jetés tout de suite sur Port-Arthur, ils s'en seraient

1. Cf. *Novoïé Vrémya*, n° 10303.

facilement rendus maîtres, parce que les fortifications destinées à défendre la place n'étaient pas achevées; et, Port-Arthur aux mains des Japonais, la campagne prenait un tout autre caractère... La résistance héroïque de la vaillante citadelle a empêché les Japonais de marcher sur le nord assez rapidement pour entraver notre concentration. »

Ces quelques lignes résument toute la situation; bornons-nous seulement à signaler un autre obstacle également sérieux qui empêcha les Japonais de s'élancer tout de suite contre Port-Arthur, je veux dire l'escadre que nous avions concentrée dans ce port. Ce n'est que trois mois après la déclaration de guerre, comme on le sait, quand notre flotte eut éprouvé des pertes considérables, et surtout quand la mort de l'amiral Makharof l'eut laissée sans chef énergique et consciencieux, qu'ils commencèrent leurs débarquements dans la péninsule du Liao-Toung. Et c'est ce délai de trois mois, obtenu grâce à notre flotte, qui permit à notre

armée de commencer sa concentration, et à Port-Arthur de s'organiser pour la résistance, qui devait à jamais l'immortaliser, et de paralyser les mouvements du maréchal Oyama contre nos troupes de Mandchourie. Il est même difficile de se faire une idée de la situation exceptionnellement pénible dans laquelle se serait trouvée notre armée si nous n'avions pas eu de flotte en Extrême-Orient, et si les Japonais avaient pu débarquer immédiatement dans le Liao-Toung et marcher vers le nord en longeant le chemin de fer : c'eût été pour nous l'évacuation forcée, non seulement de la région du Yalou, mais de toute la Mandchourie, au moins jusqu'à Kharbine; aurions-nous pu jamais reconquérir le terrain perdu ? Grave question pleine de menaces ! Et puis, dans ces conditions, les communications avec Vladivostok se seraient trouvées coupées. Telle eût été notre situation si nous n'avions pas eu de flotte; voyons maintenant à quel point nous en sommes aujourd'hui après dix mois de guerre.

Les Japonais n'ont même pas encore pu s'emparer de Moukden. Ce n'est pas tout : nos faibles croiseurs de Vladivostok ont pu montrer de quel précieux secours eût été pour nous une puissante escadre ; malgré leur petit nombre ils ont réussi en effet à inquiéter sérieusement les communications japonaises : tout le monde a sans doute encore présent à l'esprit leur raid audacieux du 15 juin au cours duquel ils coulèrent deux transports ennemis, le *Sado-Maru* et le *Hitatchi-Maru* à bord desquels se trouvaient de grosses pièces de siège destinées à l'armée du général Nogi ; et la perte de ces deux navires retarda considérablement les opérations contre Port-Arthur.

Enfin, c'est un fait incontestable, la flotte a *efficacement coopéré* avec la garnison de l'héroïque citadelle : nos cuirassés ne sont-ils pas venus, en effet, couvrir à plusieurs reprises, à l'aide de leurs canons de gros calibre, les flancs exposés de nos troupes, et nos vaisseaux n'ont-ils pas fourni aux ou-

vrages de défense qui protégeaient la place des canons avec des obus pour les charger et des hommes pour les servir?

Influence de la flotte sur la suite de cette guerre. — Mais c'est déjà là de l'histoire ancienne; nous devons nous occuper aujourd'hui de la deuxième escadre, et de l'influence qu'elle pourra exercer sur la marche des opérations entreprises par notre armée, si tout se passe heureusement et si, par suite de circonstances imprévues, la deuxième escadre du Pacifique n'est pas obligée de s'arrêter en route.

Notre armée n'aura pas facilement la supériorité numérique tant que nous ne posséderons comme voie de communication que le transsibérien à voie unique. — « Pour assurer, en temps de guerre, l'approvisionnement des troupes, dit l'éminent professeur de stratégie, aujourd'hui directeur de l'académie Nicolas,

M. M. P. Michniévitch, les personnalités militaires européennes estiment que chaque armée constituée (soit 250 000 hommes et 60 000 chevaux) doit disposer d'une voie ferrée spéciale ('). » Cette règle suppose des champs de bataille européens et laisse entendre par suite que les belligérants opèrent sur des distances relativement courtes. Elle explique mieux, je crois, que toutes les conjectures dans lesquelles on s'est plu à se perdre, que les renforts reçus jusqu'à ce jour par notre armée de Mandchourie (c'est là ce que chez nous on est resté bien longtemps avant de vouloir admettre) n'ont pas pu porter son effectif à plus de 200 000 hommes et 50 000 chevaux. En effet, par notre transsibérien à *voie unique*, nous avons été obligés de faire arriver petit à petit les approvisionnements, les munitions, le matériel sanitaire, voire même aussi du matériel de chemin de fer (rails, coussinets, traverses);

1. *Stratégie*, livre II, p. 247.

de plus, nous avons eu à transporter encore, à côté des approvisionnements et des munitions destinés à nos armées en campagne, des vivres et des provisions dans quelques régions de la Sibérie menacées par la famine, notamment dans les contrées transbaïkaliennes. C'est encore ce même chemin de fer qui nous a servi à amener, sur le théâtre de la guerre, nos troupes dont la concentration n'est pas encore aujourd'hui terminée. Comme on le voit, le transsibérien a eu à charrier des quantités considérables de matériel de toute sorte, sans même excepter celui qui était destiné à notre flotte (canons, torpilleurs démontés, appareils spéciaux pour navires de guerre, etc.).

Il nous faut transporter, par le transsibérien à voie unique, nos meilleures troupes, avec le moins possible de réservistes, et notre meilleure artillerie. — C'est seulement lorsque notre concentration sera terminée, c'est-à-dire lorsque nous n'au-

rons plus à transporter d'hommes ni de chevaux, en dehors de ceux destinés à combler les vides causés par les batailles, que le transsibérien se trouvera un peu moins encombré ; mais alors il aura à charrier une quantité beaucoup plus considérable d'approvisionnements et de munitions, sans compter d'ailleurs que, jusqu'à la fin de cette guerre, il ne pourra jamais cesser complètement le transport des hommes et des chevaux. Il se pose donc ici une importante question : pourrions-nous, oui ou non, arriver à concentrer en Extrême-Orient 400 000 hommes et le nombre de chevaux correspondant ? Tel doit être en effet, je pense, l'effectif de nos trois armées quand elles seront constituées. On est donc amené tout naturellement à se demander s'il nous sera jamais permis au cours de cette guerre de tirer parti de l'écrasante supériorité de nos forces de terre sur celles dont dispose le Japon, car il y a tout lieu de croire que nos ennemis, eux aussi, parviendront sans doute à concen-

trer 400 000 hommes sur le théâtre de la guerre ? L'unique avantage que nous pourrions obtenir à la longue consistera en ce que, pour atteindre un effectif aussi considérable, les Japonais seront obligés d'envoyer en Mandchourie des réservistes déjà âgés et par conséquent médiocrement entraînés, et peut-être même aussi des conscrits sans éducation militaire et sans connaissance suffisante des fusils et des canons modernes. Nous, au contraire, nous serions en mesure, ou bien de ne faire appel à aucun réserviste ⁽¹⁾, ou bien de n'en mobiliser qu'un nombre insignifiant, et de réunir 400 000 hommes expérimentés, bien instruits, ayant une connaissance approfondie de l'armement moderne, habitués les uns aux autres, connaissant bien leurs chefs et également bien connus d'eux ; en outre, pour combler nos pertes, nous aurions assez d'officiers en activité, et n'aurions pas à recourir à des officiers de réserve.

1. Comme lors de la campagne de Chine de 1900.

Une armée ainsi constituée aurait alors un avantage incontestable sur l'armée japonaise, lui fût-elle même numériquement inférieure.

Mais, pour des raisons que je me refuse à comprendre, nous avons trouvé qu'il nous était impossible de constituer ainsi notre armée de Mandchourie, et nous avons fait *volontairement* ce que les Nippons ont dû faire *par nécessité*. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner si, jusqu'à ce jour, notre armée n'a pas pu surpasser, par ses qualités militaires, celle de l'ennemi et si elle lui a été constamment inférieure au point de vue numérique ; nos ennemis n'ont pas cessé, en effet, d'avoir sur nous l'avantage de posséder des moyens de communication rapides et de n'être séparés du Japon que par une faible distance ; aussi avons-nous été obligés de rester constamment sur la défensive.

Je n'ai pas l'intention de traiter ici d'une façon approfondie la question des communications qui, comme on vient de le voir, se pose très sérieusement pour nous.

Qu'il me soit seulement permis de protester, avec quelques détails, contre une des erreurs grossières que nous commettons au sujet de cette guerre. On s'élève, en effet, contre l'envoi en Extrême-Orient de *toutes* les forces navales dont nous pouvons disposer : on prétend que ce serait là une grave imprudence, parce que la Russie se trouverait désarmée vis-à-vis de l'Europe, dans le cas où des complications nouvelles viendraient à surgir. Ce raisonnement me paraît tout à fait caractériser le regrettable malentendu qui n'a cessé de régner dans mon pays et qui, aujourd'hui, n'est pas encore dissipé ; on veut absolument se représenter cette guerre avec le Japon comme une opération secondaire et banale, et voir des conflits plus graves dans lesquels nous pourrions être entraînés. Il faut, une fois pour toutes, sortir de cette équivoque. Il ne s'agit pas d'une opération coloniale secondaire ; c'est la vie même de la Russie, son commerce, sa prospérité, qui se jouent ac-

tuellement sur les champs de bataille de l'Extrême-Orient ; cette guerre doit nous absorber tout entiers et nous devons laisser là les complications qui peuvent se produire sur nos autres frontières ; j'ajoute même qu'il ne faudrait pas hésiter, si besoin en était, à faire les plus grands sacrifices, les concessions les plus pénibles pour éviter tout conflit avec nos voisins d'Europe. Cette guerre présente, en raison des qualités et des ressources de nos ennemis, des difficultés considérables, et nous devons nous unir dans cette commune pensée : abattre la puissance du Japon ; c'est vers ce but que doivent tendre tous nos efforts. Je ne suis pas de ceux qui se contentent de notre armée actuelle de Mandchourie, et je prie les défenseurs de son organisation de me dire s'ils considèrent l'armée japonaise comme inférieure, en quoi que ce soit, aux meilleures armées européennes. Elle ne leur cède en rien, tant en ce qui concerne l'armement que l'instruction des hommes, leur discipline et

leur endurance ; et elle leur est bien supérieure par cette « force morale » qui lui permet de subir, sans broncher, des pertes énormes et de surmonter, sans jamais reculer, les difficultés les plus extraordinaires. Jusqu'ici nos autorités militaires pensaient que cette « force morale » était spéciale à l'armée russe (1), mais nous sommes obligés de reconnaître aujourd'hui qu'elle nous est vigoureusement disputée par les Nippons. Dans de pareilles conditions, est-il raisonnable, puisque l'on envisage des complications éventuelles avec des nations européennes, de croire qu'il nous faudrait toutes nos troupes d'élite, tout notre meilleur matériel de guerre pour lutter contre nos voisins d'Europe, alors que contre le Japon qui, pourtant, les surpasse tous de beaucoup, il nous suffira d'envoyer des troupes d'arrière-garde et du matériel plus ou moins défectueux ! Nous avons assez payé, je pense, ces

1. D'après Michniévitch, liv. 1^{er}, p. 59.

fautes et ces erreurs à la bataille de Liao-Yang, où la division du général Orlof se composait presque entièrement de réservistes !

Mais laissons là ces questions qui ont trait à l'organisation de nos troupes et revenons à celle qui doit nous préoccuper ici avant tout : notre armée peut-elle arriver *par elle-même* à des résultats *décisifs* si elle n'est pas assurée de la coopération de notre flotte et si le maréchal Oyama continue à nous opposer des forces qui s'accroissent sans cesse ? Il y a de fortes chances, à mon avis, pour que notre armée ne puisse alors jamais prendre l'offensive, car c'est aux pays de montagnes que s'applique tout spécialement cette vieille règle : « La stratégie réclame l'offensive, mais la tactique la défensive », si l'on entend par prendre l'offensive dessiner un mouvement tournant contre l'ennemi, car pour cela il faut une supériorité numérique écrasante, en admettant, bien entendu, que les armées belligérantes soient, au point de vue militaire,

d'égale valeur. Il est donc impossible de prévoir quels pourront être les résultats de nos opérations sur terre. Pourtant, supposons que nous arrivions à obtenir un jour la supériorité numérique, c'est-à-dire que notre armée puisse prendre l'offensive et que sa marche en avant soit couronnée de succès ininterrompus ; le mouvement tournant que nous aurons entrepris obligera évidemment notre ennemi à battre en retraite d'une façon continue vers le sud (ce qu'il est toutefois bien difficile d'espérer si l'on songe à l'habileté des généraux japonais et à la parfaite connaissance qu'ils ont de tous nos mouvements grâce aux Chinois sur lesquels nous ne pouvons jamais compter) ; les Japonais se retireront donc devant nous se voyant menacés d'être coupés de leur base ; mais, ils ont eu bien soin de prévoir cette éventualité et ils se sont assuré une ligne de retraite. Ils reculeront peu à peu vers la mer, d'abord dans la direction du golfe de Corée, puis, repassant le Yalou, ils iront se retran-

cher en Corée où ils viennent de terminer la voie ferrée de Séoul-Fusan. Naturellement, plus ils se rapprocheront de la mer, plus leur situation s'améliorera et plus notre offensive se heurtera à des difficultés inextricables ; enfin, admettons que nous puissions surmonter tous ces obstacles, que nos troupes parviennent à réoccuper toute la Mandchourie, d'In-Kéou au Yalou, et qu'elles s'avancent même dans la péninsule du Liao-Toung jusqu'à la position de Kin-Tchéou. Certainement, pour atteindre ce résultat il aura fallu déjà de longues semaines de combat, car, si les Japonais ont mis sept grands mois pour arriver jusque devant Moukden, il nous en faudra au moins autant pour les rejeter sur le Yalou, et pour venir camper devant Kin-Tchéou. Personnellement, je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'atteindre ce résultat lorsque nos trois armées auront été formées, à la fin du mois de décembre ; cette offensive nous conduirait ainsi environ jusqu'au mois de juin 1905. Mais alors se

pose une nouvelle question : une fois devant Kin-Tchéou, que faire ? Marcher sur Port-Arthur pour le débloquer ? il est peu probable que la place puisse tenir si longtemps. Poursuivre les Japonais en Corée ? ce serait là une opération absolument impossible sans le concours d'une flotte. Ainsi si nous arrivons à porter à 400 000 hommes l'effectif de nos troupes sur le théâtre de la guerre, ce qui n'est pas du tout prouvé, nous pourrions réoccuper la Mandchourie et nous avancer jusqu'au nord de la péninsule du Liao-Toung.

Mais là s'arrêtera l'œuvre de notre armée, ce sera la fin de nos conquêtes, car je déclare qu'il nous sera absolument impossible de pousser plus avant si nous n'avons pas alors une escadre pour appuyer nos mouvements.

Nous ne pourrions jamais reprendre Port-Arthur sans la coopération d'une escadre. — En effet, pour reprendre Port-

Arthur, car la place sera probablement alors aux mains de l'ennemi, il nous faudrait détacher du gros de nos forces, comme les Japonais ont été obligés de le faire, une armée de 70 000 à 100 000 hommes, ce qui pour nous serait évidemment un très gros sacrifice; enfin, admettons que ce sacrifice ne nous fasse pas reculer.

Nous devons tout d'abord enlever Kin-Tchéou, position que nous avons considérée, quand nous la possédions, non seulement comme imprenable, mais même comme inattaquable, et que, grâce au concours de leur flottille de canonnières et de navires légers, les Japonais nous forcèrent à abandonner au bout de quatorze heures. Mais nous, en venant, cette fois, l'attaquer, aurons-nous, comme les Japonais, l'appui d'une flottille? ne risquerons-nous pas de trouver Kin-Tchéou réellement imprenable? De toute façon, la prise de cette position nécessitera beaucoup de temps et fera beaucoup de victimes...

Ensuite nous devons aller mettre le siège devant Port-Arthur ; la résistance héroïque que le général Stœssel et ses compagnons, retranchés dans la citadelle, ont faite jusqu'à ce jour a montré suffisamment déjà que la place est imprenable tant qu'elle est pourvue d'une garnison suffisante et qu'elle reçoit les vivres et les munitions nécessaires ; et nous repousserions avec indignation de notre esprit l'idée d'une capitulation si les assiégeants n'avaient pas pour eux l'écrasant avantage d'une flotte puissante et si notre glorieuse forteresse pouvait se ravitailler librement ; or c'est précisément la situation qui serait celle des Japonais le jour où nous viendrions les y assiéger. On peut en effet penser que nous nous heurterions de leur part à une opiniâtreté qui ne le céderait en rien à celle dont nous avons fait preuve, car je ne prends même pas au sérieux les gens qui affirment le contraire. Et comme la place, grâce à l'appui de la flotte japonaise, ne pourrait pas être bloquée du côté de la

mer, notre armée ne réussirait jamais à reprendre Port-Arthur.

Résultats auxquels pourront arriver en Corée nos armées de Mandchourie sans le concours d'une flotte. — Voyons maintenant ce que, livrées à elles-mêmes, nos troupes pourraient faire en Corée. Pour attaquer cette péninsule elles seront nécessairement forcées de s'éloigner du chemin de fer qu'elles ont toujours fidèlement suivi ; et c'est par de mauvaises routes accidentées et défoncées qu'on devra leur envoyer à une distance de 300 à 500 verstes leurs vivres et leurs munitions. L'approvisionnement, dira-t-on, sera considérablement réduit à cause du nombre relativement faible d'hommes que nous jetterons en Corée. Mais, si petite que soit la quantité de vivres et de munitions dont on aura besoin, j'ai bien peur qu'on ne puisse pas la recevoir : les routes de pénétration en Corée suivent de très près le littoral et rencontrent, en plu-

sieurs endroits, de grandes rivières accessibles aux navires de guerre de faible tonnage et munis de canons à tir rapide ; et puis, les flottilles de bâtiments légers, qui avaient remonté le Liao, pourront fort bien venir mouiller dans le golfe du Liao-Toung...

Notre ennemi, maître de la mer, nous menacera perpétuellement de débarquer tout d'un coup 20 000 ou 30 000 hommes sur le continent, ce qui aurait pour effet de couper nos voies de communication et de nous obliger ainsi à détacher en arrière-garde, pour empêcher cette éventualité de se réaliser, des forces très considérables ; dans ces conditions il nous serait impossible de prétendre lutter avantageusement contre une armée japonaise solidement retranchée et s'appuyant, d'une part sur le chemin de fer de Séoul-Fusan, d'autre part sur la mer ; aussi, ne pouvant compter sur l'appui de notre flotte, notre armée ne se décidera certainement pas à entreprendre des opérations contre la Corée...

Comment pourra se terminer cette guerre si nous ne reprenons pas l'empire de la mer ? — Comment cette guerre pourra-t-elle dès lors se terminer, car elle ne pourra pas durer éternellement, si les deux belligérants s'obstinent à rester sur leurs positions respectives ? Elle se terminera par un traité qui laissera entre les mains des Japonais, d'une part le Kouan-Toung avec Port-Arthur et Dalny, et d'autre part la Corée tout entière. Et même si, avant le traité de paix, les Nippons, pour s'assurer de plus grands avantages, occupaient l'île Sakhaline, le Kamtchatka et les îles du Commandeur si précieuses pour eux à cause de leurs chasses et de leurs pêcheries, nous serions bien contraints de les laisser en leur possession puisqu'ils auraient conservé l'empire de la mer. On voit donc qu'il serait absolument inutile de songer au plus petit dédommagement après cette longue et terrible guerre car, pour en obtenir un véritable, il nous faudrait pouvoir prendre au

moins une petite île japonaise, ce dont nous serions absolument incapables. Il me semble qu'une paix de ce genre ne serait guère agréable pour la Russie tandis qu'elle ferait au Japon d'excellentes conditions.

Je prie donc, en conséquence, ceux de mes concitoyens qui se déclarent partisans de la paix, de la fin immédiate de cette guerre, du rappel de l'escadre de l'amiral Rojestwensky, de réfléchir un peu aux conditions dans lesquelles elle pourrait être conclue pour nous tant que nous n'aurons pas réussi à reprendre la maîtrise de la mer; et c'est précisément pour rétablir notre empire maritime que la deuxième escadre du Pacifique vient d'appareiller.

Au contraire, la situation changerait du tout au tout le jour où nous parviendrions à ravir aux Japonais la domination sur mer; d'abord, une victoire navale aurait pour notre armée des avantages immédiats : sans doute, son effectif n'en serait pas augmenté, mais les troupes japonaises seraient prises

aussitôt d'une grande lassitude, d'un profond découragement et perdraient leur énergie primitive; ce serait pour notre ennemi un coup terrible car ses approvisionnements et ses munitions lui viennent pour la plus grande partie de l'Angleterre et de l'Amérique; et puis, au lieu d'évacuer leurs milliers de blessés et de malades au Japon, les Nippons se verraient obligés alors de construire pour eux, en Corée, d'immenses hôpitaux. Quant à notre armée, elle pourrait beaucoup plus facilement qu'auparavant recevoir des vivres et tout le matériel dont elle aurait besoin, car les Japonais ayant perdu la maîtrise de la mer, il lui serait possible d'adresser des commandes à l'Amérique et à l'Europe; d'ailleurs, pour renforcer plus rapidement nos troupes, nous pourrions recourir à des *transports militaires*, ce qui déchargerait notre transsibérien à voie unique; et nos communications par mer avec l'Extrême-Orient seraient aussi rapides que par chemin de fer.

On se souvient sans doute encore qu'en 1900, au moment du soulèvement des Boxers, les troupes, que nous embarquions à Odessa, arrivaient à Port-Arthur six semaines après leur départ.

Port-Arthur ne pourra être délivré que grâce au concours d'une nouvelle escadre. — En outre, le transsibérien ne serait plus encombré et ainsi notre armée de Mandchourie ne se trouverait plus, comme aujourd'hui, paralysée dans ses mouvements. Il nous serait permis d'espérer à nouveau, et peut-être Port-Arthur pourrait-il être délivré s'il parvenait à tenir jusqu'à l'arrivée de l'amiral Rojestwensky. Sans doute notre escadre ne se dirigerait pas tout droit vers Port-Arthur, même dans le cas où elle n'en serait pas empêchée par les Japonais. Ce n'est pas en effet par son arrivée en rade de Port-Arthur que la place serait sauvée; le nombre des navires enfermés dans le port se trouverait simplement augmenté, sans

compter que l'accès de la passe est défendu par de nombreuses mines sous-marines : ce serait vraiment téméraire de notre part de faire courir de si gros risques à une flotte destinée à reprendre la maîtrise de la mer.

Préparatifs qu'il nous faut faire pour délivrer Port-Arthur au moment de l'arrivée sur le théâtre de la guerre de notre deuxième escadre. — La deuxième escadre de l'océan Pacifique ne *délivrera* pas Port-Arthur ; elle en rendra seulement la *délivrance* possible en obligeant la flotte japonaise à interrompre le blocus pour venir lui livrer bataille, ce qui permettra à la place de recevoir en quantité considérable des vivres, des munitions, du matériel de toute sorte, voire même des troupes de renfort, car rien ne nous empêche, soit de préparer des transports militaires à Vladivostok, soit d'en envoyer avec l'amiral Rojestwensky : ils le suivraient à deux ou trois jours de

marche et attendraient un moment favorable pour se diriger à toute vapeur sur Port-Arthur, dans le cas où notre escadre réussirait à anéantir la flotte japonaise et en obligerait les restes à aller chercher refuge, suivant l'endroit où se serait livrée la bataille, soit à Dalny, soit dans un port nippon. C'est alors qu'il faudrait faire parvenir à l'héroïque garnison des renforts importants et voilà ce à quoi nous devons nous préparer à Vladivostok avec activité et sans perdre de temps. Nous serions libres d'ailleurs de débarquer nos troupes, suivant les circonstances, soit à Port-Arthur, soit à In-Kéou, soit encore à Ta-Kou-Chan, c'est-à-dire, d'une manière générale, sur les derrières du général Nogi, à moins, toutefois, que nos armées de Mandchourie ne fussent déjà au nord de la péninsule du Liao-Toung ! Il est bien possible, d'autre part, qu'après la bataille que notre escadre aura livrée à la flotte japonaise, un certain nombre de nos navires aient reçu des avaries de la plus

haute gravité et soient dans l'impossibilité de gagner Vladivostok; alors, dans le cas où la flotte japonaise se serait réfugiée à Dalny, nous serions obligés de choisir un port coréen quelconque, ce qui permettrait également à notre escadre de rester à proximité de la mer Jaune; on pourrait sans doute ainsi effectuer les réparations provisoires nécessaires. Quant aux navires qui se trouveraient encore, après ces réparations sommaires, dans l'impossibilité de tenir la mer, on les dirigerait sur Port-Arthur après avoir eu soin de relever les mines qui en défendent l'accès et après avoir chassé les Japonais des positions qu'ils occupent maintenant devant la place et d'où ils peuvent bombarder les docks et les chantiers; ainsi, je le répète, Port-Arthur ne saurait être délivré que du côté de la terre; l'escadre ne peut que préparer cette délivrance; mais sans elle, encore une fois, il est impossible de songer à débloquer la ville. C'est exactement la même situation que pour Gibraltar, au dix-

huitième siècle, qui ne put être pris par l'armée d'investissement, parce que la flotte anglaise ne cessait d'approvisionner régulièrement la citadelle: Si, au moment de l'arrivée de l'amiral Rojestwensky sur le théâtre de la guerre, Port-Arthur était déjà tombé aux mains des Japonais, ici encore nous ne saurions nous passer d'une flotte car, comme nous l'avons montré tout à l'heure, nos troupes ne peuvent pas, sans le concours d'une escadre, reprendre la place d'assaut. Il y a lieu de supposer plutôt que le général Kouropatkine se bornerait à détacher vers Port-Arthur une armée d'investissement, tandis qu'avec le gros de ses forces il s'acheminerait vers la Corée afin de livrer à la principale armée japonaise une bataille décisive et, à mon avis, il agirait ainsi avec beaucoup de prudence, car il ne se verrait pas obligé de hâter les opérations d'un siège difficile et meurtrier, comme le font aujourd'hui les Japonais qui craignent de voir la maîtrise de la mer leur échapper

avec l'arrivée de l'amiral Rojestwensky ; voilà comment nos ennemis ont dû se décider et devront se décider encore à de si rudes sacrifices en hommes et en argent ; et si nous suivions en cela leur exemple, notre sort serait le même. Cependant, tandis qu'ils sont aujourd'hui *forcés* d'agir comme ils le font contre Port-Arthur, notre situation serait alors différente de la leur, car venant de conquérir et d'affirmer définitivement notre empire sur la mer nous n'aurions pas à craindre de le voir nous échapper.

Nécessité pour notre armée d'être appuyée par une flotte pour pouvoir entreprendre des opérations en Corée. — En ce qui concerne nos opérations en Corée, notre flotte nous serait également d'un précieux secours : au lieu d'avoir à contourner les collines occupées par les Japonais, en suivant des chemins et des sentiers impraticables et sous la menace de se voir elle-même coupée de sa base à la suite d'un

de ces habiles mouvements qui décident souvent du sort des batailles, notre armée n'aurait plus à craindre, grâce à la présence de notre escadre, de débarquements importants des Japonais sur ses derrières, dans l'une de ces nombreuses baies qui creusent le littoral occidental de la Corée non loin duquel passe la ligne ferrée qui va de Séoul à Fusan. D'ailleurs, non seulement les Nippons se verraient dans l'impossibilité de transporter des troupes de Simonosaki à Fusan et à Mosampo, mais, de plus, leur armée se trouverait en très mauvaise posture ; elle serait réduite à une retraite précipitée, qui, à mon avis, ne tarderait pas à dégénérer en déroute ou à se terminer par une capitulation ; les troupes de première ligne que nous aurions en contact direct avec l'ennemi pourraient être considérablement réduites, la maîtrise de la mer une fois passée en nos mains, et nous pourrions laisser derrière nous de fortes divisions d'arrière-garde qui mettraient nos voies de communication à

l'abri de tout coup de main de la part des ennemis et qui nous permettraient de recevoir régulièrement nos approvisionnements et d'évacuer sans difficulté nos blessés et nos malades.

Si, par hasard, l'escadre japonaise venait à se reformer à Port-Arthur nous irions immédiatement l'y bloquer et la forcerions à rester dans l'inaction. Si, au contraire, les bâtiments ennemis allaient chercher un abri dans les ports méridionaux de Sasebo et de Kuré, nous prendrions comme base d'opération un des ports de la Corée du Sud, de préférence une île, afin d'être à l'abri d'une attaque du côté de la terre, car on n'aurait pas le temps de fortifier suffisamment cette nouvelle position pour lui permettre de résister à une armée ennemie, d'autant plus que les Japonais feraient le possible et l'impossible pour nous ravir notre base navale; de tout temps, en effet, c'est notre flotte qu'ils ont considérée comme leur principal ennemi, je dirai même comme le *seul*.

Dans le cas où Kouropatkine n'aurait pas eu le temps d'atteindre encore la mer Jaune, l'amiral Rojestwensky, lors de son arrivée sur le théâtre de la guerre, aurait évidemment du mal à trouver une base convenable et, s'il ne réussissait pas à s'établir dans quelque île, à l'abri de toute tentative du côté de la terre, il serait obligé d'aller se concentrer à Vladivostok qu'il prendrait comme base de ses nouvelles opérations, si toutefois la première bataille avec l'amiral Togo n'avait pas été décisive et si la maîtrise de la mer était encore disputée.

III

13/26 novembre 1904.

On peut espérer la victoire de l'amiral Rojestwensky ; on ne peut pas y compter absolument. — On vient de voir que tout, dans cette guerre, est subordonné à la possession de la mer ; aussi ne faut-il pas s'étonner que ce soit sur l'escadre de l'amiral Rojestwensky que la Russie ait fondé ses plus grandes et ses plus chères espérances ; et, tandis que cette flotte fait route vers l'Extrême-Orient, on est fatalement amené à se poser, même malgré soi, la question suivante : peut-on compter d'une façon certaine sur la victoire de l'amiral Rojestwensky ? avons-nous fait, pour lui assurer le succès, tout ce qui dépendait de nous, et avons-nous terminé tous les préparatifs nécessaires pour pouvoir tirer immédiatement profit d'une victoire navale ? Après tout ce que je viens de dire on sent probablement son cœur battre

avec violence à cette pensée que notre deuxième escadre du Pacifique pourrait ne pas remporter la victoire et, après avoir subi de grosses pertes, être obligée d'aller s'enfermer à Vladivostok ! Sans doute, ce n'est pas sans une profonde tristesse qu'on se pose de pareilles questions ; il faut pourtant le faire, il faut avoir le courage de regarder la vérité en face ; je vais donc m'efforcer de résoudre en toute conscience et avec autant d'exactitude que me le permettront les faibles moyens dont je dispose, cet important et pénible problème.

En ce qui concerne l'arrivée de notre escadre, sans graves avaries, sur le théâtre de la guerre, malgré l'énorme distance que, livrée à ses propres moyens, elle aura dû parcourir, nous avons le droit de fonder sur nos marins les plus grandes espérances ; mais nous ne pouvons pas nous dire que nous avons fait pour assurer la victoire de notre flotte tout ce qui dépendait de nous ; non, il nous reste encore beaucoup à faire si nous

voulons lui donner une liberté d'action complète afin de poursuivre ses opérations après le premier succès qu'elle arrivera peut-être à remporter sur les Japonais. Je me bornerai, pour justifier mes dires, à donner ici la liste des bâtiments qui composent l'escadre de l'amiral Rojestwensky, et en regard ceux que pourra lui opposer l'amiral Togo.

Composition de la flotte japonaise. —

Le noyau de l'escadre japonaise se compose des quatre cuirassés : *Mikasa, Asahi, Shiki-Shima* et *Fudji*, ainsi que des huit croiseurs cuirassés : *Iwate, Izumo, Azuma, Yakumo, Azama, Tokiwa, Nissin* et *Kassuga*.

En outre, nos ennemis possèdent encore un cuirassé, le *Ya-Shima*, qui a heurté une mine sous-marine, en même temps que le *Hatsouze*, et a reçu des avaries tellement graves qu'on peut le considérer comme définitivement hors de service. D'après les renseignements que l'on a pu recueillir, pendant ces derniers temps, il a même dû couler à

pic, tandis qu'on le remorquait vers l'un des ports du Japon. Cependant, comme on n'a reçu, jusqu'à ce jour, aucune confirmation officielle de la perte de ce bâtiment, j'ai tenu à le mentionner quand même afin que, quoi qu'il puisse advenir, nous n'ayons pas de surprise désagréable.

Ajoutons enfin qu'autour de ce noyau solide viennent encore se grouper : deux cuirassés anciens, dont l'un, le *Chin-Yen*, est armé de quatre canons de 305^{mm} (un peu vieillis sans doute mais qui ne sont pourtant pas négligeables [¹]), et protégé par une excellente ceinture cuirassée de 355^{mm} d'épaisseur ; ainsi que douze à quinze croiseurs de première et de deuxième classe à ponts protégés, tous pourvus d'artillerie moderne et doués d'une bonne vitesse. Quant à la flottille des torpilleurs il est assez difficile d'en parler avec quelque exactitude. Elle a éprouvé, en effet,

1. Si l'on en croit certains bruits qui courent à ce sujet, les Japonais lui auraient en outre ajouté dernièrement 4 pièces de 125^{mm}.

au cours de ces dix mois de guerre, des pertes assez considérables et elle en éprouvera peut-être de nouvelles avant l'arrivée de notre escadre sur le théâtre des opérations. En tout cas, je tiens compte des unités que nos ennemis ont pu mettre en chantier depuis février dernier, ainsi que de celles qui ont pu leur arriver de l'étranger, et j'estime que nous devons nous attendre à rencontrer une flottille de cinquante-cinq à soixante torpilleurs, appartenant à des types variés, et de différentes classes.

A tout cela, ajoutons encore dix à quinze canonnières ainsi que quelques sous-marins, et nous aurons un tableau à peu près exact des forces que l'amiral Togo pourra nous opposer.

Le noyau de notre deuxième escadre du Pacifique. — Notre deuxième escadre de l'océan Pacifique comprend principalement les cuirassés : *Kniaz-Souvorof*, *Empereur-Alexandre III*, *Borodino*, *Orel* et *Oslia-*

bia ; à côté de cette puissante division homogène viennent se ranger : un cuirassé vieilli, pourvu d'artillerie moderne, le *Sissoï-Véliky*, et un autre, de type également ancien, mais dont l'artillerie n'a pas été modernisée, le *Navarin*.

L'amiral Rojestwensky n'a qu'un seul croiseur cuirassé (et encore est-ce un vieux bâtiment armé de son ancienne artillerie, le *Nakhimof*), il a, en outre, sous ses ordres un excellent croiseur protégé de construction toute récente, l'*Oleg*, et cinq croiseurs à ponts protégés de première et de deuxième classe, parmi lesquels se trouve le *Dimitri-Donskoi*, qui, bien que pourvu d'un armement à la moderne, est cependant, par lui-même, d'un type démodé. Enfin, notre escadre n'emmène avec elle que *douze* contre-torpilleurs.

Quant à la division qui se trouve actuellement à Vladivostok, elle se compose de deux croiseurs cuirassés, le *Gromobot* et le *Rossia* (dont le premier, seul, est pourvu

d'une cuirasse suffisamment épaisse) ; d'un croiseur protégé, du même type que l'*Oleg*, le *Bogatyr*, et de quelques vieux torpilleurs de haute mer.

L'amiral Rojestwensky ne saurait compter sur l'escadre de Port-Arthur.

— Sans doute, notre escadre bloquée dans Port-Arthur comprend encore un nombre d'unités relativement considérable (5 cuirassés d'escadre, 1 croiseur cuirassé, 1 croiseur à pont protégé, ainsi qu'une flottille de torpilleurs, de contre-torpilleurs et de canonnières) ; mais quelle peut être aujourd'hui sa valeur exacte ? L'amiral Rojestwensky, lors de son arrivée, pourra-t-il sérieusement compter sur elle ? Il serait plus que téméraire de l'affirmer. A mon avis, il vaut mieux négliger ces secours improbables, et faire en sorte que notre deuxième escadre puisse, *à elle seule*, reconquérir l'empire de la mer.

Tout le monde sait, en effet, que, lors de la bataille du 10 août, nos navires étaient

sortis de Port-Arthur, avec un nombre de canons très réduit ; beaucoup de leurs meilleures pièces avaient dû déjà aller renforcer l'armement des forts qui défendaient la place, attendu qu'au début de la guerre, tous les ouvrages, n'étant encore que provisoires, avaient été pourvus à la hâte d'une artillerie dont la composition laissait fort à désirer ; aussi, avait-on été obligé, outre les bouches à feu de petit calibre, de retirer encore à chacun de nos vaisseaux environ la moitié du nombre total de ses pièces de 75^{mm} et le quart de celui de ses canons de 152^{mm} ; et, non seulement on avait ainsi privé nos navires d'une grande partie de leur artillerie, mais on leur avait enlevé aussi des munitions, des hommes et des officiers !

Dans ces conditions, chaque bâtiment de notre escadre avait perdu à peu près un tiers de sa valeur primitive.

Or comme, depuis le 10 août, Port-Arthur a vu se multiplier les attaques et les assauts de l'ennemi contre les différents forts qui

entrent dans son système de défenses, le général Stoessel a dû être obligé de prendre à nos vaisseaux un nombre toujours plus grand de canons, d'obus et de matelots ; et il nous est absolument impossible de savoir, même approximativement, quelle est aujourd'hui la valeur de notre escadre ; peut-être même est-elle totalement dépourvue d'artillerie, et n'a-t-elle conservé que les grosses pièces massives que l'on n'a pas pu lui enlever !

J'ai vu dernièrement des extraits du *Novi Kraï* reproduits par le *Novoié Vrémia*, et dans lesquels il était question d' « artillerie, de batteries de marine », « et de l'organisation, pour les servir, de corps spéciaux de marins commandés par des officiers de marine ».

D'ailleurs, déjà avant la bataille du 10 août, les Japonais avaient pris solidement position devant la place, et, au cours de leurs bombardements, ils pouvaient envoyer sur le bassin et sur la rade un nombre de projectiles assez considérable occasionnant

ainsi à nos vaisseaux des avaries quelquefois assez sérieuses et faisant subir des pertes à leurs équipages.

Par exemple, l'amiral Withœft (qui devait trouver la mort dans la bataille du 10 août) avait été légèrement blessé, à bord de son navire, ainsi que plusieurs des officiers de son état-major, par suite de l'explosion d'un obus envoyé par les assiégeants qui bombardaient la place ; il en tombait aussi sur les docks et sur les chantiers, ce qui causait beaucoup de dégâts, et rendait ensuite très difficile les réparations de nos vaisseaux.

Les batteries japonaises étaient alors beaucoup plus éloignées ; et nos ennemis ne disposaient pas encore des grosses pièces de siège qu'ils ont débarquées seulement au mois de septembre ; et pourtant ils faisaient déjà pleuvoir sur le port et sur la rade de nombreux projectiles, car, ne l'oublions pas d'ailleurs, prendre Port-Arthur consistait pour eux à s'emparer de notre escadre ; et bombarder la place, c'était surtout tirer

dans la direction où se trouvaient nos navires !

Ah ! quel peut être aujourd'hui l'aspect de notre escadre, quand nous savons, par exemple, que le navire-hôpital *Angara*, atteint de plusieurs obus, est coulé dans la rade intérieure ! De quelle utilité peuvent donc nous être encore ces malheureux vaisseaux plus ou moins avariés, sans artillerie, et même presque sans équipages ? Comment les réparer, sous le feu de l'ennemi, dans des docks en ruine ? D'ailleurs, à quoi bon les réparer, puisque leurs provisions de charbon s'épuisent de jour en jour, absorbées en grande partie par la préparation d'eau potable, car depuis que nous avons perdu les sources qui alimentaient la place, notre garnison doit naturellement se faire elle-même de l'eau potable par ses propres moyens. Et puis les navires dragueurs indispensables pour relever les mines, avant une sortie de notre flotte, n'ont-ils pas été détruits dans le port et nos ennemis n'ont-ils pas profité de l'oc-

casation pour miner à leur aise les abords de Port-Arthur du côté de la mer ? Non, à mon avis, c'est une folie que de compter encore sur les débris de notre escadre ; et, devant les noms des glorieux vaisseaux qui la composent encore, il nous faut placer une croix, comme on fait pour les morts (1).

Le rôle de notre escadre de Port-Arthur peut être considéré comme terminé ; elle s'est sacrifiée pour la défense de la place, du côté de la terre. — L'époque à laquelle elle avait un rôle à jouer est passée, oui, soyons-en persuadés, passée sans retour. L'occasion la plus favorable qui s'est offerte à elle ce fut sa sortie du 23 juin et aussi, en dernier lieu, sa sortie du 10 août. Le 23 juin, comme le 10 août, elle est rentrée à Port-Arthur, se condamnant ainsi définitivement à un rôle purement pas-

1. La fortune qui continue à s'acharner contre nous est venue confirmer hélas ! plus tôt que je ne le pensais, mes théories et mes affirmations.

sif : augmenter de son artillerie la défense si précaire des ouvrages de terre. Ce n'est pas là, quoiqu'elle ait rendu ainsi des services appréciables, un rôle digne d'une grande escadre qui aurait dû, jusqu'au bout, prendre une part directe et active aux événements de cette guerre.

Port-Arthur évoque naturellement en nous l'image de Sébastopol : la situation, en effet, fut exactement la même ; cette fois-là aussi, nous sacrifiâmes notre flotte à notre grande forteresse de la mer Noire. C'est également ainsi que nous avons défendu Petropavlovsk : nos navires vinrent, les uns après les autres, mouiller à l'entrée du port et débarquèrent leurs canons qui allèrent renforcer les batteries de terre ; puis les équipages et les officiers se joignirent à la garnison. Il n'est pas difficile de trouver encore beaucoup de cas analogues. Je me contenterai de rappeler comment le navire *Rossia* défendit Sveaborg en obstruant la passe et en opposant à l'ennemi une triple rangée de canons. Tous ces

exemples montrent assez, je crois, combien nous comprenons mal le rôle que peut jouer une flotte et combien nous savons peu mettre à profit les qualités des navires, ne prenant pas, en temps de paix, le soin de faire les préparatifs nécessaires pour permettre à ces qualités de se manifester. A cet état d'esprit qui nous empêche de bien comprendre, je ne veux pas dire l'*utilité* d'une flotte, mais seulement les *problèmes* qui se posent au sujet de ses opérations, on reconnaît que nous appartenons à une puissance essentiellement continentale. Ni Sébastopol, ni le congrès de Berlin n'ont pu nous donner une leçon suffisante, il faut encore que cette guerre avec le Japon vienne confirmer les enseignements que nous avons, jusqu'à ce jour, tirés de l'histoire ! Il est vraiment bien difficile pour nous de nous familiariser avec les questions navales ! Quelles furent, en effet, nos théories au sujet de Port-Arthur ? Nous avons cru, encore une fois, qu'il fallait sacrifier notre flotte à la forteresse maritime,

nous refusant à comprendre que, sans la flotte, cette dernière n'a plus de raison d'être ; une forteresse maritime n'est-elle pas destinée à abriter une flotte qui se prépare à prendre la mer ; à lui servir de lieu de refuge quand, après une bataille, elle revient compléter ses approvisionnements et réparer ses avaries pour aller de nouveau attaquer l'ennemi ?

Port-Arthur n'avait pas reçu l'aménagement nécessaire pour servir de base à notre flotte. — Eh bien, nous avions organisé du côté de la terre une ligne de défenses que nous n'avions même pas eu le temps d'achever et qui était si faible et si incomplète que, dès le début du siège, aussitôt que les Japonais se présentèrent devant nos ouvrages avancés, ils purent se mettre à canonner immédiatement les chantiers et les docks de constructions navales : comment, dès lors, était-il possible à nos navires de trouver en une place orga-

nisée de la sorte un abri sûr où ils pussent continuer à s'approvisionner et à se réparer ? En vérité, rien n'était prêt ; il n'y avait pas à Port-Arthur assez d'ingénieurs, assez de matériel, assez d'artillerie, et, bien entendu, lorsque la guerre eut éclaté, le temps nous manqua pour pouvoir y transporter tout ce qui y aurait été nécessaire ; et cela n'a rien d'étonnant si l'on songe que la distance qui nous séparait de notre citadelle d'Extrême-Orient n'est pas inférieure à 10 000 verstes. On n'avait même pas en nombre suffisant des torpilles de blocus, et les appareils spécialement aménagés pour les mouiller nous faisaient à peu près défaut. N'aurait-on pas dû amasser à Port-Arthur des quantités considérables de mines et de torpilles, et ne comprenait-on pas qu'une pareille négligence diminuait, dans des proportions énormes, la valeur offensive de notre escadre. Nous avons eu à choisir entre la perte de cette forteresse mal défendue et celle de notre escadre ; nous n'avons pas hésité à faire le sacrifice

de cette dernière et, pour essayer de sauver la citadelle, nous nous sommes mis à désarmer nos navires. Il fallait, d'ailleurs, dans les conditions où nous nous trouvions, prendre cette décision : elle s'imposait à nous ; sans doute, c'était une résolution pénible ; il fallait cependant à tout prix essayer de sauver la forteresse, c'est-à-dire essayer d'arracher également nos navires à la destruction dont l'ennemi les menaçait si la place venait à tomber. Mais notre escadre n'aurait-elle pas dû y mettre un peu du sien, et au lieu de se contenter, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'un rôle purement passif, n'aurait-elle pas dû, quand ses forces le lui permettaient encore, risquer une sortie, livrer bataille à l'ennemi et essayer de lui infliger, même au prix de sa propre perte, des avaries irréparables ?

Le sacrifice de notre flotte, lors du siège de Sébastopol, ne saurait être comparé à celui que nous venons de

faire de notre première escadre du Pacifique. — C'est ce que voulaient faire, lors du siège de Sébastopol, nos marins de la mer Noire, mais on ne le leur permit pas et l'on eut, à mon avis, raison : Qu'auraient pu nos pauvres navires à voiles contre les vaisseaux à vapeur des alliés ; il n'y avait aucun espoir, il était inutile d'envoyer nos matelots à un massacre. Les ressources maritimes de la France, et surtout celles de l'Angleterre, étaient de beaucoup supérieures aux nôtres ; aussi, même dans le cas où notre flotte de la mer Noire aurait réussi à causer aux alliés quelques pertes, nous n'aurions tiré de cette manœuvre aucun avantage, car les unités que nous aurions pu mettre hors de service auraient été vite remplacées. Nous, au contraire, nous ne pouvions compter sur aucun renfort ; ah ! si une escadre de navires à vapeur avait pu quitter la Baltique pour venir débloquer Sébastopol, ou si les alliés n'avaient pas eu une seule division navale de réserve, la sortie de notre escadre

de la mer Noire s'imposait alors : il lui aurait fallu, coûte que coûte, tenter d'affaiblir, autant que possible, les escadres des alliés afin de faciliter ainsi la tâche de la flotte qui, partie des ports de la Baltique, se serait portée au secours de Sébastopol. Mais, ce n'était pas là notre situation : le port de Sébastopol ne pouvait pas avoir la prétention de transformer sur ses chantiers nos frégates à voiles en navires de guerre marchant à la vapeur ; la place était d'ailleurs mal défendue du côté de la terre et sa garnison était peu nombreuse. Sébastopol, à cette époque, n'était pas une forteresse maritime réellement constituée, et le seul but vers lequel devaient alors tendre nos efforts, c'était de le défendre à tout prix contre les attaques des alliés, afin de pouvoir en faire, dans la suite, le grand port militaire de la puissante escadre qui devait un jour croiser dans la mer Noire ; c'est aussi ce que nous fîmes : nos navires à voiles, qui ne pouvaient, pour les guerres à venir, nous être d'aucune utilité,

nous rendirent le seul service dont ils étaient capables : ils se coulèrent, obstruant ainsi la passe et empêchant l'ennemi de pénétrer dans la rade intérieure ; quant à leurs canons, à leurs munitions, à leurs approvisionnements, tout fut débarqué pour augmenter les ressources dont disposait la forteresse, et les équipages allèrent se joindre à notre armée de terre. C'était, je le répète, la seule solution qui s'offrit à nous, mais comme, du côté de la terre, où nos communications étaient difficiles, nous ne pouvions lutter avec avantage contre les alliés qui avaient pour eux des communications rapides par mer, Sébastopol tomba. Et c'est la chute de Sébastopol qui marqua, à ce moment, la fin de notre escadre de la mer Noire, et non pas, comme on pourrait le croire, la destruction d'un certain nombre des navires qui la constituaient.

Revenons maintenant à Port-Arthur : la situation n'est plus du tout la même.

Une deuxième escadre du Pacifique vient

d'appareiller pour se porter au secours de la première, et le Japon n'a pas de flotte de réserve. Il est donc bien évident, personne ne pourra le contester, que, si Port-Arthur n'était pas en mesure d'offrir, jusqu'à l'arrivée de la flotte de renfort, un abri sûr, un refuge inviolable à notre première escadre, celle-ci devait nécessairement gagner un autre port où elle pût attendre en sûreté, Vladivostok par exemple; et si les Nippons essayaient à tout prix de l'empêcher d'exécuter cette manœuvre, elle devait alors accepter la bataille, la soutenir avec une énergie et une opiniâtreté farouches, jusqu'à ce que son dernier canon eût tiré son dernier obus, et infliger à l'ennemi, même au prix de sa propre existence, des pertes si considérables qu'il se trouvât dans l'impossibilité d'engager le combat avec la deuxième escadre qui aurait pu, ainsi, affirmer, sans l'ombre d'une difficulté, notre maîtrise de la mer. On n'a pas voulu exécuter jusqu'au bout ce plan, maintenant il est trop tard pour le reprendre,

aussi nous n'en parlerons plus ; nous laisserons à l'histoire le soin de discuter ce que nous avons fait.

Nous nous bornerons à faire remarquer que si l'on avait eu réellement ces projets en vue, on n'aurait pas pu priver notre escadre d'un seul de ses canons avant la bataille décisive qu'elle avait à livrer à l'ennemi.

Rôle que doivent jouer les forteresses maritimes. — Mais l'armement insuffisant de nos forts, les pertes que nous subissions sans cesse en hommes et en matériel nous obligèrent à faire appel aux forces dont disposait notre flotte, ce qui ne doit jamais arriver : les forteresses maritimes sont destinées à jouer vis-à-vis des flottes de guerre le rôle d'une sorte d'arsenal édifié sur la terre ferme, et, en aucun cas, elles ne sauraient avoir le droit de demander aux escadres qu'elles abritent des approvisionnements et des munitions qui, normalement, ne devraient pas leur faire défaut.

Ainsi, quand nous apprendrons la chute de Port-Arthur, ce qui finira bien par arriver, nous aurons la douleur d'être contraints de constater que nous avons sacrifié notre flotte en pure perte et que l'amiral Rojestwensky trouvera devant lui une escadre japonaise dont la valeur militaire n'aura presque pas été affaiblie ! Et puis, une autre question, noire de menaces, surgit à l'horizon : quand les défenseurs de Port-Arthur estimeront qu'il leur est impossible de continuer plus longtemps la résistance, que ferons-nous de nos navires bloqués dans le port ? Les rades sont si peu profondes que nous ne pourrions pas arriver à les couler complètement. On peut les faire sauter à la dynamite, affirment certaines personnes ; cette opération n'est pas aussi facile qu'on semble le croire ; sans doute nous parviendrons sans aucune difficulté à déterminer, à l'aide d'explosifs, des déchirures dans la coque des vaisseaux, mais ces derniers ne seront pas irréparables pour cela ;

on ne met pas ainsi à jamais hors de service un cuirassé de plusieurs milliers de tonnes, comme un petit navire de commerce. Je prétends que pour rendre dans la suite toute réparation absolument impossible, il faut disposer d'explosifs en très grande quantité et je ne crois pas que quand ce siège mémorable touchera à sa fin, les défenseurs de Port-Arthur en trouveront assez pour accomplir cette œuvre suprême...

C'est ce que dicte l'espoir perdu : on fait sauter les forts que l'on ne peut plus occuper ; on détruit les docks et les chantiers qui se trouvent menacés de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais les Japonais comptent bien qu'ils pourront utiliser quelques-uns des vaisseaux qu'ils nous prendront en s'emparant de la citadelle. Aussi, je le répète encore, ne vaudrait-il franchement pas mieux, même à présent que tout est perdu et que sur mer nous n'avons plus d'espoir, ne vaudrait-il pas mieux au moment suprême que, quel que soit leur état, nos navires sortent du

port et — s'ils ne sont plus capables d'avaries une unité japonaise — succombent sous les coups de l'ennemi comme le fit le *Rurik*, au lieu de se faire sauter dans la rade?...

Si nos navires venaient à trop souffrir du feu plongeant des Japonais, nous pourrions mettre en œuvre le dernier moyen qui nous resterait alors de les conserver jusqu'à l'arrivée de l'escadre de renfort et qui consiste à les submerger autant que le permet le peu de profondeur de la rade intérieure de Port-Arthur; l'eau les protégerait en effet contre le feu de l'ennemi et ne leur causerait que des avaries réparables : on pomperait l'eau et l'on effectuerait ensuite les réparations nécessaires. On pourrait conduire aussi un certain nombre de nos vaisseaux dans la rade extérieure où le feu de l'ennemi leur causerait moins de dégâts, mais où, en revanche, ils seraient exposés aux attaques des torpilleurs japonais; aussi n'y pourrait-on faire passer qu'une partie seulement de nos bâtiments, ceux que l'on pourrait abriter

derrière les carcasses des brûlots nippons qui furent coulés là...

Mais si je discute ici les mesures à prendre au moment suprême, ce n'est pas que je ne conserve encore l'espérance de voir Port-Arthur tenir jusqu'à l'arrivée de la deuxième escadre de l'océan Pacifique ; c'est simplement parce que j'avais promis de dire toute la vérité, que je n'ai pas voulu négliger l'hypothèse de la chute de notre place forte ; et c'est aussi pour montrer que j'avais raison tout à l'heure en affirmant qu'il était vraiment fou de compter encore sur les débris de l'escadre qui y est enfermée. Si les navires qui nous restent tentaient une sortie et arrivaient à causer quelque perte à la flotte japonaise et à opérer leur jonction avec l'amiral Rojestwensky, certes la tâche de ce dernier deviendrait singulièrement plus facile ; mais il faut *nécessairement*, dans les conditions actuelles, que nous le mettions en mesure d'engager *seul* la lutte avec l'ennemi.

IV

14/27 novembre 1904.

L'amiral Rojestwensky ne doit pas compter sur les croiseurs de Vladivostok. — Après nous être longuement étendu sur le rôle que pourrait encore jouer l'escadre de Port-Arthur, il nous faut maintenant dire aussi quelques mots du secours que nous sommes en droit d'attendre des croiseurs de Vladivostok.

Sans doute ils peuvent arriver à effectuer leur jonction avec la deuxième escadre, je ne dis point le contraire ; mais, ici encore, c'est un secours improbable et sur lequel nous ne saurions compter.

Difficultés que présente la jonction des croiseurs de Vladivostok avec la deuxième escadre du Pacifique. — La difficulté ne réside pas précisément dans la sortie ; je crois, en effet, que même si les

Japonais bloquaient à ce moment le port de Vladivostok, nos croiseurs réussiraient à s'échapper quand même, car il leur serait toujours facile de tromper la surveillance de l'ennemi pendant les nuits sombres de tempête. Mais l'opération difficile consiste, pour eux, à s'entendre bien exactement avec l'amiral Rojestwensky, à convenir d'une date et d'un lieu de rendez-vous précis ; en outre, il faut que ce point de rendez-vous et la date à laquelle cette jonction devra s'opérer soient gardés absolument secrets, sans quoi notre division de Vladivostok risquerait de se faire surprendre au cours de sa manœuvre par des forces supérieures et d'être détruite.

De plus, l'amiral Rojestwensky ne pourra pas modifier au dernier moment la date ou le lieu de rendez-vous convenu, ce qu'il pourrait pourtant se voir obligé de faire par suite de circonstances imprévues, survenues au cours de son voyage ; en effet, nos croiseurs de Vladivostok feront leur charbon, soit en

plein océan, soit en relâchant dans des fles qui ne font pas partie du réseau des câbles sous-marins. Aussi, est-il très téméraire d'affirmer dès maintenant que la jonction de la division de Vladivostok avec notre deuxième escadre pourra s'accomplir en temps voulu ; d'ailleurs, au moment où elle serait sur le point de s'accomplir l'amiral Rojestwensky entrerait déjà dans le rayon des opérations navales et par suite risquerait de se heurter à la flotte ennemie et d'avoir à lui livrer bataille, car il ne pourra pas choisir à son gré le lieu et l'heure du combat et il sera forcé de se régler sur les manœuvres de l'amiral Togo.

Enfin, il convient de faire remarquer en dernier lieu qu'il faudrait pouvoir, au besoin, être en mesure de communiquer par le télégraphe avec la division de Vladivostok et que, en admettant même que nos croiseurs puissent toucher en cours de route à une station télégraphique, les câbles de l'Extrême-Orient appartiennent, soit à nos

ennemis eux-mêmes, soit aux Anglais qui, évidemment, ne considéreraient pas comme une violation de la neutralité de défigurer nos dépêches ou de les intercepter, ou même de les porter à la connaissance de leurs alliés.

Des cas analogues ne se sont-ils pas déjà produits, en temps de paix, grâce à la bienveillance dont l'Angleterre nous entoure ?

Il y a très peu de raisons d'espérer que les croiseurs de Vladivostok pourront opérer leur jonction avec l'amiral Rojestwensky. — Pour effectuer leur jonction avec la deuxième escadre du Pacifique, nos croiseurs de Vladivostok seraient d'ailleurs obligés de tourner la flotte japonaise qui, bien entendu, viendra se placer sur leur route, entre eux et l'amiral Rojestwensky ; or, pour pouvoir éviter l'ennemi, il faudrait qu'ils fussent tenus exactement au courant de ses moindres mouvements ; et, il y a lieu de croire que ce sera précisément le contraire qui arrivera : ce sont eux qui ignore-

ront tout, tandis que les Japonais seront exactement informés de nos plans par leurs amis anglais, ainsi que par les nombreux espions qu'ils entretiennent dans les villes de l'Extrême-Orient.

Et, ainsi, notre division de Vladivostok risquerait d'être battue par une flotte supérieure, et peut-être même détruite si la bataille venait à s'engager trop loin de son port d'attache, auquel cas ses bâtiments se verraient en effet contraints d'aller chercher refuge dans des ports neutres; nous avons eu déjà assez souvent, hélas ! l'occasion d'être obligés de recourir à ce procédé humiliant du désarmement !...

Il est très difficile de tenir secrètes les opérations de la division de Vladivostok. — Cependant, admettons que nos croiseurs arrivent à forcer sans encombre le blocus; il sera bien difficile, sinon impossible, de garder le secret sur leur sortie, car à Vladivostok il y a beaucoup de Chi-

nois, dont nous ne pouvons malheureusement pas nous passer, et qui sont auprès de nous autant d'espions déguisés.

Bien qu'on eût exercé sur les dépêches la censure la plus stricte et la plus rigoureuse, lorsque le 14 août, à 6 heures du matin, nos croiseurs appareillèrent de Vladivostok pour se porter à la rencontre de l'escadre de l'amiral Withœft, la nouvelle de leur sortie était pourtant reproduite, *le soir même*, par les journaux de Londres ! Bien entendu, quelque espion avait expédié à une adresse qui, par elle-même, ne pouvait éveiller aucun soupçon, une dépêche conventionnelle qui ne pouvait pas attirer l'attention de la censure. Certainement nous aurions un moyen à notre disposition : ce serait d'arrêter l'émission de tout télégramme au moment de la sortie de nos croiseurs ; mais ce ne serait pas pour nous un avantage car tout l'univers comprendrait alors ce que signifierait la rupture soudaine des communications avec Vladivostok.

Par suite, il nous est *impossible*, de toute façon, d'empêcher les Japonais d'avoir connaissance des opérations de nos croiseurs; nos ennemis pourront donc tout à leur aise redoubler de vigilance au moment convenable et faire bonne garde dans les trois détroits de la Pérouse, de Tsougarou et de Corée, empêchant ainsi nos navires de s'échapper de la mer du Japon. Les Nippons auront en effet tout le temps nécessaire de prendre ces précautions car, pour atteindre l'un des trois détroits que je viens de mentionner, il faut à nos croiseurs deux jours de marche.

On ne peut guère espérer que les croiseurs de Vladivostok arriveront à distraire une forte division japonaise. —

Si donc, pour une raison ou pour une autre, la division de Vladivostok ne réussit pas à opérer sa jonction avec la deuxième escadre du Pacifique, il lui restera du moins un rôle important à jouer; elle devra détourner,

de l'amiral Rojestwensky, en l'attirant sur elle, un détachement japonais ainsi qu'elle l'a déjà fait le 14 août. Ce jour-là, en effet, nos trois croiseurs, à eux tout seuls, immobilisèrent une escadre nipponne de sept bâtiments au nombre desquels étaient quatre croiseurs cuirassés, c'est-à-dire des forces environ trois fois plus considérables que les leurs. Ils rendirent ainsi un service incontestable à l'amiral Withœft et ce n'est pas leur faute si le prince Ouchtomsky ne sut pas en tirer parti. D'ailleurs, si l'amiral Jessen avait été plus habile, s'il ne s'était pas laissé couper de Vladivostok, le *Rurik* n'aurait certainement pas été coulé et nous aurions eu à notre actif une opération brillante... Mais, la perte de ce bâtiment qui, à mon avis, aurait pu être évitée, est venue ajouter un deuil de plus à la série noire qui pour nous s'était ouverte sur mer dès le début de la guerre.

N'est-il pas, dès lors, téméraire d'avoir la conviction que l'amiral Jessen réussira à effectuer avec l'amiral Rojestwensky une

jonction qu'il n'a pu mener à bien le 14 août? On peut et on doit l'espérer, mais on n'a pas le droit d'y compter, car les Japonais viendront se placer, comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure, entre la division de Vladivostok et la deuxième escadre du Pacifique. Ils se trouveront donc dans une situation exceptionnellement favorable qui leur permettra d'attaquer simultanément l'une et l'autre. En effet, si les Nippons se trouvaient obligés de détacher longtemps à l'avance une de leurs divisions contre celle de Vladivostok ils risqueraient, dans le cas où ils n'auraient pas envoyé assez de navires, de se voir infliger par cette dernière un échec qui les mettrait en très mauvaise posture pour la bataille décisive qu'il leur faudrait livrer ensuite à l'amiral Rojestwensky; et, d'autre part, s'ils se privaient d'une division trop forte, ne s'affaibliraient-ils pas ainsi au moment décisif de l'arrivée de la deuxième escadre? Je ne crois pas qu'ils agissent ainsi, ils essayeront plutôt, au moyen

de navires rapides, d'entraîner l'amiral Jessen le plus loin possible de Vladivostok et de le faire tomber sur le gros de leurs forces un peu avant l'arrivée de la deuxième escadre du Pacifique ; ils pourront alors en finir définitivement avec lui, et concentrer ensuite tous leurs efforts contre Rojestwensky.

Le gros des forces japonaises se rendra-t-il vers le sud, à la rencontre de l'amiral Rojestwensky ? — Comme on le voit, nos croiseurs auront à choisir entre deux situations également difficiles : rester à proximité de Vladivostok, par exemple dans le détroit de Corée et, par suite, renoncer à opérer leur jonction avec la flotte de secours ; ou bien suivre les navires rapides japonais envoyés contre eux, c'est-à-dire, comme nous venons de l'expliquer, aller se heurter *trop tôt* au gros des forces ennemies, et courir à une destruction certaine ; certes c'est là une question difficile, et, pour moi, je ne trouve pas de solution favorable...

Les Nippons auraient peut-être cependant une raison de détacher contre nos croiseurs une division relativement considérable. Ils pourraient craindre en effet de voir ces derniers, tandis que leur flotte s'avancerait à la rencontre de la deuxième escadre du Pacifique, agir vigoureusement sur leurs communications maritimes et, notamment, saisir et couler, comme ils l'ont déjà fait, leurs transports militaires dans le détroit de Corée, ou encore se porter au secours de Port-Arthur si la place tenait toujours...

Mais, quand j'y réfléchis, je vois également bien des raisons pour que les Japonais ne se comportent pas de la sorte :

D'abord il leur est difficile incontestablement d'envoyer leurs forces principales un peu loin vers le sud ; tandis qu'au contraire ils trouveront un gros avantage à attendre notre escadre dans la mer Jaune : ils ne s'éloigneront nullement de leur base ; ce qui permettra à leurs navires avariés de regagner facilement, après la bataille,

des ports où ils trouveront à se faire réparer.

D'ailleurs pourquoi se porteraient-ils vers le sud à la rencontre de Rojestwensky ; pourquoi iraient-ils lui offrir le combat, alors qu'en restant à proximité de leur base ils ont sur lui une supériorité marquée que leur donne la possibilité de menacer sans cesse, à l'aide d'escadrilles de croiseurs auxiliaires et de contre-torpilleurs, les transports qui l'accompagnent et de paralyser ainsi tous ses mouvements ?

Enfin, il faut songer qu'au moment de l'arrivée sur le théâtre de la guerre de notre deuxième escadre, les Japonais auront pu réussir à amasser en Corée des approvisionnements si considérables qu'ils pourront suspendre momentanément les transports par mer, ce qu'ils ne manqueront pas évidemment de faire lors de la concentration générale de leurs forces en vue de la lutte décisive. Et si, de plus, Port-Arthur se trouve alors entre leurs mains, ils auront toute

liberté de s'avancer *lentement*, avec leur flotte entière, vers les mers de Chine, au-devant de l'amiral Rojestwensky.

La presse russe peut-elle, sans inconvénient, discuter les opérations probables qui se dérouleront en Extrême-Orient? — Ah ! je vois venir ici l'objection que les gens timorés ne manqueront pas de me jeter à la tête : « Pourquoi ouvrez-vous ainsi les yeux à nos ennemis et les empêchez-vous de tomber dans les erreurs qu'ils commettraient peut-être ; pourquoi leur dévoilez-vous nos projets, leur révélez-vous nos forces et nos ressources ? » Eh bien, Messieurs qui me parlez ainsi, cessez donc, je vous prie, de considérer les Japonais comme dépourvus d'intelligence, ils nous ont assez montré, je crois, depuis le début de cette guerre, leur haute valeur et leur capacité. Ne se tiennent-ils pas les raisonnements que je vous fais en ce moment, car les faits sur lesquels je raisonne maintenant

sont constants et à la portée de tous ; je n'ai jamais parlé de nos plans, si j'ai bonne mémoire, je n'ai jamais trahi nos secrets de guerre ! Je dis ici ce que pourrait constater aussi bien que moi tout homme compétent au courant de cette guerre ; je me borne à résumer les critiques et les discussions que ne cessent d'imprimer les journaux étrangers. Pourquoi ne me serait-il pas permis de discuter aussi ! Croyez-moi, les Japonais n'en sont pas à attendre nos conseils ! En débattant ces questions, je désire seulement mettre le peuple russe en état de pouvoir suivre les opérations de cette guerre dont il ne paraît pas avoir, autant que j'ai pu m'en rendre compte jusqu'ici, une idée bien nette. Ce n'est donc pas votre objection qui pourra m'empêcher de continuer, autant que me le permettront mes forces, l'œuvre que j'ai entreprise et que je trouve indispensable, car on est chez nous bien mal renseigné sur cette guerre et principalement sur les opérations navales qui sont pour nous d'une si

haute importance ! En dévoilant tous les faits que je dénonce ici, je ne dessille pas les yeux des Japonais mais bien ceux de mes concitoyens.

Nous n'avons pas voulu songer à cette guerre et c'est à peine maintenant si nous voulons y croire ; quel mal y a-t-il, je vous le demande, à discuter sur notre imprévoyance et sur ses effets funestes puisqu'elle est aujourd'hui universellement comprise ?

Les Japonais connaissaient d'avance, avec une grande exactitude et dans ses moindres détails, notre situation réelle ; ils savaient que leur intérêt leur commandait d'entreprendre les hostilités ; et ils recueillent aujourd'hui les fruits de leurs savants calculs.

Si nous avions pu dévoiler plus tôt nos défauts et les porter à la connaissance du peuple russe, nous aurions probablement changé d'attitude et cette guerre n'aurait pas débuté si malheureusement pour nous.

Voilà, Messieurs les gardiens de secrets

connus de tout le monde, ce qui aurait été vraiment utile à notre pays.

Mais, permettez, me réplique-t-on, lors de la bataille du 10 août, les Japonais ont détaché de leur principale escadre des forces relativement considérables contre nos croiseurs de Vladivostok ; ils ont donc commis une faute d'après vous ; pourquoi venez-vous aujourd'hui la leur montrer et la leur expliquer, sans que cela puisse être pour nous d'aucune utilité ?

Les Japonais ont-ils commis, oui ou non, la faute de scinder leurs forces navales lors des batailles du 10 et du 14 août ? — On ne s'étonnera donc pas si je trouve nécessaire de m'expliquer rapidement à ce sujet.

D'abord je ferai remarquer qu'on ne peut pas s'autoriser de mon argumentation pour arriver à cette conclusion que les Japonais ont commis une faute lors de la bataille du 10 août. En effet, notre escadre a appareillé

le 10 août, à 8 heures du matin, et aussitôt après le contre-torpilleur *Reshitelny* s'est mis en route pour Chefou où il est arrivé le lendemain, 11 août, à l'aube, et où il a immédiatement annoncé à notre consul la sortie de l'amiral Withœft.

La nouvelle arriva à Vladivostok le soir même à 6 heures, et douze heures après (le temps nécessaire pour mettre les navires sous pression), c'est-à-dire le 12 août à 6 heures du matin, nos croiseurs quittaient Vladivostok et se dirigeaient vers le détroit de Corée où ils arrivaient le 14 août, à l'aube, et rencontraient presque aussitôt la division de l'amiral Kamimoura. Or, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, la nouvelle de la sortie de nos croiseurs de Vladivostok était publiée le 12 août au soir par les journaux de Londres qui, par conséquent, avaient été informés de cette manœuvre sensiblement en même temps que les amiraux japonais Togo et Kamimoura. C'est là, je pense, un excellent exemple qui montre bien la diffi-

culté avec laquelle nous communiquons entre nous et, en regard, la grande facilité avec laquelle les Japonais ont connaissance de tous nos projets.

La division des croiseurs de Vladivostok était donc sortie manifestement *après* qu'eut pris fin la bataille du 10 août, c'est-à-dire alors que le prince Ouchtomsky était déjà rentré à Port-Arthur, que le cuirassé *Césarévitch* se trouvait déjà à Kiao-Tchéou et que le croiseur *Askold* arrivait à Chang-Haï.

Les Japonais reçurent d'ailleurs communication immédiate de toutes ces nouvelles, tandis que nous, au contraire, pour ne citer qu'un exemple, nous n'apprîmes que le 16 août, à Vladivostok, la perte du *Rurik*, abstraction faite, bien entendu, des vagues rumeurs qui en précédèrent d'une journée la confirmation officielle. De même, c'est seulement à partir du 14 août que nous commençâmes à recevoir des nouvelles relatives au résultat de la bataille du 10 août, et ce n'est que le 24 du même mois que nous

fut communiqué le rapport de l'amiral Reitzenstein au sujet de l'*Askold* et celui du prince Ouchtomsky au sujet de l'escadre rentrée à Port-Arthur. Comme on le voit, les Japonais purent envoyer l'amiral Kamimoura contre nos croiseurs, aussitôt qu'ils eurent connaissance de leur sortie et alors qu'ils savaient déjà n'avoir plus rien à redouter de l'escadre de Withœft ; et l'amiral Jessen, lorsqu'il livra combat à l'amiral Kamimoura dans le détroit de Corée, ignorait encore le résultat de la bataille du 10 août !

Avant la sortie de nos croiseurs, l'amiral Kamimoura se trouvait peut-être bien avec sa division à une *très faible distance* en arrière des forces de l'amiral Togo ; d'ailleurs, les deux amiraux communiquaient sans interruption à l'aide de la télégraphie sans fil ; et dans le cas où la bataille aurait été quelque peu indécise et où notre escadre de Port-Arthur aurait continué sa route dans la direction de Vladivostok, Kamimoura serait sans doute accouru en toute hâte pour ren-

forcer la flotte de Togo. De sorte que la prétendue erreur commise par les Japonais d'avoir scindé leurs forces est loin d'être établie d'une façon indiscutable ; et si elle a eu réellement lieu, nous pouvons en conclure qu'elle ne se reproduira pas dans l'avenir, car nos ennemis qui suivent avec attention et intelligence les moindres événements de la guerre savent mettre immédiatement en pratique les leçons que cette dernière leur donne. On ne peut donc pas compter sérieusement sur les erreurs que pourront commettre les Japonais. Pensons plutôt à édifier désormais nos plans sur des bases plus solides !

V

15/28 novembre 1904.

L'escadre de l'amiral Rojestwensky ne doit compter que sur elle. — Je prie le lecteur de vouloir bien excuser les longues considérations auxquelles je viens de me laisser entraîner, et qu'il m'était tout à fait impossible — c'est d'ailleurs ce que je me propose d'expliquer maintenant — de laisser de côté.

Mon seul but, au cours de cette discussion, a été constamment d'arriver à faire comprendre à tous que la deuxième escadre de l'océan Pacifique, pour livrer à Togo la grande bataille qui doit nous rendre l'empire de la mer et l'affirmer à jamais, ne saurait *compter absolument que sur ses propres forces*. Que l'amiral Rojestwensky n'attende aucun secours, ni de nos vaisseaux de Port-Arthur, ni de nos croiseurs de Vladivostok; il fera preuve ainsi d'un esprit vraiment mili-

taire, et rien ne pourra, dans la suite, déranger ses plans basés sur des calculs exacts.

Ne croyez pas que cet « esprit militaire », dont je viens de parler, soit une de mes créations ; bien avant moi, le général Leer l'a défini, dans un livre classique ⁽¹⁾, en la personne de *Moltke*.

« Il avait, dit-il, en admirant le génie de ce grand soldat de l'Allemagne, l'excellente méthode d'astreindre tous ses raisonnements à une logique implacable ; aussi ses plans reposaient-ils toujours sur des données exactes, et jamais sur des évaluations fantaisistes et mensongères ; il avait toujours soin, quand il élaborait un projet de campagne, de supposer ses armées dans la situation la plus défavorable et de donner à l'ennemi tous les avantages. Quiconque s'attend aux pires difficultés est, en effet, prêt à tout.

« Chez Napoléon III, c'était tout le con-

1. *Stratégie*, 5^e édition, 1^{re} partie : *Opérations générales*. Cf. p. 379, 380, 390 et 391.

traire : la guerre, fatale pour la France, de 1870, dans laquelle il se laissa entraîner, apparaît comme la colère irréfléchie d'un caractère violent, comme une folie stratégique ; aucun plan, aucun projet raisonnable ; des illusions, et rien que des illusions.

« Il ne faut pas tomber dans ce défaut qu'on ne saurait jamais assez signaler à l'attention, car, sauf quelques exceptions, les hommes ont, en général, la fâcheuse tendance à s'abandonner aux illusions de Napoléon III, au lieu de faire, à tête reposée, les rigoureux calculs de Moltke. »

Précieuse leçon que, bien souvent, hélas ! nous avons oublié de nous rappeler ! Efforçons-nous du moins d'en profiter aujourd'hui : mieux vaut tard que jamais ; et, pour commencer, faisons abstraction de ce qui reste encore de la première escadre du Pacifique ; ou, en d'autres termes, ne comparons à l'effectif de la flotte japonaise que celui de la deuxième escadre.

Comparaison des forces de l'amiral Rojestwensky à celles de Togo. — J'ai indiqué plus haut quelle était la composition de l'armée navale du Japon; je n'y reviendrai pas. Je me bornerai à constater, qu'en ce qui concerne les croiseurs à ponts protégés, Togo possède un effectif au moins double de celui de Rojestwensky; quant à la disproportion qui existe entre les flottilles de torpilleurs, elle est manifeste et indiscutable; en outre, les Japonais auront cet énorme avantage d'être rapidement et sûrement informés de tous nos mouvements; c'est ce que j'ai expliqué plus haut, et ce qui a précisément mis, jusqu'à ce jour, nos ennemis à l'abri de toute surprise. Le résultat définitif de la bataille, c'est-à-dire la maîtrise de la mer, ne pourra être acquis que par le combat des deux divisions des cuirassés et des croiseurs cuirassés.

Ce sont les cuirassés et les croiseurs cuirassés qui composent nécessairement

le noyau de toute escadre. — Avant cette guerre, il était de mode chez nous de se moquer de ces monstres de la mer⁽¹⁾, et l'on prétendait qu'il suffirait pour les couler de quelques flottilles de torpilleurs et de sous-marins. J'espère qu'aujourd'hui on est un peu revenu de ces illusions.

Je ne dis pas que les torpilleurs et les sous-marins ne puissent réussir à en détruire quelques-uns, car, dans le cas contraire, ils ne serviraient à rien et il serait absolument inutile d'en construire; mais je répète que jamais des flottilles légères ne pourront venir à bout d'escadres cuirassées; et que jamais, dans une bataille navale, on n'obtiendra de victoire décisive sans cuirassés d'escadre et croiseurs cuirassés.

Si notre deuxième escadre venait, au cours

1. On devrait ajouter aux cuirassés les croiseurs cuirassés qui sont, en général, d'aussi fort tonnage, mais qui, en raison de leur longueur considérable et de leur largeur relativement faible, virent moins facilement de bord.

de la bataille, à être anéantie et à perdre ses cuirassés, on n'aurait pas le droit d'en conclure que les flottilles légères japonaises en sont venues à bout; on serait simplement obligé de reconnaître qu'ils n'étaient pas assez nombreux, étant donné le solide noyau cuirassé qui constitue la flotte japonaise, et que la moindre perte subie par eux les avait mis dans un état d'infériorité manifeste qui leur défendait de soutenir, dès lors, avantageusement la lutte; et ainsi on serait contraint d'imputer la défaite à l'insuffisance de navires auxiliaires, je veux dire de croiseurs, de torpilleurs et de contre-torpilleurs nécessaires pour tenir tête à ceux de l'ennemi. En effet, supposons un moment que les Nippons n'aient que leurs escadres légères à nous opposer et ne possèdent pas de grosses unités. Notre division cuirassée éprouverait, sans doute, des pertes au cours des attaques dirigées contre elle par ces petits navires rapides; mais elle affirmerait quand même — personne n'en peut douter

— notre maîtrise de la mer; et, à dater de son arrivée sur le théâtre de la guerre, les armées ennemies se trouveraient coupées du Japon et, par suite, irrévocablement condamnées à une défaite inévitable.

La division cuirassée de notre deuxième escadre est inférieure de près de moitié à celle de Togo. — Or, en regard des sept cuirassés de la deuxième escadre du Pacifique, nous en trouvons treize (cuirassés et croiseurs cuirassés) pour l'amiral Togo; c'est-à-dire qu'en nous servant des coefficients de combat (on appelle ainsi les nombres par lesquels on est convenu de représenter les qualités qui entrent en ligne de compte dans la valeur d'une unité de combat), nous trouvons 334 pour la division cuirassée de l'amiral Rojestwensky, et 613 pour celle de Togo, ce qui signifie encore que la nôtre est 1,8 plus faible que celle de l'ennemi. Ces calculs donnent, je crois, à réfléchir...

Admettons maintenant, bien que l'on doive, je l'ai montré tout à l'heure, se tenir en garde contre ces suppositions trompeuses, admettons, dis-je, que les croiseurs de Vladivostok parviennent à distraire quatre croiseurs cuirassés japonais : le coefficient de combat de Togo sera alors 451, soit, pour nous, une infériorité qui peut se représenter par 1,3.

Il ne faut pas seulement escompter la victoire de Rojestwensky, il faut en être certain. — Voilà pourquoi j'avais raison tout à l'heure de dire que, si nous devons espérer le triomphe de l'amiral Rojestwensky, nous n'avions pas le droit d'en être certains ; et, dans un cas d'une importance aussi exceptionnelle, dans une situation d'une si haute gravité, ce n'est pas sur des espérances qu'il faut vivre, mais sur des certitudes...

Les coefficients de combat sont-ils des indications sûres ? — Il me reste à pré-

sent à prévenir les objections que je vois arriver déjà, et il me faut répondre aux plus importantes d'entre elles.

Tout d'abord, me demandera-t-on ce que signifient nos coefficients de combat, et jusqu'à quel point il y a lieu d'en tenir compte ; ils excluent, en effet, l'élément moral, qu'on ne saurait faire entrer dans aucune formule mathématique, et qui, pourtant, n'est pas à négliger.

Sur ce point, l'objection est fondée, je le reconnais.

Le système qui consiste à représenter la valeur moyenne d'une unité de combat en combinant entre eux tant d'éléments différents : artillerie, épaisseur de cuirasse, vitesse, etc., n'a absolument rien d'idéal, et je ne prétends pas l'imposer.

Mais je suis bien obligé pourtant de mettre sur le papier la valeur approximative de nos navires de guerre ; et vous verrez que, si vous cherchez un autre procédé, vous arriverez à des nombres presque iden-

tiques à ceux que j'ai trouvés en partant des coefficients de combat⁽¹⁾.

Le vice de ce système des coefficients de combat ne m'a, d'ailleurs, pas échappé; et c'est précisément pour éviter le défaut que ce dernier présente, savoir : de rassembler des éléments si différents (comme, par exemple, la vitesse et la puissance d'un bâtiment de guerre), que je ne l'ai pas employé quand il s'est agi des croiseurs à ponts protégés et des torpilleurs, et que je me suis borné à signaler leur nombre respectif dans les deux flottes; d'ailleurs, en ce qui concerne ces navires légers, la supériorité numérique des Japonais doit nous suffire amplement !

1. L'emploi des coefficients de combat pour la comparaison des flottes de guerre est répandu également dans les marines étrangères; mais le système de la comparaison pure et simple des divers éléments qui entrent en ligne de compte dans la valeur d'une unité de combat a tout autant de partisans. J'ai adopté ici le système des coefficients institué par notre académie navale et accepté comme étant le meilleur de tous ceux qu'on avait proposés pour faciliter les expressions jusqu'alors usitées dans le langage de la marine.

Mais ici, le cas n'est pas le même; je n'ai comparé entre eux que des *cuirassés*, c'est-à-dire des navires de même *type*; aussi, le résultat auquel m'a conduit le système des coefficients de combat ne saurait être différent de celui auquel je serais arrivé si j'avais comparé successivement l'artillerie, la vitesse, l'épaisseur de la cuirasse, etc., etc., puisque tous les cuirassés, étant construits dans un même but, sont pourvus de tous les mêmes appareils.

Quant à l'élément moral, je n'en dirai qu'un mot : il faut, si l'on veut faire preuve de sagesse, le supposer égal chez les deux belligérants, et c'est ce que j'ai fait.

Il est une seconde objection, très répandue chez nous : on soutient qu'on ne peut pas raisonnablement comparer l'artillerie, la vitesse, les blindages, etc., de nos navires avec ceux des vaisseaux japonais *au début de la guerre*, c'est-à-dire avant le pénible service que ces derniers ont eu à remplir depuis.

« Notre escadre (1), dit M. K..., dans un de ses excellents articles, se compose, en grande partie, de bâtiments tout neufs; ses équipages sont très exercés, et son artillerie est excellente. Au contraire, la flotte japonaise a eu des unités gravement avariées au cours des batailles du 10 et du 14 août, et il faudra au moins six mois pour les réparer complètement; en outre, elle ne pourra plus utiliser ses canons de gros calibre. On ne peut en douter, nous avons des chances très sérieuses de remporter la victoire; il n'y a qu'à faire le calcul, en tenant compte, comme je viens de le signaler, de l'état dans lequel doivent se trouver les bâtiments ennemis et leur artillerie, pour en être convaincu. »

Je demande respectueusement pardon à M. K... de ne pouvoir être de son avis; ses paroles rappellent singulièrement ces illusions dont je parlais plus haut et contre les-

1. « Est-il nécessaire d'envoyer une troisième escadre ? » *Novoïé Vrémya*, n° 10308.

quelles le général Leer s'élevait avec énergie ⁽¹⁾.

D'abord, je dirai que les machines sur lesquelles on peut le moins compter sont précisément celles qui sortent des ateliers et que l'on n'a pas encore eu le temps d'éprouver; elles vous exposent à des mécomptes impossibles à prévoir, car, pour bien connaître une machine, il faut l'avoir expérimentée.

Non seulement les Japonais ont pu éprouver à loisir les machines de leurs vaisseaux, mais, de plus, comme ces derniers, au lieu de rester inactifs dans des ports, à l'exemple des nôtres, n'ont pas cessé de tenir la mer et de se préparer au combat, les mécaniciens ont pu étudier à leur aise le fonctionnement de leurs machines.

Or, c'est un fait établi que, à l'exception des machines toutes neuves, comme celles

1. Malheureusement, l'amiral Birileff a eu l'audace de les encourager. Cf. n° 10333 du *Novoïé Vremya*. Sans doute, c'était dans le but de tranquilliser la nation russe qu'il a agi ainsi; mais, aujourd'hui, de pareils procédés n'y peuvent plus réussir.

dont nous parlions à l'instant, les avaries proviennent moins des machines elles-mêmes que de l'inexpérience ou de la négligence des mécaniciens.

Il est donc bien évident, dans ces conditions, que les Japonais ont actuellement sur nous une supériorité manifeste que pourra, seule, atténuer la longue traversée que notre escadre doit accomplir.

On ne peut pas se fier au mauvais état des chaudières japonaises. — En ce qui concerne les chaudières, les tubes distributeurs de vapeur, la situation est exactement la même. Les chaudières s'usent, en effet, beaucoup plus rapidement que les machines, et l'on est obligé de les remplacer tous les dix ou douze ans, par exemple ; mais il est difficile qu'elles puissent être déjà hors de service au bout d'un an ; pour ma part, je ne le crois nullement, car je connais les soins et les ménagements de toutes sortes dont les ont entourées les Japonais.



A BORD DU CROISEUR CUIRASSÉ « GROMOBOÏ »
Un canon de 75^{mm} après la bataille du 14 août 1904

Non, je n'ai pas l'intention de chercher une consolation dans des illusions sans fondement. Rappelons-nous plutôt que, lors des combats du 10 et du 14 août, les Japonais atteignirent et soutinrent une vitesse supérieure à la nôtre, et pourtant nos vaisseaux étaient tout aussi modernes que les leurs : pourquoi donc un pareil résultat ? A mon avis, on n'en doit chercher la cause que dans le séjour prolongé de nos navires, tant à Vladivostok qu'à Port-Arthur, notamment avant le début de la guerre, alors qu'au lieu de les exercer, on les laissait mouillés, inactifs, dans les ports.

Naturellement, comme les Nippons se préparaient depuis longtemps à la guerre et savaient exactement la date à laquelle elle commencerait, ils avaient mis leurs chaudières en parfait état et remplacé toutes celles qui ne fonctionnaient pas bien ; cette opération, quand il s'agit de chaudières à tubes, ne présente d'ailleurs aucune difficulté, et c'est précisément de chaudières à

tubes que sont pourvus la plupart des vaisseaux japonais.

C'est une dangereuse illusion que de considérer l'escadre japonaise comme très affaiblie. — Cherchons maintenant à établir quelles ont pu être les pertes et les avaries subies par nos ennemis au cours des batailles du 10 et du 14 août :

J'ai pu voir, de mes yeux, nos croiseurs *Gromoboi* et *Rossia* lors de leur retour à Vladivostok, après la bataille du 14 août : ce qui m'a le plus particulièrement frappé, c'est de constater que ces deux navires, qui avaient soutenu, pendant cinq heures, sans interruption, un combat acharné avec un ennemi trois fois plus fort, n'avaient que des avaries, très pittoresques sans doute, et dont le caractère décoratif, si l'on peut s'exprimer ainsi, devait faire une très grande impression sur les personnes incompetentes, mais qui, pour un marin, n'avaient que fort peu d'importance ; et l'un de ces deux vais-

seaux, le *Rossia*, était pourvu d'un blindage si faible que l'on peut à peine le comparer aux croiseurs cuirassés d'aujourd'hui.

J'ai vu des plaques de tôle arrachées pendre aux cheminées ; des ventilateurs percés de centaines de trous ; des canots réduits en un amas de miettes ; des trous béants sur le pont ; j'ai vu les carrés des officiers, la cabine de l'amiral complètement détériorés ; et, en quelques endroits, j'ai pu remarquer les traces des incendies qui s'étaient déclarés dans l'intérieur du navire : tout cela produisait, à première vue, l'impression grandiose d'une lamentable épave ; mais, après examen minutieux, force me fut de constater qu'il n'y avait, en réalité, aucune avarie présentant un caractère de gravité.

En aucun endroit, le blindage, relativement mince, qui protégeait les pièces essentielles de nos croiseurs, c'est-à-dire leurs chaudières, leurs machines, leurs gouvernails et leurs soutes à munitions, n'avait pu être entamé ; il n'y avait pas un seul trou

au-dessous de la ligne de flottaison ; tous étaient au-dessus, et, parmi eux, n'y en avait-il encore que quelques-uns par lesquels l'eau pût pénétrer abondamment ; aussi, dans de pareilles conditions, était-il possible d'effectuer *en mer* les réparations provisoires nécessaires.

De soixante-quatre chaudières, sur nos deux croiseurs, trois avaient reçu de légères avaries provoquées accidentellement par des plaques de tôle dont l'explosion d'un obus avait déterminé la chute dans les cheminées. Aucun des incendies qui s'étaient déclarés à bord n'avait pris de grandes proportions : le plus dangereux, celui qui avait éclaté dans la partie protégée de l'avant du croiseur *Rossia*, avait été éteint au bout de trois minutes... Il est vrai que l'artillerie avait eu beaucoup à souffrir, surtout à bord du *Rossia*, mais on doit faire remarquer que toutes les pièces endommagées appartenaient à l'artillerie non *protégée* : ainsi, sur le croiseur *Gromoboï* à bord duquel toutes les piè-

ces principales sont protégées par le blindage, aucune n'avait été mise hors de service.

En résumé, nos croiseurs n'avaient subi que de très légères avaries; un mois après la bataille, toutes les réparations étaient terminées, et cela avec les pauvres ressources dont disposait le port de Vladivostok; les pièces endommagées étaient en partie réparées ou remplacées; bref, nos vaisseaux se trouvaient prêts à livrer une nouvelle bataille; et il n'y avait absolument aucune différence entre leur nouvel état et celui dans lequel ils se trouvaient avant le combat du 14 août. Alors, on ne peut vraiment pas s'empêcher de se poser la question suivante : Pourquoi les croiseurs de l'amiral Kamimoura seraient-ils affaiblis après le combat, eux qui se sont battus aussi pendant cinq heures, mais dans des conditions bien plus favorables, car ils avaient l'avantage du nombre, ce qui leur permettait d'envoyer plus d'obus qu'ils n'en pouvaient recevoir. En

outre, ils étaient tous les quatre pourvus d'un blindage bien meilleur que celui du *Gromoboi*, sans même parler du *Rossia* où l'artillerie n'est pas protégée ; il va donc de soi que ceux de nos obus qui les frappaient leur causaient moins de dégâts que les leurs à nos croiseurs.

C'est une opinion répandue, et maintes personnes s'en vont répétant que notre artillerie et nos munitions sont de meilleure qualité que celles des Japonais ; une pareille affirmation est purement gratuite, attendu, sans aller plus loin, que nous ne connaissons pas le résultat de notre feu sur les vaisseaux japonais.

Quant à moi, me basant sur les considérations indiquées plus haut, j'incline à croire que les croiseurs japonais ont souffert encore beaucoup moins que les nôtres et qu'étant donnés les ports, excellemment pourvus de tout le matériel nécessaire aux réparations navales, dont dispose le Japon, ils ont dû être prêts, beaucoup plus tôt que

les nôtres, à reprendre leur service et leur rang dans l'escadre.

Je pourrais en dire autant des vaisseaux japonais qui ont pris part à la bataille du 10 août, bataille beaucoup moins opiniâtre que celle du 14 ; tandis que cette dernière fut marquée en effet par une canonnade ininterrompue de cinq grandes heures ⁽¹⁾, la première ne donna lieu qu'à un simple duel d'artillerie de trois heures et demie, et encore se produisit-il à plusieurs reprises des interruptions dont je ne tiens même pas compte. Il convient d'ailleurs de faire observer qu'au cours du premier engagement qui, d'après le rapport de l'amiral prince Ouchtomsky, se réduisit en somme à une simple escarmouche, consistant en un tir à longue portée, nos navires ne subirent aucune avarie sérieuse.

Quant à la deuxième partie de la bataille,

1. Cf. les rapports des contre-amiraux Jessen et prince Ouchtomsky, *Description de la guerre avec le Japon*, n° 23, p. 437 et 438.

elle fut sans doute un peu plus opiniâtre puisque les deux flottes s'approchèrent davantage ; mais c'est à peine si nous eûmes à déplorer des dégâts plus importants que ceux de nos croiseurs de Vladivostok. En effet, pendant la bataille, les hommes d'équipage employés à des manœuvres diverses se trouvent dispersés sur le navire ; la plupart, cependant, sont affectés aux machines ou bien travaillent dans les chambres de chauffe ou dans les soutes à munitions ; d'autres sont en position devant les canons ; d'autres encore sont occupés à l'un de ces nombreux appareils dont sont pourvus les vaisseaux de guerre ; bref, la plupart se trouvent ainsi sur une des parties essentielles du navire et par suite le chiffre des tués et des blessés permet de calculer approximativement le nombre des obus qui ont *porté*, c'est-à-dire qui ont traversé le blindage ou frappé les parties non protégées du vaisseau.

Or, sur les six bâtiments qui rentrèrent à Port-Arthur, et dont cinq étaient des cuiras-

sés d'escadre, on comptait 357 hommes hors de combat, c'est-à-dire tués et blessés, et sur ces 357 il y avait un total de 23 officiers, soit une moyenne de 4 officiers et de 54 marins hors de combat par navire. Le croiseur *Askold* subit aussi quelques pertes légères : il eut 4 officiers et 54 matelots hors de combat ; et pourtant, comme il venait en tête, c'est sur lui que les bâtiments japonais concentrèrent leur feu. Au contraire, si nous revenons aux croiseurs de Vladivostok, sans parler du *Rurik* qui fut coulé, nous trouvons une moyenne de 9 officiers et 221 matelots ! Par conséquent, on est en droit de supposer que l'escadre de Port-Arthur avait éprouvé des avaries beaucoup moins considérables que celle de Vladivostok, et j'ai montré plus haut que les avaries de cette dernière étaient insignifiantes ! On pourra dès lors se faire une idée des avaries que les Japonais ont pu subir dans cette bataille du 10 août ; elles n'étaient certes pas plus importantes que les nôtres et ont dû être bientôt réparées.

On dit encore que les canons japonais de gros calibre sont usés et ne sont plus bons à rien. C'est même l'opinion de M. K... Pour moi, je m'élève avec la dernière énergie contre des idées aussi erronées.

Il ne faut pas compter sur le mauvais état de l'artillerie japonaise. — En effet, les grosses pièces, d'un calibre de 10 et 12^{po}, ne peuvent tirer plus de quatre-vingts ou cent coups, et il se peut bien que les gros canons japonais aient atteint à peu près ce chiffre. Mais ce n'est là qu'une manière de parler, de dire qu'un canon ne peut pas dépasser ce maximum. En réalité, le canon se compose d'une épaisse enveloppe extérieure et d'un mince tube intérieur dans lequel glisse l'obus. Et c'est ce tube intérieur qui, seul, peut s'abîmer à la longue ; mais il est fort aisé de le remplacer : la construction même du canon s'y prête d'ailleurs parfaitement. Quant à l'enveloppe extérieure et à tous les appareils qui servent

à régler le tir, tout cela ne saurait avoir, normalement, besoin d'être changé.

Dans ces conditions, peut-on admettre un instant que les Japonais, comprenant toute l'importance de leur victoire sur l'escadre de Rojestwensky, soient assez naïfs pour ne pas prendre soin de remplacer les tubes intérieurs des grosses pièces de leurs navires ? Les vaisseaux japonais n'ont pas un armement japonais ; c'est vrai : leur artillerie provient de l'étranger, et particulièrement de l'Angleterre. Mais, tant que nos ennemis conserveront la maîtrise de la mer, qui donc pourra les empêcher de recevoir de l'étranger des tubes intérieurs, voire même des canons du dernier modèle, et cela en aussi grand nombre qu'il leur plaira d'en commander ?

L'usine anglaise d'Armstrong, par exemple, ne cache même pas qu'elle est débordée en ce moment par des commandes que lui adressent les Japonais, en vue de la réparation des parties endommagées de l'armement de leurs vaisseaux : tubes, blindages, etc.

Les Japonais ont assez de temps pour effectuer toutes les réparations nécessaires. — Et les Nippons ont plus de temps qu'il ne leur en faut pour effectuer ces réparations. Voilà presque quatre mois que notre première escadre de l'océan Pacifique est immobilisée à Port-Arthur ; et, petit à petit, on en a désarmé les unités principales pour renforcer l'armement des forts qui défendent la place. Pourquoi donc les vaisseaux japonais ne gagneraient-ils pas leurs ports les uns après les autres, et ne s'y feraient-ils pas tranquillement réparer ?

Nous avons perdu le seul moyen qui s'offrait à nous d'empêcher les Japonais d'effectuer leurs réparations. — Il n'y avait qu'un seul moyen d'empêcher nos ennemis d'effectuer en paix leurs réparations, c'était de menacer leurs communications avec l'Angleterre et l'Amérique (en effet, ce sont ces deux pays qui fournissent aux Nippons tout le matériel de réparations

navales); et pour cela, il fallait que notre escadre quittât Port-Arthur pour gagner Vladivostok..., mais il vaut mieux me taire. A quoi bon raviver une blessure qui nous fait toujours insupportablement souffrir ! Je me bornerai seulement à constater qu'aujourd'hui encore c'est à peine si l'on comprend en Russie la grande et néfaste influence qu'a exercée et que continuera à exercer, sur la marche des opérations militaires, le double retour de notre escadre à Port-Arthur !

Les équipages de la deuxième escadre ne peuvent pas être plus expérimentés que ceux de la flotte japonaise. — M. K... assure que nos équipages sont mieux instruits que ceux de l'amiral Togo. D'où vient cette belle confiance ? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est que, à bord de l'escadre de l'amiral Rojestwensky, sont embarqués beaucoup de réservistes déjà déshabitués du service ; et, ensuite, j'ai le droit de

supposer que nos marins sont loin de connaître leurs nouveaux vaisseaux dont la construction est aujourd'hui à peine terminée.

Certes, tout cela viendra pendant la longue traversée que notre escadre est à la veille d'effectuer, mais pourquoi serait-elle *mieux* instruite que l'escadre japonaise dont un séjour de plus de douze mois sur le théâtre de la guerre a solidement trempé les équipages ? En vérité, je me refuse à comprendre un pareil raisonnement.

Il faut exiger des preuves sérieuses à l'appui, avant de croire la flotte japonaise affaiblie et usée. — Je répète encore une fois qu'ils sont bien imprudents ceux qui, nombreux chez nous, diminuent à plaisir les forces et les avantages de l'ennemi pour multiplier, sans preuve aucune, nos qualités et les moyens dont nous disposons. Ah ! rappelez-vous les enseignements de l'histoire et prenez garde !

Tout le monde se souvient encore, sans

doute, des racontars des journaux avant les tentatives de sortie opérées par notre escadre de Port-Arthur ? Il n'était question dans tout l'univers que de vaisseaux japonais avariés et hors de combat ; on ne parlait que de navires en cale sèche ; que de grosses unités coulées ; on disait même que, n'ayant plus de cuirassés, les Nippons, pour nous effrayer, avaient concentré, devant Port-Arthur, des bâtiments de commerce auxquels ils avaient donné l'apparence de cuirassés, etc.

Bien entendu, les Japonais ne démentaient pas du tout ces jolies histoires. Et ne faut-il pas attribuer, dans une certaine mesure, à ces déclarations fantaisistes, à ces bruits sans fondement, que nous étions peut-être trop enclins à considérer comme des renseignements dignes de foi, la rentrée à Port-Arthur de notre escadre qui revenait découragée après avoir constaté la présence de la flotte japonaise tout entière, ainsi que d'un nombreuse flottille de torpilleurs ?

En effet, pour ne citer qu'un exemple, ne

voyons-nous pas l'amiral prince Ouchtomsky, compter dans son rapport, chez les Japonais, *soixante* torpilleurs ?

Ah ! qui sait si ce n'est pas un espoir trompé qui a produit, sur notre escadre et sur ses chefs, une si désastreuse impression !...

Il est préférable de se préparer aux pires événements, comme l'a dit le général Leer, c'est le moyen d'être prêt à tout.

Aussi je garde mon opinion : l'escadre de l'amiral Rojestwensky est 1,8 plus faible que celle de l'amiral Togo ; et nous ne devons plus compter sur le secours de la première escadre de l'océan Pacifique.

D'ailleurs, si j'ai commis quelque erreur dans ces calculs, c'est plutôt à notre profit qu'à celui des Japonais.

La disposition des ports du Japon constitue, pour sa flotte, un énorme avantage. — Premièrement, en comparant les forces des escadres cuirassées, j'ai laissé de côté le cuirassé japonais Chin-Yen, d'un

type ancien, sans doute, et dont les canons de 12^{po} sont d'un vieux modèle ; mais il convient de ne pas oublier cependant que le reste de son artillerie est tout à fait moderne et que l'on a dernièrement remplacé ses chaudières. En second lieu, je n'ai pas tenu compte de cet autre désavantage pour nous : les Japonais, en attendant notre escadre, auront le temps de nettoyer les parties de leurs vaisseaux qui sont immergées ; les nôtres, au contraire, arriveront couverts d'une épaisse couche d'algues et de moules, ce qui réduira sans doute leur vitesse (¹). Enfin, il est une troisième cause d'infériorité que je n'ai pas fait entrer en ligne de compte : les Japonais auront, derrière eux, c'est-à-dire dans *la direction opposée* à l'ennemi, toute une série de ports parfaite-

1. Pendant la navigation dans l'eau salée les parties immergées des vaisseaux se couvrent d'une épaisse couche de moules ; et pour conserver leur vitesse, qui peut être diminuée ainsi de deux à trois nœuds, on est obligé de les faire entrer en cale sèche environ tous les six mois, afin de procéder à un nettoyage minutieux.

ment aménagés où ils pourront procéder aux réparations nécessaires. Au contraire, notre escadre sera privée de tout abri, car elle aura sa principale base, Vladivostok, devant elle ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elle en sera séparée par l'ennemi.

Cette dernière considération prendra une importance toute particulière après la bataille que nous livrerons à l'amiral Togo, et dont les résultats viendront sans doute nous apporter, pour nos calculs, des données nouvelles.

En tout cas, ce nouveau désavantage ne sera pas, pour nous, un des moindres ; il gênera fortement l'amiral Rojestwensky en paralysant sa liberté d'action : n'étant pas en mesure de réparer les avaries graves que pourraient subir ses vaisseaux, il sera forcé d'être beaucoup plus prudent, beaucoup moins entreprenant que l'amiral Togo.

VI

16/29 novembre 1904.

Il faut nécessairement renforcer l'escadre Rojestwensky. — Maintenant que, grâce à cette longue et rigoureuse argumentation, je suis arrivé, autant que me le permettaient mes faibles moyens, à établir l'infériorité manifeste dans laquelle se trouve l'amiral Rojestwensky, si l'on compare son escadre aux forces que les Japonais pourront lui opposer ; maintenant que j'ai rappelé l'importance exceptionnelle de la tâche réservée à notre flotte, je ne puis évidemment pas croire un seul instant que l'on n'ait pas déjà pris et que l'on ne soit pas décidé à prendre toutes les mesures nécessaires, à faire tout ce qui est humainement possible pour envoyer à notre escadre, d'abord des renforts *immédiats*, et ensuite d'autres renforts encore, destinés à lui permettre de *poursuivre* les opérations que la conquête

des mers lui aura permis de commencer, car — c'est notre ferme espoir — elle sortira victorieuse de la bataille décisive qu'elle livrera à l'amiral Togo.

Il pourrait donc en être autrement ? Mais alors ? Non, non, c'est impossible ; chassons loin de nous ces sombres pensées ; et appliquons-nous plutôt à étudier la question des renforts.

Examinons d'abord comment nous pouvons renforcer immédiatement notre flotte, ou, en d'autres termes, voyons quelle pourrait être la composition d'une *troisième escadre de l'océan Pacifique*, dont la formation s'impose, car aucun de ceux qui n'ont pu réfuter mon argumentation par des raisonnements valables ne pourra nier la nécessité de son départ.

Il est impossible de baser ses calculs sur de vaines illusions : c'est folie que d'accepter comme des vérités les racontars de certains journaux. — Les journaux, et principalement les journaux étran-

gers, enregistrent, de temps à autre, certains bruits vagues et obscurs : nous aurions acheté, paraît-il, à quelque République exotique, des navires de guerre, et ces bâtiments viendraient justement renforcer notre escadre en opérant leur jonction avec elle en un point inconnu de l'océan, et ainsi de suite...

Personnellement, je ne saurais ajouter foi à de telles histoires. Non, notre bureaucratie compliquée (et, soit dit en passant, spécialement au département de la guerre) n'est pas précisément faite pour mener à bien cette opération difficile, délicate et, en somme, hardie. Je ne crois pas que nos fonctionnaires aient assez d'initiative, assez de finesse, d'à-propos et de souplesse d'esprit, eux qui restent ordinairement figés dans leurs principes et ne savent guère tirer parti des circonstances !

Enfin, je veux bien consentir à admettre la chose ; je serai même le premier à m'en réjouir ; mais alors, ne serait-il pas singulièrement téméraire de faire entrer sérieusement en ligne de compte ces vaisseaux exotiques ;

Ce seraient là des calculs à la Napoléon III, et non pas à la Moltke. Si ces unités rejoignent notre escadre, fort bien ; mais, dans le cas contraire, il faut faire en sorte que nos plans n'aient aucunement à souffrir de leur absence, si tant est qu'on ait jamais eu sérieusement en vue ces vaisseaux fantômes ?

Le Russe est rêveur de sa nature : c'est un défaut qui caractérise notre race. Combien ne voyons-nous pas de nos intellectuels s'acheter, et quelquefois avec leurs derniers sous, un méchant billet de loterie : ils passent alors leur vie à rêver qu'ils gagneront le gros lot, végètent ainsi misérablement, ne font rien, se bercent dans de douces illusions ; et pendant ce temps, ils ne voient pas, les malheureux, tous les biens qu'ils laissent échapper, et qu'ils pourraient facilement, bien facilement, acquérir ; il leur suffirait en effet de laisser là leurs rêves et de se mettre au travail !...

Il est absolument impossible de s'abandonner à des rêveries de ce genre en matière

militaire, et surtout pendant qu'on est en guerre.

Ne tombons pas, nous aussi, dans ce défaut ; ne nous occupons pas davantage de ces vaisseaux exotiques ; et, si j'en ai parlé, c'est d'abord à cause des bruits persistants que l'on faisait courir à leur sujet, et ensuite, pour ne pas perdre l'occasion d'affirmer, une fois de plus, que je n'entends aucunement baser mon argumentation sur ces vaines illusions.

Quels sont les vaisseaux de la Baltique qui peuvent entrer dans la composition de la troisième escadre. — Je ne veux considérer ici que les ressources dont nous disposons effectivement, que les bâtiments que nous avons sous la main. Tout d'abord, voyons si nous pouvons trouver des renforts dans la mer Baltique ; à cet effet, prenons l'*Annuaire général de la marine* ⁽¹⁾ [année 1904] et ouvrons-le à la page 234.

1. Édition du grand-duc Alexandre Michailovitch.

Laissons de côté les cuirassés *Empereur-Paul I^{er}* et *André-Pervozvanny* qui ne sont pas encore à flot et dont nous dirons plus loin quelques mots. Nous tombons alors sur le cuirassé *Slava*, lancé depuis plus d'un an et qui vient d'effectuer dernièrement la traversée de Saint-Pétersbourg à Cronstadt. Cette excellente et puissante unité est exactement du même type que le *Kniaz-Souvorof*, l'*Empereur-Alexandre III*, le *Borodino* et l'*Orel*, qui constituent, comme on le sait, le noyau de la deuxième escadre; c'est à elle que doit revenir sans conteste le premier rang dans la troisième escadre.

Pourquoi le cuirassé « Slava » n'est-il pas parti avec la deuxième escadre ? —

Je sais pertinemment que l'usine où le *Slava* était en construction offrait, en février dernier, de le mettre en état d'appareiller avec la flotte de renfort; naturellement, il fallait pour cela augmenter le nombre des ouvriers qui y étaient employés, ce qui entraînait,

bien entendu, des dépenses un peu plus élevées que celles prévues tout d'abord. Mais on était encore à l'époque où l'on ne travaillait que mollement à la formation d'une nouvelle escadre, car on n'était pas encore pénétré de la nécessité de son envoi en Extrême-Orient ; aussi ne se donna-t-on pas la peine d'examiner sérieusement les propositions faites par le directeur de l'usine au sujet du *Slava*. Et plus tard, lorsque, deux mois après, on se mit à préparer énergiquement la deuxième escadre, il n'était peut-être déjà plus temps d'achever les travaux du *Slava*. D'ailleurs, c'est à ce moment que survint le malheureux accident de l'*Orel* qui coula mystérieusement dans le port de Cronstadt ; pour le réparer rapidement, comme quelques-uns de ses mécanismes avaient été endommagés par l'eau, on les remplaça en en prenant de neufs au *Slava* à bord duquel tout travail fut momentanément suspendu. Mais, depuis, il s'est écoulé beaucoup de temps, et si l'on s'était vu obligé d'abandon-

ner un instant le *Slava* pour s'occuper exclusivement des unités qui entraient dans la composition de la deuxième escadre, pourquoi ne reprit-on pas, le 14 août (date à laquelle cette escadre commença ses manœuvres en mer), les travaux à bord du *Slava* : l'usine aurait eu peut-être le temps d'achever le navire. Si l'on a encore, à ce moment, négligé le nécessaire, il faut se mettre de suite à l'œuvre ; mais, ce n'est pas précisément ce que l'on fait : les directeurs des usines congédient, en effet, des milliers d'ouvriers, ainsi que l'a fait remarquer dernièrement le journal *Novoïe Vrémya* qui a même consacré à cette question un savant article. Enfin, M. K... affirme que le cuirassé peut être fort bien mis en état d'appareiller, et je prends note de sa déclaration, car nul ne saurait être en cette matière plus compétent que lui.

L' « Alexandre II » et le « Nicolas I^{er} ».

— Si nous continuons à feuilleter l'Annuaire,

nous trouvons les deux cuirassés *Empereur-Nicolas I^{er}* et *Empereur-Alexandre II* ; à vrai dire, ils ne datent pas d'hier (ils ont été construits respectivement en 1887 et 1889), et leur artillerie n'est pas du dernier modèle ; mais ce sont tout de même de puissantes unités (de 10 000 tonnes chacune). Et puis, la flotte japonaise ne compte-t-elle absolument que des navires de construction toute récente ? Pour ne citer qu'un exemple, le cuirassé *Chin-Yen* (7 500 tonnes) remonte à 1882 ; et, à côté de lui, il y a un certain nombre de vaisseaux garde-côtes, de construction encore plus ancienne ; enfin, plusieurs des croiseurs nippons, qui possèdent chacun un canon de 12^{ps}, ont été lancés en 1889, ce qui ne les empêche aucunement de prendre part aux opérations navales. Pourquoi ne pourrions-nous pas nous permettre ce que font nos ennemis ? L'effectif de notre flotte nous permet-il de nous montrer dédaigneux au point de négliger d'importantes unités de combat ? Non, à mon

avis, mille fois non. D'ailleurs, n'a-t-on pas fait appareiller le cuirassé *Navarin* avec la deuxième escadre ? Le *Navarin* est tout aussi vieilli que les deux cuirassés dont nous parlons ici ; son artillerie est tout aussi démodée ; je trouve même que la présence de ce bâtiment au milieu de nos plus puissants cuirassés a quelque chose de choquant ; la place qu'il occupe actuellement doit revenir au *Slava*. Mais, si au *Navarin* nous adjoignons le *Nicolas I^{er}* et l'*Alexandre II*, nous formerons ainsi une division homogène, fort capable de livrer combat aux unités japonaises de deuxième et de troisième classe et d'affirmer ainsi, après la grande bataille, notre suprématie sur mer... C'est alors, après cette grande bataille décisive, que l'on comprendra toute l'utilité de ces renforts, dont je réclame ici le départ ! Ah ! notre escadre ne demandera même plus des cuirassés ; le moindre petit vaisseau de guerre pourra lui rendre, en effet, les plus grands services, comme le fait d'ailleurs fort juste-

ment remarquer M. K... dans l'un de ses articles.

Beaucoup de gens prétendent que le *Nicolas I^{er}* et l'*Alexandre II* ne sont pas en état d'effectuer une si longue traversée; il n'est pas difficile de trouver une réponse à cette objection : je me contenterai de rappeler que ces deux cuirassés se sont déjà rendus en Extrême-Orient. On ajoute encore que les chaudières du *Nicolas I^{er}* (1) sont en mauvais état et que l'armement de l'*Alexandre II* est, en grande partie, défectueux. Mais, comme voilà déjà dix mois qu'a éclaté cette guerre, je suis en droit de supposer que l'on a corrigé ces défauts. En tout cas, si, par hasard, je me trompais, et s'il n'en était pas ainsi, je me bornerai à dire qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire; aujourd'hui encore il nous est possible et nous avons le devoir de rattraper le temps perdu! Ainsi, si telle est

1. D'après des renseignements dignes de foi que j'ai pu me procurer, les chaudières du *Nicolas I^{er}* sont en excellent état.

la raison qu'ont à donner ceux qui s'opposent au départ de ces navires, ils se trompent encore, car cela n'en est pas une.

Les trois cuirassés garde-côtes, du type « Amiral-Séniavine ». — Continuons notre travail; nous voyons maintenant les trois cuirassés garde-côtes *Général-Amiral-Apraxine*, *Amiral-Séniavine* et *Amiral-Ouchakof*.

Ici, les adversaires de nos théories ont du mal, paraît-il, à trouver un moyen de combattre l'envoi de ces navires. Ce sont trois cuirassés de construction assez récente (1893-1896), pourvus d'une excellente artillerie moderne, et en parfait état. A eux trois, ils représentent un total de onze canons de 10", ce qui n'est pas sans importance; en outre, grâce à leur disposition dans les tourelles, ces pièces peuvent tirer toutes du même bord.

Faut-il dire aussi que leurs chaudières fonctionnent parfaitement et que leur vitesse

maxima est 16 nœuds, c'est exactement la même que celle des cuirassés *Sissoï-Véliky* et *Navarin*, qui ont appareillé avec la deuxième escadre.

Les canonnières « Khrabry » et « Gromiachtchy. » — Pourtant, on est parvenu à nous faire une objection ; ces bâtiments, a-t-on dit, en leur qualité de cuirassés garde-côtes, ont une faible provision de charbon. C'est juste, mais pourquoi cette remarque ? Pour démontrer qu'il est impossible de leur faire effectuer une longue traversée. Ne se souvient-on donc plus de la composition de notre première escadre de l'océan Pacifique ? A-t-on oublié déjà que les canonnières *Gromiachtchy* et *Otvajny* en faisaient partie ? Or, ces canonnières ont une provision de charbon trois fois plus faible que les cuirassés dont il s'agit en ce moment, sans compter qu'elles leur sont, notoirement inférieures en tant qu'unités de combat. Eh bien, elles ont effectué la tra-

versée ; elles sont en Extrême-Orient, et elles y ont en outre été accompagnées par des flottilles de torpilleurs ! L'*Otvajny* a même essuyé en route une de ces effroyables tempêtes d'automne qui sévissent dans la mer du Nord, et il n'a subi aucune avarie. De plus, une troisième canonnière, le *Khrabry*, a fait une campagne de quelques années dans la mer Méditerranée, où elle a eu à affronter les dangereuses « bourrasques d'hiver », aussi redoutables que n'importe quelles tempêtes, et dont elle s'est tirée à son honneur.

Puisque je viens de parler du *Khrabry*, il conviendrait peut-être de faire remarquer, en passant, que c'est la meilleure de nos canonnières et la seule qui soit pourvue d'une artillerie moderne (deux canons de 8^{po} et un de 6^{po} de 45 calibres de longueur). Dans ces conditions, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi notre deuxième escadre ne l'a pas prise avec elle, en traversant la Méditerranée. Elle rendrait les plus grands services ; les Japonais, en effet, n'ont

pas à lui opposer un seul bâtiment, de cette nature, dont le tonnage et l'armement soient égaux aux siens. Aussi est-il tout indiqué de faire entrer le *Khrabry* dans la troisième escadre, puisque la deuxième a négligé de l'emmener avec elle ; de plus, la canonnière *Grosiachtchy*, actuellement à Cronstadt, doit l'accompagner en Extrême-Orient. Je ne vois rien qui puisse contrarier ces projets... Mais comment a-t-on fait pour commettre de si graves oublis ?

Et maintenant, fermons cette parenthèse et revenons à nos garde-côtes. L'*Annuaire général de la Marine* nous apprend que leur provision de charbon maxima ne dépasse pas 400 tonnes, soit, à peu de chose près, celle du *Novik* et des croiseurs *Izoumroud* et *Jemtchoug*, qui font partie de la deuxième escadre. Mais, tandis que les machines de nos trois grands garde-côtes ne sont que de 5 000 chevaux, celles des croiseurs sus-nommés ont une puissance de 17 000 chevaux-vapeur. Cette disproportion s'explique

d'ailleurs facilement : il suffit de se rappeler que ces croiseurs ont été construits tout spécialement, afin de pouvoir atteindre l'énorme vitesse de 25 nœuds, et leurs machines dépensent, même quand ils ne donnent pas ce maximum, beaucoup plus de combustible que celles des garde-côtes qui, eux, ne sont aucunement des navires rapides. Par conséquent, on sera bien obligé de reconnaître que les garde-côtes dont je viens de m'occuper sont beaucoup plus aptes à accomplir une longue traversée que l'*Izoumroud* et le *Jemtchoug*; et pourtant, on a fait appareiller ces derniers pour l'Extrême-Orient, sans l'ombre d'une hésitation !

Je ne puis vraiment m'empêcher d'extraire d'une lettre que j'ai reçue d'un excellent officier, actuellement à bord de l'un de ces cuirassés, le fragment suivant (1) :

« Il nous est impossible de comprendre pourquoi l'*Amiral-Ouchakof*, l'*Amiral-Sé-*

1. Extrait d'une lettre écrite en août 1904.

niavine et le *Général-Amiral-Apraxine* n'ont pas reçu l'ordre de se rendre sur le théâtre de la guerre. Leur endurance est, en effet, de 1 800 milles, à 10 nœuds ; il est vrai qu'ils offrent, par contre, l'inconvénient d'avoir une très faible provision de charbon. Mais l'escadre n'est-elle pas accompagnée d'une flottille de contre-torpilleurs, qui sont obligés de renouveler fréquemment leurs approvisionnements ? Et puis, quand la présence de ces trois bâtiments allongerait d'une petite semaine la traversée de notre flotte, en l'obligeant à s'approvisionner trois ou quatre fois de plus, nous ne sommes pas, je pense, à huit jours près, sur une traversée de trois mois à trois mois et demi. D'ailleurs, on pourrait augmenter un peu leurs provisions de charbon ; rien n'empêcherait, en effet, d'en entasser dans les cabines et sur les ponts. Ces navires sont d'excellentes unités de combat, comme le prouvent suffisamment leurs essais dans la Baltique ; dernièrement encore, on a pu

constater que, des dix-huit bâtiments de réserve qui constituaient l'escadre de l'amiral Birileff, c'étaient eux qui tenaient le mieux la mer, et qu'aucun d'eux ne bronchait, bien qu'il y eût gros temps. » Et, un peu plus loin, l'auteur de cette lettre, qui est décidément tout à fait dans le vrai, se demande encore en quoi le *Nicolas I^{er}*, resté à Libau, est inférieur à l'*Amiral-Nakhimof*, que l'on a fait appareiller ! Certes, je ne vois pas un torpilleur effectuant, par ses propres moyens, une traversée de 1 800 milles, alors qu'un croiseur du type *Jemtchoug* n'en est pas capable ; cependant, croiseurs et torpilleurs voguent vers l'Extrême-Orient, tandis que les cuirassés, dont la présence a, sur le sort des batailles, une si grande influence, restent inactifs dans nos ports. Peut-on concevoir un pareil manque de logique?...

Ainsi, pendant que nos rêveurs se perdent en conjectures sur des bâtiments exotiques qui n'ont peut-être jamais existé, nous sommes arrivé déjà, en glanant au hasard

dans l'*Annuaire de la Marine*, au total respectable de six cuirassés et de deux canonnières; et tous ces navires *doivent* aller renforcer *immédiatement* l'escadre Rojestwensky. Mais ce n'est pas tout; si nous voulons bien nous donner la peine de continuer, nous trouverons, sans grande difficulté, un septième cuirassé, le *Pierre-le-Grand*, très vieux, sans doute, mais d'une solidité à toute épreuve, pourvu d'un blindage en fer, excellent pourtant, et dont l'épaisseur atteint par endroits jusqu'à 14 pouces; les batailles qui se sont livrées jusqu'à ce jour ont précisément fait assez ressortir, je crois, l'importance considérable des blindages résistants. En outre, ses machines, remplacées en 1881 en Angleterre, sont de tout premier ordre; et c'est sur leur modèle que l'on en a construit, chez nous, toute une série d'autres, notamment celles du croiseur *Amiral-Nakhimof*, qui fait actuellement partie de la deuxième escadre. Voilà un an que l'on a entrepris de reconstruire complètement le

Pierre-le-Grand, on a remplacé toutes les pièces anciennes de son artillerie, et il peut recevoir, sans difficultés, tous les canons dont on voudra le doter, son déplacement atteignant, en effet, 10 400 tonnes ; c'est, d'ailleurs, un navire qui tient fort bien la mer ; et je puis le dire en connaissance de cause, car j'ai eu l'occasion, quand j'étais à son bord, d'essuyer une épouvantable tempête d'automne dans le golfe de Biscaye, célèbre pour ses bourrasques. Bien qu'on n'eût pas l'intention de le faire entrer au service actif, mais de l'employer comme bâtiment-école et de s'en servir pour effectuer des exercices de tir au large, je ne vois pas pourquoi il ne tirerait pas aussi bien en Extrême-Orient sur l'ennemi que sur une cible, à Libau !

Les travaux de reconstruction doivent être aujourd'hui terminés, à moins qu'on ne les ait également arrêtés pour empêcher le vaisseau de se rendre en Extrême-Orient ! Dans ce cas, il faudrait les reprendre immé-

diatement; car il ne faut pas oublier que ce cuirassé, surtout avec son artillerie moderne, est beaucoup plus puissant que le plus important des cuirassés auxiliaires japonais, le *Chin-Yen*, dont nous avons parlé plus haut.

Et, maintenant que nous en avons terminé avec les cuirassés, passons aux croiseurs.

Les croiseurs « Pamiat-Azova » et « Vladimir-Monomakh ». — Tout d'abord, nous rencontrons, dans l'*Annuaire de la Marine*, les deux croiseurs blindés *Pamiat-Azova* et *Vladimir-Monomakh*. Il est vrai que leur cuirasse, surtout celle du second, n'est pas assez étendue; mais est-ce que le croiseur *Dimitri-Donskoï*, qui est exactement du même type, ne fait pas partie de la deuxième escadre? Sans doute, le *Dimitri-Donskoï* vient d'être pourvu d'une artillerie moderne plus puissante (six pièces de 152^{mm} et dix de 75^{mm}, au lieu de cinq de 152^{mm} et six de 120^{mm} pour le *Vladimir-Monomakh*;

mais il faut aussi tenir compte de cet avantage incontestable, du *Vladimir* sur le *Dimitri*, de posséder deux hélices au lieu d'une. Pourquoi, alors, avoir envoyé l'un en Extrême-Orient, et laissé l'autre en Russie ? Personnellement, je ne puis absolument pas le comprendre. Quant au *Pamiat-Azova*, il est totalement impossible de s'expliquer qu'on ne l'ait pas fait appareiller, attendu qu'il est de construction moins ancienne que le *Dimitri-Donskoï* et même que l'*Amiral-Nakhimof* ! Son artillerie n'est pas du dernier modèle, c'est vrai ; mais je répondrai à cette objection qu'elle est identique à celle du *Nakhimof*.

Le croiseur « Amiral-Kornilof ». — Au nombre des croiseurs protégés, nous trouvons l'*Amiral-Kornilof*, construit en 1887, c'est-à-dire plus récent aussi que le *Nakhimof* et pourvu également d'une artillerie identique à celle de ce dernier. Remarquons que ces trois croiseurs l'emportent, par leurs

dimensions, sur tous les croiseurs japonais à ponts protégés ; leur infériorité réside uniquement dans l'artillerie : leurs canons ont en effet 35 calibres de longueur, tandis que ceux des Nippons, qui ne comptent que 40 calibres, sont de plus longue portée et à tir environ deux fois plus rapide.

Quel profit peut-on tirer des vieux bâtiments ? — Tous ces vieux bâtiments attireront sur eux des projectiles et, par suite, diminueront le nombre de ceux qui viendront frapper les quelques unités modernes que nous avons envoyées jusqu'à présent ; et puis, ils ouvriront aussi le feu, et certains de leurs coups porteront. D'ailleurs, les circonstances ne permettront pas toujours à l'ennemi de tirer de la longue portée de ses canons tout l'avantage possible, car dans un grand nombre de cas, nous nous trouverons en mesure de prendre l'offensive.

Songez, par exemple, aux transports japo-

nais de troupes et de munitions, qui sont escortés par quelques croiseurs, et dont la vitesse sera moindre que celle de nos croiseurs préposés à leur destruction. On emploie en effet le plus souvent, surtout pour le transport des approvisionnements, des navires de commerce, dont la vitesse ne dépasse pas en général 10 ou 12 nœuds.

Les Japonais, bien entendu, ouvriront le feu à plus grande distance que nos croiseurs ; mais, comme ils ne pourront pas abandonner leurs transports, ils seront bien obligés d'accepter la bataille à très peu d'encablures ; et ainsi, c'est à nous que reviendra l'avantage, car c'est le nombre des canons, la puissance des bâtiments et la qualité de leur ceinture protectrice qui joueront le plus grand rôle ; or, à ce point de vue, nos croiseurs ont sur les navires ennemis une supériorité incontestable, sans compter même que deux d'entre eux ont une cuirasse verticale, ce qui n'existe chez aucun croiseur japonais. .

Tous les vaisseaux proposés pour entrer dans la troisième escadre ont eu, en 1895, comme adversaires les bâtiments japonais qui prennent part à la guerre actuelle. — Enfin, il me suffira de rappeler un fait historique pour prouver, une fois de plus, la justesse de mes projets. Lorsqu'en 1895, les Japonais eurent terminé victorieusement leur guerre contre la Chine, le noyau de leur flotte se composait des croiseurs à ponts protégés : *Yo-Shino* (qui a coulé dernièrement après être entré en collision avec le croiseur *Kassouga*), *Hashidate*, *Matsu-Shima*, *Itsuku-Shima*, *Takachi-Ho*, *Naniwa*, ainsi que de quelques autres croiseurs de plus faible tonnage ; ils avaient alors la même artillerie qu'aujourd'hui, artillerie qui, jusqu'à ce jour, est considérée comme moderne, et que sur aucun vaisseau japonais on n'a encore remplacée. En outre, le cuirassé *Fu-Soo* et les deux croiseurs blindés *Kongo* et *Hi-Yei*, qui étaient déjà vieux à cette époque, faisaient également partie de l'escadre.

Tous ces vaisseaux existent encore aujourd'hui, et prennent une part active aux opérations de cette guerre. Ce sont, par exemple, le *Naniwa* et le *Takachi-Ho* qui achèvent la destruction du *Rurik* avarié à la suite du combat que lui avaient livré les croiseurs protégés, et qui l'obligent à se faire couler. Nous retrouvons devant nous d'autres de ces vieux croiseurs à la bataille du 10 août, engagée par l'amiral Withcoft; ils constituent dans la flotte japonaise une division spéciale. Quant au cuirassé *Fu-Soo*, il fait partie du détachement qui défend le détroit de Tsougarou.

En 1895, nous étions déjà à la veille d'une guerre avec le Japon; nous nous opposions en effet à ce qu'il gardât Port-Arthur, au moment de la conclusion de la paix avec la Chine; et notre escadre, à Chefou, était prête à livrer bataille. Comme on le sait, le Japon ne se décida pas, cette fois, à la guerre, il préféra céder. Pourquoi? Qu'e doutait-il donc alors? Le transsibérien ve-

nait seulement d'être commencé, et n'était encore dirigé que sur Vladivostok ; par conséquent, les Japonais n'avaient pas à craindre les troupes peu nombreuses que nous avions en Sibérie, et qui, de plus, pour aller à la rencontre des leurs dans la Mandchourie méridionale, avaient à traverser un énorme espace, dépourvu de routes praticables.

C'est notre flotte seule qui, en 1895, empêcha le Japon de déclarer la guerre.

— Qu'est-ce donc qui les arrêta alors, sinon notre flotte qui, victorieuse, menaçait de couper leur armée du Japon ; et ensuite, grâce à la maîtrise de la mer, de couvrir les débarquements de nos troupes amenées d'Odessa ; voilà pourquoi le Japon s'inclina.

Or, de quoi se composait notre escadre ? Elle comprenait le cuirassé *Empereur-Nicolas I^{er}*, les croiseurs *Amiral-Nakhimof*, *Pamiat-Azova*, *Amiral-Kornilof*, *Dimitri-Donskoi*, *Vladimir-Monomakh*, des canonnières *Gremiachtchy* et *Otvajny*, ainsi que

quelques petits bâtiments presque sans valeur militaire, et une petite flottille de torpilleurs numériquement très inférieure à celle des Japonais (¹).

Tous ces bâtiments étaient armés de l'artillerie ancienne qui s'y trouve encore aujourd'hui, à l'exception pourtant des croiseurs *Vladimir-Monomakh* et *Dimitri-Donskoi* sur lesquels elle a été remplacée. C'est là l'escadre que la flotte japonaise tout entière n'osa pas alors affronter bien qu'elle eût pour elle l'avantage indiscutable de l'expérience, qu'elle venait d'acquérir au cours de ses batailles avec l'escadre chinoise. Pourquoi donc aujourd'hui, si nous les faisons entrer dans notre flotte, ces navires ne pourraient-ils plus tenir tête à leurs anciens adversaires qui, eux, sont tous présents sur le théâtre de la guerre (à l'exception du croi-

1. Comme nous n'avons pas la liste officielle des bâtiments qui composaient, en 1895, notre escadre du Pacifique, nous avons peut-être pu nous tromper dans les noms de quelques vaisseaux, mais ces erreurs ne peuvent en rien changer notre raisonnement.

seur *Yo-Shino* qui a été coulé) et constituent plus de la moitié de la division des croiseurs à ponts protégés dont dispose actuellement le Japon ? Pourquoi donc, si les vieux navires japonais peuvent prendre part à la guerre, les nôtres ne le pourraient-ils pas aussi ? En effet, si je ne me trompe, les cuirassés *Nicolas I^{er}* et *Alexandre II*, et les croiseurs *Pamiat-Azova* et *Amiral-Kornilof* n'ont que quinze ans de service ; et, d'après les règles en vigueur dans la flotte allemande, la durée du service est de vingt-cinq ans pour un cuirassé et de vingt ans pour un croiseur. De plus, nous ajouterions encore à ces bâtiments les cuirassés *Slava*, *Empereur-Alexandre II*, *Pierre-le-Grand*, *Amiral-Seniavine*, *Amiral-Oushakof* et *Général-Amiral-Apraxine*, ainsi que le *Khrabry* et le *Grosiachtchy* qui, presque tous, sont armés d'une artillerie dernier modèle. Ne sera-ce pas déjà un puissant secours pour l'amiral Rojestwensky ? Si cela dépendait de moi, j'y ajouterais encore le croiseur *Minine* ; il est

vrai que sa vitesse est trop petite pour un croiseur, mais il a en revanche une excellente cuirasse, et les Japonais n'en possèdent pas un de cette valeur parmi leurs bâtiments auxiliaires ; en outre, il est pourvu d'une puissante artillerie dernier modèle comprenant notamment six canons de 152^{mm} et six de 78^{mm} ; on trouverait sans doute aussi à l'employer utilement. Rappelons-nous, en effet, que, pour l'amiral Rojestwensky, tout bâtiment, quel qu'il soit, sera d'un précieux concours. Regardez un peu, par exemple, quels énormes services rendent aux Japonais leurs vieilles canonnières tout à fait démodées et, à proprement parler, absolument dépourvues de valeur militaire, comme le *Musashi*, le *Katsuragy*, le *Kaimon*, etc. (construites de 1882 à 1886) : on les voit canonner nos positions, participer au blocus de Port-Arthur et saisir, non seulement des jonques chinoises, mais aussi de grands navires de commerce tels que le *Negretia* à bord duquel se trouvaient quelques-uns de nos officiers.

N'est-il pas naturel, en effet, que les vieux navires puissent être employés à des missions de moindre importance, alors que les puissantes unités de combat sont occupées exclusivement à défendre et à affirmer la maîtrise de la mer contre les attaques toujours possibles de la flotte ennemie qui, pour la lui ravir, ne cesse de mettre en œuvre tous les moyens imaginables ? Aussi les bâtiments secondaires et de faible tonnage ne sont-ils jamais assez nombreux ; mais nous, nous avons l'air d'oublier tous les services qu'ils sont en état de rendre et de croire qu'il vaut mieux laisser leurs machines inactives se rouiller dans nos ports. Quelle erreur ! Je ne discuterai même pas de pareilles théories. Voyons plutôt les croiseurs-torpilleurs qui sont en état d'appareiller avec la troisième escadre du Pacifique : Tout d'abord nous trouvons l'*Abreck*, le *Voiévoda*, le *Possadnick* et le *Lieutenant-Iline* ; ce sont de très grands contre-torpilleurs qui ne sont pas du dernier modèle, assurément, mais qui, en raison

même de leurs dimensions, peuvent fort avantageusement remplacer, dans notre troisième escadre, les petits croiseurs que nous ne possédons pas. Et à ce propos, des *trente-deux* contre-torpilleurs qui constituent la flottille légère de la Baltique, *douze* seulement ont accompagné la deuxième escadre, six sont encore en chantier et six autres se trouvaient en Extrême-Orient au début de la guerre; la troisième escadre peut donc en emmener au moins *huit*, ou plus exactement *quatorze*; en effet, comme nous l'indique l'Annuaire, les six qui sont en chantier y ont été mis en 1903, c'est-à-dire il y a déjà plus d'un an, il est donc absolument impossible qu'ils ne soient pas achevés, surtout après dix mois de guerre, car, même dans le cas où cette guerre n'aurait pas été prévue, depuis le 8 février nous avons dû avoir le temps de prendre les dispositions nécessaires. En outre, un navire porte-mines, le *Volga*, a été lancé dernièrement et, en admettant même qu'on ait jusqu'à ce jour né-

gligé d'en pousser activement la construction, il ne nous sera pas difficile, je crois, de le mettre en état d'appareiller avec la troisième escadre, étant donnée, en effet, la grande simplicité de ce genre de navires.

Navires-ateliers et navires-hôpitaux.

— Le transport *Océan*, de construction récente et à marche rapide, pourrait fort bien accompagner la troisième escadre, en qualité de navire-atelier; si, par hasard, il n'avait pas encore reçu l'aménagement requis, il faudrait se mettre à l'œuvre immédiatement; au reste, les travaux ne seraient ni longs ni difficiles; on trouverait en effet à acheter des établis tout montés et pourvus du matériel nécessaire. En outre, les yachts de Sa Majesté, *Poliarnaja-Zvezda* et *Standart*, faciles à transformer, au besoin, en navires-hôpitaux, doivent appareiller également.

D'ailleurs, à l'exception de celui que l'on aura aménagé en hôpital, ces trois bâtiments rendront à notre flotte des services apprê-

ciables comme éclaireurs, étant donnée la pénurie de croiseurs modernes à grande vitesse dans laquelle se trouve l'amiral Rojestwensky.

Voyez un peu quelle forte escadre de renfort nous venons de constituer : sept cuirassés, deux canonnières cuirassées, quatre croiseurs, quatre croiseurs-torpilleurs, quatorze contre-torpilleurs, un navire porte-mines, un navire-atelier et deux hôpitaux flottants ! En outre il faudrait négocier, de suite, l'achat de charbonniers et de transports d'eau douce ; nous pourrions même nous procurer ces navires auxiliaires avec des cargaisons complètes ; de cette façon, nous n'aurions plus à acheter, dans la suite, les approvisionnements nécessaires ; l'affaire ne souffrira, du reste, aucune difficulté, étant données les nombreuses propositions qui n'ont cessé de nous être faites...

*Nos usines renvoient des ouvriers :
que signifie cette attitude ? — Si nos*

usines de constructions navales congédient aujourd'hui des milliers d'ouvriers, c'est sans doute parce que la troisième escadre est déjà en état de prendre incessamment la mer ! On ne saurait, à mon avis, donner à cette attitude une autre interprétation.

Nous avons eu dix mois pour travailler, c'est-à-dire assez de temps, non seulement pour effectuer les réparations nécessaires et pour terminer la construction des navires en chantier, mais encore pour remplacer par de la nouvelle toute la vieille artillerie démodée : dans le cas où nos usines ne nous auraient pas permis, à *elles seules*, d'opérer la réfection de notre artillerie de marine, nous n'aurions eu — ce qui n'était pas compliqué, je pense — qu'à adresser des commandes à l'étranger.

Si l'on n'a rien fait jusqu'ici, il faut commencer immédiatement les travaux, les poursuivre jour et nuit, et faire appareiller sans retard les bâtiments en

état de prendre la mer. — C'est d'ailleurs le procédé auquel nous serions obligés d'avoir recours, si les croiseurs exotiques, dont nous avons eu à nous occuper plus haut, n'étaient pas un mythe, et s'ils opéraient réellement leur jonction avec notre flotte ; nous n'aurions pas en effet la prétention de les ramener chez nous pour les armer d'une artillerie russe ; nous les garderions tels qu'ils nous seraient livrés, c'est-à-dire avec leur *artillerie étrangère* ; enfin, c'est ainsi que nous nous y sommes pris pour les croiseurs auxiliaires *Don, Kouban, Terek*, etc., dont l'armement provient de l'étranger.

Ainsi, la troisième escadre doit être prête à appareiller ; car, s'il en était autrement, la conduite de nos directeurs d'usine, comme je le faisais remarquer à l'instant, serait absolument inexplicable. Comment admettre en effet que l'on puisse considérer sérieusement l'escadre de l'amiral Rojestwensky comme étant en mesure de lutter avec avantage contre Togo, et de mener à bien la

tâche extraordinairement lourde qui lui a été confiée ?

Telle est pourtant l'erreur dans laquelle nous sommes tombés ; eh bien ! il faut absolument la réparer, nous ressaisir, sortir enfin de nos rêveries creuses, et nous atteler, dès aujourd'hui, sans trêve et sans merci, à un travail opiniâtre et acharné ! Rien n'est encore perdu ; il est encore temps d'agir.

Maintenant que notre deuxième escadre est déjà au loin, nous pouvons lui envoyer en pleine sécurité, et sans crainte de les voir surprendre par l'ennemi, les vaisseaux de renfort en état d'appareiller ; n'attendons pas que nous puissions les réunir en une troisième escadre, faisons-les partir, les uns après les autres, au fur et à mesure qu'ils seront prêts. Et tout d'abord, les trois cuirassés garde-côtes, du type *Amiral-Senjavine*, doivent se mettre en route *aujourd'hui même* ; ils sont parfaitement en état de tenir la mer, et leur présence est absolument nécessaire à l'amiral Rojestwensky ; elle lui

permettra en effet d'accepter une première bataille sans s'exposer à voir sa division cuirassée inférieure de près *de moitié* à celle de l'ennemi. Qu'ils partent donc de suite, et qu'à eux se joignent tous les navires capables de les suivre ! Quant aux retardataires, mettons-les en mesure de rallier le plus tôt possible la flotte Rojestwensky ; et, pour cela, travaillons, travaillons encore, travaillons toujours, jour et nuit, sans reprendre haleine ; car ce n'est qu'avec une ferme volonté, une énergie obstinée que nous pourrons arriver à un résultat.

Comme je le faisais remarquer dans le chapitre précédent, mes adversaires m'ont adressé deux objections principales. Ils ont déclaré, en premier lieu, qu'il était inutile d'envoyer en Extrême-Orient des bâtiments hors d'état d'effectuer une si longue traversée.

Parmi les vaisseaux dont je réclamaïs le départ, les uns étaient trop vieux, les autres n'avaient pas assez de vitesse, d'autres

enfin possédaient une trop petite provision de charbon, etc.

Dire que les vaisseaux en question sont hors d'état d'effectuer une longue traversée, c'est faire une vaine objection. — A vrai dire, j'ai montré, un peu plus haut, ce que valaient ces objections, en discutant, dans le détail, les qualités et les défauts de tous les navires que j'avais signalés à l'attention de l'amirauté ; cependant, pour mieux les réfuter, j'y reviendrai encore une fois ; je ne peux pas en effet me contenter de les avoir ébranlées ; je veux les ruiner à jamais, car elles sont les remparts néfastes derrière lesquels se retranchent la paresse et l'incurie. Est-il en effet un prétexte à la fois plus joli et plus commode, pour qui ne veut rien faire, que de dire : il est inutile de se lancer dans une entreprise que l'on sait d'avance irréalisable ?

Non, Messieurs, vous êtes dans l'erreur ; toutes les mesures que j'ai proposées sont

parfaitement réalisables ; je l'ai rigoureusement prouvé à l'aide d'une argumentation solide ; vous, au contraire, vous m'opposez, sans même la motiver, une simple fin de non-recevoir !

J'ajouterai même que, fussions-nous réellement en présence d'une impossibilité, nous ne saurions reculer ; non, du moment qu'il y va de la propre vie de notre pays, nous ne pouvons nous contenter de faire ce qui dépend de nous ; il nous faut tenter aussi ce qui n'en dépend pas !

Tous nos bâtiments, quels qu'ils soient, doivent se mettre en marche, et nous ne les croirons incapables d'accomplir leur tâche que le jour où leurs chaudières éclateront, où leurs machines refuseront de fonctionner, où leur vieille carcasse, ne pouvant résister davantage aux vagues impétueuses, s'abîmera dans les flots ! Et je sais bien que ce jour ne sera pas ; je sais bien, entendez-vous, qu'il n'y en aura pas un sur cent à sortir des rangs.

Enseignements de l'histoire. — L'histoire d'ailleurs est là pour me soutenir et pour me montrer que je ne fais pas erreur. Voyez plutôt les innombrables exemples qu'elle vous met sous les yeux.

C'est en 1854 que furent construits en France les premiers cuirassés, alors appelés « batteries flottantes ».

C'étaient des bâtiments à fond plat, sortes de caisses informes, revêtues de plaques de fer, et si peu stables que, même par une mer aussi calme que possible, ils menaçaient sans cesse de se retourner. Cependant, lors de la guerre de Crimée, les Français résolurent de les envoyer dans la mer Noire ; la traversée présenta des difficultés et des dangers incroyables : leurs machines étaient si peu puissantes que l'on fut obligé de les remorquer ; les Anglais s'en moquaient, dans leurs journaux humoristiques, et leur avaient donné le surnom de *batteries plongeantes*..... Mais, à l'étonnement général, ces sabots arrivèrent quand même, et ce n'est qu'à leur

présence qu'on dut la chute de notre forteresse de Kinbourn.

Un cas analogue se présenta lors de la guerre de Sécession, avec le premier cuirassé des États-Unis du Nord, le *Monitor*. Il était du type de ces fameux vaisseaux que nous ne pouvions, sans danger, faire naviguer dans le golfe de Finlande; et même, en sa qualité de premier des monitors, il était encore bien plus défectueux que les nôtres; pourtant, il se risqua dans l'océan Atlantique; le cuirassé *Merrimak*, que venaient d'acquérir les États du Sud et qui était environ quatre fois plus grand que lui, menaçait, en effet, de couper de sa base l'armée que les confédérés du Nord venaient de débarquer dans la presqu'île de Monroë. Tout le monde se moquait du *Monitor*; on lui prophétisait partout une perte certaine. Mais, sans se soucier de ces railleries, il se mit en route, essuya une violente tempête, au cours de laquelle il faillit couler, mais ne coula pas, et, parvenu au terme de son voyage,

obligea le *Merrimak* à se retirer. Le *Monitor*, faisons-le remarquer, était d'ailleurs arrivé juste en temps voulu, car, s'il avait eu un seul jour de retard, le *Merrimak* détruisait, sans rencontrer le moindre obstacle, la moitié de la flotte *en bois* des confédérés du Nord, qui couvrait les derrières de leur armée de débarquement.

Rappelons enfin qu'en 1880, lorsque l'amiral Chestakof, connu pour son énergie, était ministre de la marine, nous décidâmes d'envoyer, en Extrême-Orient, une batterie flottante, le *Kreml*, qui n'était guère plus perfectionnée que ses vénérables aïeules de France ! Cette fois, l'envoi ne réussit pas, car le *Kreml* entra en collision, dans le golfe de Finlande, avec un navire de commerce, et reçut des avaries sérieuses qui empêchèrent son départ. Pourtant, cet exemple est significatif : le fait d'avoir décidé l'envoi de ce vaisseau suffit à prouver que, lorsqu'ils se trouvent en présence de la nécessité, les hommes énergiques ne reculent pas devant

l'impossible et ne renoncent à leurs tentatives que lorsqu'un échec vient leur montrer qu'elles sont *réellement* impraticables.

Il me serait facile de citer beaucoup d'autres exemples de ce genre ; et si vous désirez en connaître davantage, vous n'avez qu'à consulter l'histoire...

Il faut absolument nous réveiller, car autrement nous nous exposons à perdre cette guerre, définitivement et sans retour ; entendez-vous, rêveurs maladifs, il faut vous secouer, sortir de votre apathie, comprendre enfin qu'il y va de la gloire et de la prospérité de notre pays. Pour accomplir l'impossible, il suffit d'avoir l'audace de l'entreprendre, mais il faut l'avoir...

Dire que la mer Baltique se trouvera sans défense est une objection dépourvue de sens commun. — Il est une seconde objection que l'on se plaît à me faire : On me reproche de proposer de *dégarnir* la Baltique, de la priver de tout navire de guerre.

Qu'entend-on par là ? Veut-on prévoir encore des complications européennes ? Dans ce cas, cette objection est vide de sens. Qui pourrait, en effet, menacer la Baltique ? Je ne vois que l'Angleterre ou l'Allemagne ; et je me permettrai alors de faire remarquer que, si l'on prévoit quelque complication avec l'une ou l'autre de ces deux puissances, ce ne sont pas des bâtiments démodés qu'il nous suffit de garder en réserve dans la Baltique, car ils sont absolument incapables de la défendre à eux tout seuls et ne pourraient servir qu'à aller s'enfermer dans nos ports.

On aurait mieux fait, dans ces conditions, de garder aussi en réserve toute la deuxième escadre du Pacifique ! Est-il raisonnable, quand on a une guerre à conduire, de se préparer à celles qui pourraient éclater ? Non, on ne peut pas se battre avec le monde entier...

Si ces vieux vaisseaux ne sont pas en état de défendre la mer Baltique, ils sont pour

l'amiral Rojestwensky d'une très grande importance.

Pourquoi donc vous forger à plaisir des tourments nouveaux ? pourquoi voir partout des obstacles insurmontables ? Sans doute, pour *plaisanter*, car ce n'était que par plaisanterie⁽¹⁾, Athanase-Ivanovitch Tovstogoube aimait à effrayer Pulchérie-Ivanovna. Mais Pulchérie était une propriétaire de Poltawa, du vieux temps ; et vous, vous êtes des gens raisonnables et instruits ; et, au lieu d'agir, vous déraisonnez : c'est une honte pour vous, Messieurs ! Pulchérie-Ivanovna comprenait au moins qu'on plaisantait avec elle et répétait sans cesse avec mécontentement : « Je sais bien qu'il plaisante, mais cependant il est désagréable de l'entendre toujours dire des choses effrayantes qui, parfois, malgré vous, vous font peur. »

Quant à vous, Messieurs, il n'y a ici per-

1. Athanase-Ivanovitch et Pulchérie-Ivanovna Tovstogoube, personnages célèbres d'une nouvelle de Gogol, intitulée : *Propriétaires de l'ancien temps*.

sonne qui se moque de vous, personne qui cherche à vous effrayer ; non, c'est vous qui vous efforcez de trouver des sujets de crainte et qui vous dressez, de vos propres mains, de monstrueux épouvantails !

VII

Il faut faire appareiller, pour l'Extrême-Orient, la flotte de la mer Noire, en dépit des traités (1). — En dehors des quelques bâtiments qui nous restent dans la Baltique, et avec lesquels nous avons pourtant réussi à constituer toute une nouvelle escadre, nous avons encore une grande flotte de guerre intacte et prête à la bataille, celle de la mer Noire, dont aucun vaisseau n'est, jusqu'à ce jour, parti pour l'Extrême-Orient. Cette situation ne vous a-t-elle pas frappés, Messieurs ?

1. C'est ici, sans conteste, le chapitre le plus important de cet ouvrage, celui où est débattue une des questions les plus graves qu'ont à se poser les diplomates russes ; où est exposée la situation humiliante dans laquelle se trouve une grande puissance, et dont il faudra bien qu'un jour, tôt ou tard, elle finisse par sortir. Le commandant Klado a eu le mérite de s'adresser à son gouvernement et à son empereur, d'une façon nette et franche ; et nous sommes heureux de pouvoir, une fois de plus, rendre hommage à sa loyauté. Il a fait son devoir, même au delà de ses forces ; c'est désormais aux hommes d'État qu'il appartient de décider quelle doit être la conduite de la Russie en cette circonstance.

R. M.

Essayons de sortir un instant de cette atmosphère lourde et irrespirable de traités humiliants qui nous ont été arrachés à nous, vaincus, par la violence de nos vainqueurs, et qui, par conséquent, n'ont plus aucune valeur, *si nous nous sentons assez forts pour les mépriser*. Je vous pose simplement la question suivante, et vous laissez le soin d'y répondre :

Est-il possible qu'une grande puissance, luttant pour sa vie menacée (car, de la guerre avec le Japon, doit sortir pour nous ou la vie ou la mort), ayant entre les mains une arme excellente et *seule capable* de porter à l'ennemi le coup mortel, puisse être obligée de ne pas s'en servir ? Certes, sans réfléchir un seul instant, vous répondez déjà que c'est une stupidité révoltante et inadmissible ; je vous entends déjà vous écrier : « Donnez-nous cette arme ; il nous la faut de suite ; il nous la faut, car nos frères de Port-Arthur s'affaiblissent chaque jour dans une lutte au-dessus de leurs forces ; il nous la

faut, car dans les montagnes de Mandchourie, le sang russe ne cesse de couler à flots ; il nous la faut, enfin, car pendant les dix mois qui se sont écoulés depuis le début de cette guerre, les Japonais n'ont pas arrêté un seul instant leur marche en avant, et nous n'avons pas été encore une seule fois en mesure de prendre l'offensive ! »

Et pourquoi cette flotte de la mer Noire se trouve-t-elle ainsi condamnée à l'inaction ? Parce que nous avons, comme beaucoup d'autres, à déplorer dans notre passé une année malheureuse au cours de laquelle nous avons succombé dans une lutte disproportionnée, et que nous avons été obligés de nous soumettre aux exigences des vainqueurs ; nous avons dû nous engager d'abord à ne plus entretenir de flotte dans la mer Noire et ensuite, étant parvenus à faire adoucir un peu ces conditions, à ne jamais faire sortir notre escadre de la mer Noire sans une autorisation spéciale du sultan.

Nous allons donc être forcés de nous

offrir, sans défense, aux coups de l'ennemi ? Non, décidément, je ne peux pas, je ne pourrai jamais comprendre une pareille absurdité, m'incliner devant des traités si honteux ; il faut absolument les déchirer ; c'est là mon opinion et c'est aussi, j'en suis persuadé, celle de milliers de mes concitoyens.

Il nous faut triompher de la résistance de MM. les diplomates. — Il n'y a que les diplomates, sauf de rares exceptions, pour admettre des traités si humiliants ; et les nôtres, eux-mêmes, qui ont été élevés à cette école de la diplomatie où l'on apprend à voir les choses sous un jour différent du commun des mortels, se contentent fort bien de cette situation ; il faut, en effet, un grand génie, dans cette carrière, pour conserver son bon sens. Et où sont, à l'heure actuelle, les hommes de génie dont dispose la Russie ? Nos diplomates nagent comme des poissons dans l'eau au milieu de ces traités, de ces

conventions, de ces congrès; ils se sont habitués à les prendre au sérieux, à en défendre les clauses les plus ridicules, à en suivre au pied de la lettre les instructions les plus stupides; voilà le travail auquel ils se livrent dans leurs conventions et dans leurs notes diplomatiques! Quant aux diplomates de valeur, ils sont rares dans ce temps de médiocrité...

Et ils viennent nous assurer que la sortie de notre escadre de la mer Noire serait infailliblement l'occasion d'une guerre avec l'Angleterre. Certes, nous nous doutions qu'ils voulaient en venir là; ils nous le disent maintenant sans détour : « Si vous bougez, c'est la guerre. »

Il y a moyen de trouver une entente avec l'Angleterre. — De grâce, Messieurs, quand saurez-vous apprécier, à leur juste valeur, les racontars de l'Angleterre? N'a-t-elle pas vraiment beau jeu en vous voyant si timorés, et son rôle n'est-il pas singuliè-

rement facile ? N'est-il pas avantageux pour elle que notre flotte, ou d'ailleurs qu'une flotte quelconque, soit décimée et affaiblie ? En ce qui nous concerne, elle n'a pas eu d'autre but depuis le jour où Pierre le Grand, comprenant qu'il fallait faire de la Russie une puissance maritime, a entrepris de lui donner une flotte. Les Anglais ne se sont-ils pas réjouis de chacun de nos échecs sur mer ? ne se frotteront-ils pas les mains lorsque notre première escadre sera définitivement détruite ? Car, si nous ne voulons pas le comprendre, ils savent assez calculer pour se rendre compte que les forces de l'amiral Rojestwensky sont beaucoup trop faibles pour lui permettre, même en admettant qu'il arrive à ressaisir l'empire de la mer, de le conserver longtemps, à moins qu'il ne reçoive alors de puissants renforts.

Quoi qu'il en soit, l'amiral Rojestwensky portera un rude coup à la flotte japonaise ; or, c'est précisément ce que demande l'Angleterre car ce sont les usines anglaises qui

fournissent à la marine japonaise presque tout le matériel nécessaire; et c'est précisément la raison pour laquelle les Anglais aiment beaucoup mieux voir l'escadre de Togo fortement endommagée que totalement détruite.

Les Anglais seraient-ils donc assez naïfs, étant données les craintes et les appréhensions excessives de notre diplomatie, pour ne pas tirer parti, à la lettre, de traités sans valeur et pour ne pas opposer *en paroles* d'innombrables obstacles à la sortie de nos vaisseaux de la mer Noire ? Est-ce à dire pour cela qu'ils nous déclareraient la guerre ? Il est difficile de le croire, Messieurs, étant données toutes les occasions qu'ils ont laissées passer ; ni l'affaire du *Malacca*, ni le célèbre « incident de la mer du Nord » ne leur ont fourni de prétextes suffisants ; le bruit infernal qu'ils ont fait à l'occasion de ce dernier n'avait pas d'autre but que d'entraver la marche de notre deuxième escadre ; mais cette fois-là, par exception, leurs ma-

nœuvres n'ont pas abouti, grâce à la fermeté, je suis heureux de le reconnaître, dont nous avons fait preuve. Quelle décision ont-ils prise alors ? Comme ils n'avaient, en réalité, aucune envie de se battre, au lieu de nous déclarer la guerre, ce qui leur était bien facile, ils ont préféré s'en remettre aux soins d'une commission d'enquête internationale ; cette affaire se réglera donc de la façon la plus pacifique puisqu'ils n'ont pas réussi à atteindre le but, qu'ils se proposaient, d'arrêter la marche de notre escadre.

Comme ils n'ont pas cessé de le faire, ils saisiront la première occasion qui se présentera pour renouveler leurs cris et leurs menaces ; ce procédé, d'ailleurs, est fort avantageux : il ne leur coûte jamais rien et peut, dans certains cas, donner d'excellents résultats ; mais jamais l'Angleterre ne se lancera dans une guerre, si elle n'est pas menacée dans son commerce ou dans son industrie. Sans doute, le renforcement de l'escadre de l'amiral Rojestwensky par la flotte de la mer

Noire serait très désagréable aux Anglais; ils n'ont, d'ailleurs, jamais été satisfaits de l'accroissement de nos forces navales, pas plus que de celui des flottes française, allemande et américaine; mais, comme on ne peut pas faire la guerre à tout le monde, et surtout à tout le monde en même temps, ils ont été obligés de laisser faire et n'ont pas pu *s'opposer* aux progrès des marines étrangères; mais ils ne manquent jamais une occasion de *retarder* le plus possible ces progrès.

Ceci dit, revenons à notre situation. Il faut que nous fassions sortir notre escadre de la mer Noire; et comme, à l'heure actuelle, toute complication nouvelle ne pourrait être, pour nous, que fort inopportune, il est plus simple de régler cette question à l'amiable avec les Anglais, et de leur dire : « Si vous consentez à ne pas protester, nous vous ferons telle ou telle concession que vous demanderez; si vous refusez, notre flotte sortira quand même; mais alors, ne vous devant plus rien, nous ne vous donnerons rien. »

Comme ils sont avant tout des gens pratiques, ils comprendront fort bien ce raisonnement et consentiront à s'arranger avec nous, à moins qu'ils n'aient réellement le désir d'entamer une guerre avec la Russie.

C'est à MM. les diplomates qu'il appartient d'étudier ces questions, car ils doivent être plus compétents que moi. En tout cas, je crois que l'affaire peut se régler comme je viens de le dire. Si, pourtant, les Anglais refusaient absolument toute entente à ce sujet, c'est qu'ils *voudraient* la guerre; et, dans ce cas, ils *finiraient*, tôt ou tard, par *trouver un prétexte*; mieux vaut donc, en leur en fournissant un, tirer *de suite* l'affaire au clair. Il y a tout lieu de croire qu'ils ne se décideront pas à une guerre; souvenez-vous plutôt du refus qu'en 1870 nous avons opposé à la clause du traité qui nous défendait d'entretenir, dans la mer Noire, une flotte de guerre; rappelez-vous la bataille de Koushka, en 1885; considérez enfin aujourd'hui l'incident de la mer du Nord.

En ces trois circonstances, nous avons montré la fermeté nécessaire ; mais aujourd'hui, en ce qui concerne la sortie de la flotte de la mer Noire, notre diplomatie ne veut se représenter que les difficultés et fait sa *Pulchérie-Ivanovna* ; dans ces conditions, il nous faudra, peut-être encore une fois, nous passer d'elle. D'ailleurs, si nous trouvons ici *Pulchérie*, nous remarquons également le personnage d'*Athanase*, représenté par l'Angleterre, qui se rit de nos frayeurs.

A côté de l'Angleterre, quelle sera l'attitude des autres puissances ? La Porte sera enchantée d'être débarrassée d'une flotte qui n'est faite que pour agir contre elle ; et l'Allemagne, de nous voir définitivement affermis en Extrême-Orient, car elle pourra, désormais, ne rencontrant plus d'obstacles, s'enraciner fortement à Constantinople.

Nous devons sacrifier à ceux d'Extrême-Orient nos intérêts d'Orient. —

Sans doute, en nous établissant en Extrême-Orient, nous affaiblissons notre puissance en Orient, ce qui d'ailleurs était inévitable, et ce dont il ne faut pas nous soucier, car ce ne sera sans doute qu'un affaiblissement momentané. Rappelons-nous le proverbe : « Il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois » ; aussi, je ne m'arrêterai pas davantage à combattre cette seconde objection que l'on fait au départ de notre escadre de la mer Noire. Nous nous ingénions à chercher sans cesse des complications éventuelles qui pourraient se produire ; je renouvelle, ici, la réponse que j'ai faite tout à l'heure à ceux qui me reprochaient de dégarnir la mer Baltique.

Si nous faisons appareiller pour l'Extrême-Orient la flotte de l'amiral Tchouknine, nous serons sûrs, autant qu'on peut l'être de ce qui n'est pas fait, de ravir aux Japonais la maîtrise de la mer, et, par suite, de voir cette guerre se terminer par l'écrasement de notre ennemi.

Quels sont les bâtiments de l'escadre de la mer Noire en état d'appareiller pour l'Extrême-Orient. — A mon avis, on peut envoyer sur le théâtre de la guerre les *huit* cuirassés d'escadre qui entrent dans la composition de la flotte de la mer Noire et qui sont dès maintenant prêts à appareiller ; si nous reprenons d'ailleurs l'*Annuaire général de la marine* et si nous l'ouvrons cette fois à la page 240, nous pourrions constater que chacun d'eux a, en temps normal, une provision de charbon lui permettant d'effectuer une traversée de 2 000 à 2 400 milles, et qui, d'ailleurs, peut être considérablement augmentée.

Les cuirassés « Kniaz-Potemkin-Tavritchesky », « Tri-Sviatitélia » et « Rostislaw ». — En admettant même que l'on fasse abstraction de cinq cuirassés pourvus d'une artillerie ancienne, il en resterait en tout cas trois (*Kniaz-Potemkin-Tavritchesky*, *Tri-Sviatitélia* et *Rostislaw*) qui, à eux seuls,

représentent une force énorme et qui, joints à notre troisième escadre, la rendraient absolument *invincible*. D'ailleurs, il faut envoyer ces bâtiments rejoindre *dès maintenant* l'escadre de Rojestwensky, pour lequel une première bataille serait difficile à livrer sans de nouveaux cuirassés de renfort; en tout cas, si on ne les faisait pas appareiller immédiatement, ils doivent accompagner les trois garde-côtes du type *Amiral-Séniavine* qui, comme nous l'avons montré, sont en état de quitter sur-le-champ la mer Baltique, et qui ne s'engageront pas avant cinq semaines dans le canal de Suez; par conséquent, les trois cuirassés de la mer Noire auraient un grand mois devant eux pour faire leurs préparatifs de départ; ils ne doivent même pas, d'ailleurs, avoir de préparatifs à faire car, comme nous sommes depuis dix mois en guerre, j'imagine que l'escadre de la mer Noire a dû être mise depuis longtemps en état de parer à toute éventualité; il est difficile d'admettre, en effet, qu'on n'ait pas au

moins prévu la *possibilité* de son envoi en Extrême-Orient.

Parmi ces trois cuirassés modernes de la mer Noire, il en est un (le *Rostislaw*) qui marchait au pétrole ; aussi a-t-on dû, je pense, procéder à la modification de son système de chauffage, car il est difficile de se procurer partout du pétrole en quantité suffisante ; d'ailleurs, comme nous avons eu déjà l'occasion de le faire remarquer, ce n'est pas une opération compliquée que de modifier le système de chauffage, et cela ne nécessite guère plus de quatre à six semaines. Si par hasard on avait négligé de le faire, il faudrait s'y mettre sans retard, et envoyer, du moins en attendant, les deux autres cuirassés en état d'appareiller ; quant au *Rostislaw*, si l'on ne parvenait pas à modifier son système de chauffage en temps voulu pour lui permettre de rallier les trois garde-côtes, il attendrait alors le passage de la division *suivante* de la Baltique.

Tâchez donc de comprendre, enfin, qu'il faut se presser, pousser fiévreusement les

travaux et ne perdre aucune minute, car nous ne pouvons pas nous imaginer toutes les circonstances favorables qu'un retard nous obligerait à laisser échapper ; rappelez-vous que dans une guerre, ce qui est le plus précieux, c'est le *temps*.

Les croiseurs « Kagul » et « Otchakof ». — En continuant à feuilleter l'Annuaire, nous trouvons deux croiseurs absolument neufs, le *Kagul* et l'*Otchakof*, exactement du même type que le *Bogatyr* et l'*Oleg*. Le *Kagul* a été lancé quelques mois avant l'*Oleg* qui vient d'appareiller et l'*Otchakof* quelques mois avant le *Kagul* ; par conséquent, ils doivent être l'un et l'autre prêts à prendre la mer ; et si je me trompais, rien ne nous empêcherait, avec les puissants moyens dont disposent les ports de Nicolaïeff et de Sébastopol, de pousser activement les travaux et d'achever rapidement ces croiseurs. En attendant, j'espère qu'ils sont capables de se joindre à la première

division, c'est-à-dire de sortir de la mer Noire en même temps que le *Kniaz-Potemkin-Tavritchesky* et le *Tri-Sviatitélia*, car il pourrait se faire que le *Rostislaw*, pour les motifs donnés plus haut, ne soit pas en état de se joindre à eux. On peut considérer le *Kagul* et l'*Otchakof* comme de meilleures unités de combat que les plus puissants croiseurs japonais à ponts protégés, c'est-à-dire que le *Chitose*, le *Kasagi* et le *Takasago* ; et il convient de faire remarquer en outre qu'en dehors de ces derniers les Japonais n'en ont pas de neufs, sinon des plus petits.

Or, comme tous leurs vieux croiseurs seront tenus en échec par nos anciens cuirassés et croiseurs de la Baltique, ils perdront, en croiseurs, l'avantage de la supériorité numérique et de la valeur militaire puisque notre escadre du Pacifique comprendra cinq croiseurs modernes, dont quatre, le *Bogatyr* ⁽¹⁾, l'*Oleg*, l'*Otchakof*, et le

1. Le *Bogatyr* appartient à la division de Vladivostok.

Kagul, constitueront un excellent détachement homogène de navires éclaireurs.

Quant aux cuirassés, lorsqu'il aura été rejoint par le *Slava*, les trois garde-côtes et les trois cuirassés de la mer Noire dont nous avons parlé, l'amiral Rojestwensky aura aussi une supériorité marquée sur l'amiral Togo.

Croiseurs-torpilleurs. — Enfin, le détachement, que nous ferons sortir de la mer Noire, pourra être accompagné en outre d'une importante flottille de navires légers qui comprendra d'abord :

Trois croiseurs-torpilleurs (le *Gridène*, le *Kasarsky* et le *Capitaine-Sakène*) qui, grâce à leurs dimensions, rempliront aisément, sur de petites distances, le rôle de croiseurs, et *treize* contre-torpilleurs absolument neufs; ces derniers doivent être tous en état d'appareiller, d'après les données de l'Annuaire; neuf étaient en effet en construction le 1^{er} septembre 1903 et quatre procédaient déjà à des essais.

Dans ces conditions, les flottilles de la

deuxième et de la troisième escadre comprendront *sept croiseurs-torpilleurs et trente-neuf contre-torpilleurs* ; l'amiral Rojestwensky n'aura donc plus rien à redouter de la flottille japonaise, car bien que cette dernière soit encore numériquement supérieure à la sienne (50 à 60 torpilleurs), il ne faut pas oublier, comme je l'ai indiqué plus haut, qu'elle renferme un certain nombre d'unités vieilles et démodées.

Il faut acheter de suite un grand nombre de petits navires à vapeur à marche rapide. — Pour pouvoir lutter contre les contre-torpilleurs et les torpilleurs, lutte qui présentera un caractère particulièrement acharné lorsque nous opérerons contre les côtes japonaises, il est nécessaire d'acquérir *dès maintenant* un grand nombre de petits navires à vapeur, de yachts de grande vitesse et de les armer de deux ou trois canons à tir rapide et de tubes lance-torpilles ; ils sont en effet plus résistants que les petits torpilleurs

et leurs machines sont moins délicates ; les Américains ont recouru à ce procédé au cours de leur guerre contre l'Espagne et ils ont obtenu d'excellents résultats. C'est en effet un de ces yachts, le *Glocester*, si j'ai bonne mémoire, qui, en ouvrant le feu sur lui, coula le grand contre-torpilleur espagnol *Pluton* pendant la bataille de Santiago.

Navires-hôpitaux et transports charbonniers. — Nous trouvons enfin, dans la mer Noire, deux excellents transports militaires, le *Prout* et le *Dniestr*, ainsi que deux navires porte-mines, le *Boug* et la *Dunai*. En ce qui concerne les transports proprement dits nous pourrions faire usage des vaisseaux de la « Société russe de commerce et de navigation » ; mais, je le répète, nous n'avons pas d'inquiétudes à avoir à ce sujet car nous pourrions toujours en acheter, si besoin en était.

Il faut acheter immédiatement des navires-ateliers et les faire appareiller.

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas transformer, en navires-ateliers, un ou deux de nos transports; d'ailleurs, on n'a qu'à prendre, pour gagner du temps, des établis tout montés dans les ateliers de Nicolaïeff ou de Sébastopol, et qu'il sera facile de remplacer, soit en en construisant d'autres, soit en en achetant à l'étranger. En tout cas, il faut absolument envoyer à l'amiral Rojestwensky un ou deux navires-ateliers, car actuellement il n'en possède qu'un seul, le *Kamtchatka*, et si ce dernier venait à subir des avaries, ce qui faillit lui arriver dans la mer du Nord, il éprouverait de grandes difficultés à effectuer les réparations nécessaires; et il importera, après la première bataille, aux bâtiments de notre escadre, de pouvoir se réparer, *par leurs propres moyens, le plus rapidement possible*. C'est en effet de réparations rapidement effectuées que peut provenir le succès. S'il nous était difficile d'aménager nous-mêmes un de nos transports en atelier, il faudrait alors

nous adresser à l'étranger, comme nous l'avons fait pour le croiseur auxiliaire *Rouss*, offert par le comte Stroganof.

Comme on le voit, nous n'avons pas besoin de rêver à des croiseurs exotiques ; nous en avons assez sous la main, nous n'avons qu'à les prendre.

Si la flotte de la mer Noire appareille pour l'Extrême-Orient, le résultat de la campagne n'est plus douteux. — Travaillons donc encore sans relâche pour rattraper le temps perdu ; je comprends qu'il soit plus agréable de rêver et de ne rien faire ; mais il faut nous faire violence, car il s'agit pour nous d'une affaire de la plus haute importance. Et quand nous aurons fait le nécessaire nous ressentirons dans nos cœurs un grand soulagement ; nous ne redouterons plus de nouveaux échecs ; et notre attente angoissée fera place à une confiance inébranlable. Nous aurons en effet la certitude de vaincre...

En ce qui concerne la flotte de la mer Noire (j'y reviens une dernière fois), je suis fermement convaincu que la question se réglera pacifiquement, et j'espère que les bâtiments de l'amiral Tchouknine sont actuellement prêts au combat et ne perdront pas un seul instant lorsque les négociations diplomatiques auront été terminées.

Plus on y réfléchit, en effet, plus il apparaît impossible que la sortie de la flotte de la mer Noire puisse souffrir la moindre difficulté.

S'il existait un canal qui mît en communication la mer Noire et la mer Baltique, ou si l'on pouvait transporter par chemin de fer, à Vladivostok, nos vaisseaux de la mer Noire, personne n'aurait à protester contre leur présence sur le théâtre de la guerre; pourquoi donc pourrait-on s'opposer dès lors à ce qu'ils franchissent les détroits? Non, il est impossible de sacrifier notre pays à de pareils traités, entendez-vous, c'est *impossible*...

VIII

Il faut commencer dès maintenant à aménager Vladivostok en base navale.

— Il ne suffit pas d'envoyer des renforts à l'amiral Rojestwensky et de le mettre en mesure de vaincre Togo ; il faut encore lui préparer une base navale solide. Or, comme il est impossible de prévoir si Port-Arthur tiendra encore au moment de l'arrivée de notre flotte, on doit aménager Vladivostok en grand port de guerre et lui permettre, non plus d'abriter quelques croiseurs, mais bien toute une puissante escadre. Rappelons-nous, d'ailleurs, ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage : Vladivostok est, par rapport au Japon, une *position stratégique de tout premier ordre*.

Souvenons-nous aussi que l'absence de ports bien organisés et solidement défendus peut être, pour n'importe quelle flotte, une cause de faiblesse ; ne retombons pas encore

une fois dans la même faute ; nous l'avons déjà payée assez cher avec Port-Arthur !

Il faut donc envoyer immédiatement, à Vladivostok, par mer, et par chemin de fer tant qu'il n'est pas encore bloqué, d'énormes dépôts de charbon, d'huile pour les machines, de munitions, de matériaux de toutes sortes et de provisions pour les vaisseaux ; il faut y faire partir des milliers d'ouvriers et, pour les diriger, faire appel à nos meilleurs ingénieurs, car on ne peut pas se contenter de ceux que le hasard a conduits dans ce pays éloigné ; il faut y envoyer aussi des établis en énorme quantité, de façon à pouvoir organiser les ateliers ; enfin, nous devons appliquer tous nos efforts à achever, le plus vite possible, les cales sèches qu'on avait commencé à bâtir et que l'on a maintenant à peu près complètement négligées. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une question d'argent. Nous trouverons, au besoin, parmi les Chinois, des ouvriers capables d'effectuer ces travaux.

Il faut envoyer de suite, à Vladivostok, par chemin de fer, tous les sous-marins et tous les torpilleurs bons au service. — Enfin, après le départ de la troisième escadre, même composée, ainsi que je le suppose, de *certain*s de nos bâtiments de la mer Noire, il nous restera encore, dans la Baltique et la mer Noire, *soixante-dix-sept* torpilleurs et *soixante-quinze* chaloupes lance-torpilles (pages 266-271 de l'Annuaire). Admettons que beaucoup de ces petites chaloupes soient vieilles et mal entretenues et qu'il soit très difficile de trouver en elles des auxiliaires pour cette guerre ; on pourra toujours, comme je le crois, en employer une *cinquantaine*. Je ferai remarquer, d'ailleurs, que, chez les Japonais, tous les torpilleurs, même les plus anciens, prennent part aux opérations. Enfin, parmi ceux qui se trouvent actuellement à Vladivostok, il y en a dont la construction remonte aux années 1886 et 1887 ; cependant, on a pu les employer utilement, et vous avez vu qu'ils

étaient capables d'aller faire des incursions sur les côtes septentrionales du Japon; ils ont même poussé une fois jusqu'à Gensan et essuyé, lors de leur retour, de violentes tempêtes dans la mer du Japon. Il faut faire partir au moins une cinquantaine de torpilleurs, nous ne pouvons laisser tant de navires dans l'inaction, quand la possession de la mer nous promet de tels avantages et quand, pour l'amiral Rojestwensky, *tout bâtiment est si précieux !*

Cette question me paraît, d'ailleurs, comporter une solution très simple; il n'y a qu'à transporter ces torpilleurs par le chemin de fer, et ceux dont les dimensions ne le permettraient pas devront être immédiatement démontés.

C'est justement ici que l'on m'adresse une objection : on me dit qu'il est absolument inutile de démonter des torpilleurs, attendu que l'on n'aura jamais le temps et les ressources nécessaires pour les remonter à Vladivostok, et qu'ainsi nous en serons privés

tout à fait, tant en Extrême-Orient qu'en Russie. Peut-être les ouvriers étrangers auraient-ils pu procéder au remontage de ces torpilleurs, ajoute-t-on encore, sur un ton de tristesse ; mais il est inutile de réfléchir davantage : nous ne les enverrons pas à Vladivostok, car cela serait une dépense beaucoup trop considérable. Quant à expédier dès aujourd'hui des provisions, des ouvriers et des ingénieurs, cela ne serait vraiment pas raisonnable ; nous dépenserions beaucoup d'argent et peut-être, à un moment donné, n'aurions-nous plus besoin de tant de munitions, de tant de matériel ; d'ailleurs, le ministère de la guerre ne consentira jamais à ce que l'on encombre de la sorte le transsibérien déjà assez chargé...

C'est un crime que de refuser l'envoi de matériel en prenant comme prétexte qu'à un moment donné on pourrait n'en avoir plus besoin. — Je vous arrête à ces mots : « Peut-être, à un moment donné, n'en

aurons-nous plus besoin » qui ont produit sur moi l'effet d'un violent coup de bâton reçu à la tête et qui m'ont figé le sang dans les veines. Je comprends ce que vous voulez dire ; vous ne pensez pas que notre flotte d'Extrême-Orient puisse mener à bien sa tâche si vous ne prenez de suite les dispositions que j'indique ; non, ce que vous sous-entendez et ce qui me dévoile enfin votre état d'esprit, c'est qu'elle finira bien un jour, quoi qu'il advienne, *par éprouver de telles pertes, par être si affaiblie, qu'il sera inutile de lui venir en aide !*

Oui, je comprends maintenant toute votre conduite ; vous vous croisez les bras et d'avance, sans chercher des moyens de lutter, vous attendez, impassibles, de nouvelles défaites, de sanglants désastres ! Oui, vos objections détestables n'avaient pour but que de démontrer l'impossibilité de mener à bien une guerre que vous n'avez même pas *essayé d'entreprendre*, que de justifier votre inaction !

Permettez, ces torpilleurs ne nous servent à rien ici ; supposons que l'on ne puisse en

remonter que la *moitié* à Vladivostok ; ne sera-ce déjà pas là, pour nous, un grand avantage ? Enfin, si vous ne voulez pas encombrer le chemin de fer, enlevez-leur les machines et les accessoires, et n'expédiez que cela ; quant aux carcasses, construisez-les directement à Vladivostok...

D'ailleurs, il est inutile de discuter plus longtemps : on ne peut jamais persuader les paresseux, et surtout ceux qui ne veulent pas être persuadés.

A mon avis, tout ce que j'ai proposé est parfaitement possible ; il n'y a qu'à rompre avec nos habitudes de routine, à confier cette besogne à un homme énergique qui en assumera *l'entière responsabilité*, mais qui devra, en revanche, être investi de *toute l'autorité* nécessaire pour pouvoir sauter par-dessus la série des échelons de notre bureaucratie compliquée et triompher ainsi de tous les obstacles qu'il rencontrerait ; vous verrez alors se réaliser promptement et sans difficulté tout ce que j'ai réclamé de vous.

Il faut aussi diriger, sur Vladivostok, qui possède d'excellentes rades bien abritées, tous nos sous-marins dont les équipages pourront s'exercer à loisir et acquérir toute l'expérience nécessaire ; et, si le cas se présente, on pourra employer contre l'ennemi ces petits bâtiments.

Je ne vois pas pourquoi nous cacherions que nous possédons des sous-marins. Les Japonais s'en doutent bien ; un correspondant, arrivé dernièrement à Nagasaki, a déclaré, s'il faut en croire un télégramme de Reuter, qu'il y a déjà actuellement des sous-marins à Vladivostok. Je ne sais s'il a dit, ou non, la vérité ; mais les Nippons auront certainement ajouté foi à ses paroles : ils doivent, en effet, pour ne pas s'exposer à des surprises, supposer que nous avons des sous-marins ; et nous, de notre côté, nous devons faire comme s'ils en avaient.

Nous avons, en effet, des mesures sérieuses à prendre de ce côté, et l'une des plus efficaces c'est, précisément, de posséder une

grande quantité de navires légers et doués d'une grande vitesse. Dans ces conditions, je vous le demande, ne serait-il pas préférable, au lieu de s'ingénier à trouver des raisons pour ne pas en envoyer, de s'efforcer plutôt de surmonter celles qui pourraient naître de leur envoi ?

Vladivostok doit être pourvu d'une base mobile pour la flotte. — Enfin, Vladivostok doit posséder encore une base navale *mobile*, chargée d'avance sur des transports et prête à expédier au premier signal. Rappelez-vous ce que j'ai montré plus haut. L'amiral Rojestwensky pourra être obligé de prendre comme base un port ou une île de Corée ; eh bien, dans ce cas, ne faudra-t-il pas être en mesure de lui envoyer, *sans délai*, tout le matériel nécessaire ?

Tout cela, je le répète encore une fois, doit être chargé *d'avance* sur des transports ; on en aura certainement besoin et il serait vraiment criminel d'attendre, pour commen-

cer à s'en occuper, que l'amiral Rojestwensky l'eût réclamé.

Il faut d'abord plusieurs transports chargés de charbon, d'huile, de munitions et de diverses autres provisions. Ensuite, on doit préparer une grande quantité de torpilles de blocus avec tout le matériel indispensable pour les mouiller et un navire-atelier perfectionné ayant à son bord des ouvriers et des ingénieurs capables; ensuite, un transport spécial doit embarquer des pièces d'artillerie de marine avec leurs munitions, le matériel permettant de les mettre rapidement en position dans un endroit quelconque, et tout le personnel de spécialistes qui doit y être attaché.

Ici, encore, inutile d'aller chercher bien loin; nous avons tout le nécessaire à Odessa; *il suffit de le transporter à Vladivostok.*

En dernier lieu, Vladivostok doit recevoir d'importantes troupes prêtes à être embarquées, pourvues de vivres et de provisions pour six mois et pouvant constituer la gar-

nison de la place choisie par l'amiral Rojestwensky comme base de sa flotte.

Pour escorter ces trois transports et pour assurer la défense des côtes dans la région de cette base, il serait utile de pouvoir disposer d'un fort détachement de sous-marins et de torpilleurs : c'est donc une raison de plus pour en expédier à Vladivostok le plus grand nombre possible.

L'aménagement de Vladivostok en grand port de guerre et la préparation d'une base mobile pour notre flotte sont de la plus haute importance⁽¹⁾. — L'aménagement de Vladivostok et la préparation d'une base mobile ne sont pas, pour nous, une

1. On a pu en juger après la chute de Port-Arthur, bien qu'on ait dû de tout temps en être convaincu : si Port-Arthur est tombé, c'est, en effet, uniquement parce qu'il n'avait pas été mis en état de résister à un siège prolongé, qu'il ne possédait pas, en quantité suffisante, des provisions, des munitions et des médicaments, sans parler de ses fortifications inachevées, du peu de mines dont il disposait, de l'absence de sous-marins, etc. Est-il admissible que nous retombions, à Vladivostok, dans la même faute ?

affaire secondaire, mais bien de la plus haute importance. Il faut donc que cette place reçoive *de suite* tout le matériel nécessaire à son aménagement ; et il est absolument impossible d'attendre que le transsibérien n'ait plus à transporter de troupes ; il faut, pendant un certain temps, le réserver exclusivement au matériel de guerre dont l'envoi immédiat s'impose ; il nous faut faire, en d'autres termes, pour Vladivostok, ce que nous avons fait, jusqu'à présent, pour chacun de nos corps d'armée qui accaparent, pendant quelques semaines, notre chemin de fer, et dont le transport se poursuit ainsi sans interruption jusqu'à parfait achèvement. Et pour cela, il faut préparer, dès maintenant, avec le plus grand soin, le matériel de première nécessité qui doit être acheminé sans retard, et à bref délai, vers Vladivostok ; quant aux appareils secondaires, on pourra les expédier ensuite peu à peu.

Nous devons donc, dès maintenant, commencer à organiser la base mobile afin

qu'elle soit complètement terminée à l'arrivée de l'amiral Rojestwensky; si Port-Arthur tient encore, c'est elle qu'il faudra précisément y faire parvenir à la première occasion; ce sera là un secours indiscutable pour la forteresse, d'autant plus que nous aurons agi à tête reposée et non à la hâte, comme nous avons eu coutume de le faire jusqu'à présent. En décembre, on pourra voir à peu près si Port-Arthur est capable de tenir jusqu'au printemps; et si, à cette époque, on est en droit de l'espérer, on devra *de suite* se mettre à l'œuvre pour préparer une *deuxième* base mobile destinée à être envoyée dans le port coréen choisi par l'amiral Rojestwensky, la première se trouvant réservée exclusivement à Port-Arthur.

L'amiral Rojestwensky doit avoir, en outre, une base mobile avec lui. — Mais, comme je l'ai fait remarquer au début de cet ouvrage, nous devons songer aussi à secourir Port-Arthur d'une autre manière: nous

devons aménager, sans perdre un instant, un ou deux transports militaires, à *marche rapide* et capables de prendre à leur bord des troupes de débarquement avec leurs munitions et toutes leurs provisions; ces navires devront partir le plus tôt possible afin de suivre notre deuxième escadre du Pacifique à quelques jours de marche; et, pendant une bataille navale, saisissant un moment favorable, filer à toute vapeur sur Port-Arthur; car il se peut fort bien que ce moment favorable soit de si courte durée que l'on n'ait même pas le temps d'envoyer à des transports militaires qui se trouveraient à Vladivostok l'ordre d'appareiller. Et quels reproches amers ne nous ferions-nous pas alors d'avoir laissé passer l'occasion de secourir notre vaillante citadelle... Les défenseurs de Port-Arthur ont assez mérité de la Russie; nous ne devons pas seulement faire le possible pour les délivrer, mais ne pas hésiter à faire pour eux des efforts surhumains!

Si Port-Arthur venait à tomber avant

l'arrivée de notre flotte, notre labeur ne resterait pas stérile : ces transports militaires envoyés pour lui porter secours pourraient être alors d'une grande utilité pour l'amiral Rojestwensky, en lui permettant, en effet, de faire occuper sans difficulté celle des îles du littoral coréen qu'il aurait choisie comme base d'opérations. Qui sait si, dans une entreprise aussi périlleuse, dans laquelle nul ne s'est encore lancé, l'amiral n'aura pas besoin d'avoir un jour des troupes sous la main ? Encore une fois, il faut être prêt à *tout*, et pour cela il faut *tout* prévoir et *tout* organiser.

IX ⁽¹⁾.

Je suis en mesure d'apprécier les moyens nécessaires à mettre en œuvre pour arriver à un heureux résultat. —

Tout d'abord je me pose cette question : croit-on ce que j'ai dit, croit-on qu'il est nécessaire et possible de faire ce que j'ai demandé ; et si, par hasard, on ne l'avait pas fait, le regretterait-on, et, reconnaissant la faute que j'ai signalée, se mettrait-on à travailler avec énergie ? En d'autres termes, ai-je fourni, en ce moment pénible que traverse la Russie, *assez de preuves* à l'appui de mes déclarations ? Dieu me garde de vouloir soulever à présent des questions futiles, capables de provoquer de l'agitation dans la société !

1. Comme mes articles n'ont pas été sans provoquer plusieurs objections, je me suis vu obligé de revenir sur certaines questions avec plus de détails, et de m'expliquer plus clairement. Ce sont ces explications complémentaires que j'ai réunies dans ce chapitre.

Il me faut l'avouer, je souffre moi-même, je souffre beaucoup, car je sens bien que mes démonstrations ne sont pas suffisantes, et mon cœur est tourmenté parce que j'ai sous la main des preuves écrasantes, des documents irréfutables, que j'hésite à produire... Pourquoi? me direz-vous.

... Dans des circonstances si graves, il faut peser avec soin chacun de ses mots; il importe de laisser notre ennemi dans l'ignorance de ce qu'il ne connaît pas et dont la connaissance pourrait lui être utile; pourtant, si je pouvais dévoiler quelques-uns de nos secrets de guerre, il me serait facile de mettre les affirmations, dont je me suis contenté jusqu'ici, au-dessus de toute objection. C'est pourquoi je vous prie, Messieurs, d'admettre ce qui est certain et de ne pas me contraindre à dévoiler ces secrets...

Cependant, j'estime qu'il est de mon devoir de faire connaître mes états de service qui doivent m'autoriser à compter sur la confiance publique, et c'est uniquement afin

de pouvoir jouir de cette dernière que je veux ici exposer rapidement tout ce qui, dans ma carrière, me donne l'autorité nécessaire pour discuter les plans de campagne à exécuter si nous voulons triompher des Japonais.

Revenu dernièrement de l'Extrême-Orient, j'y ai passé deux ans en qualité de *collaborateur direct* de l'amiral commandant en chef notre escadre du Pacifique ; ensuite, j'ai eu l'honneur d'être pendant neuf ans professeur d'histoire et de tactique navales ainsi que de stratégie à l'Académie navale Nicolas. En outre, il m'a été donné de faire plusieurs campagnes, de prendre part à toutes les grandes manœuvres d'escadre, tant dans la mer Baltique que dans la mer Noire ; j'ai même passé un été tout entier dans un détachement d'artillerie, en qualité de chef des travaux pratiques de tactique auxquels prenaient part les officiers qui devaient plus tard se spécialiser dans l'artillerie. Une autre fois, j'ai eu l'occasion de naviguer

pendant six mois sur un de nos bâtiments de la mer Noire ; enfin, j'ai été pendant cinq mois à bord d'un croiseur français, le *La-touche-Tréville*, qui faisait partie du détachement que commandait l'amiral Fournier, qui dirigeait alors les cours de tactique et de stratégie. Pendant ce temps, j'ai suivi tous les cours de cette école et j'ai pris part aux manœuvres de trois semaines que fit exécuter, dans la Méditerranée, l'amiral Gervais, si connu chez nous.

Afin d'expliquer comment j'ai le droit de parler des opérations des armées de terre, et spécialement des forteresses maritimes, je me bornerai à rappeler que j'ai été chargé, pendant ces dernières années, d'un cours supérieur spécial à l'Académie Nicolas du ministère de la guerre, et que, avec la collaboration de l'ingénieur Bébouinitzky, j'ai dirigé les travaux pratiques à l'école d'application, où sont formés les officiers que l'on envoie ensuite dans les forteresses maritimes. Pour pouvoir faire utilement ce cours,

j'ai dû exposer les principes de la science militaire parallèlement à ceux de la science navale, et c'est ainsi que j'ai été amené à lire à ce sujet les œuvres d'auteurs illustres.

J'ai été obligé de me reporter aux documents authentiques pour étudier tous les théâtres d'opérations dont la connaissance, en temps de guerre, pouvait nous être utile; d'établir des comparaisons exactes entre nos forces et celles de nos ennemis supposés, et de rédiger, pour l'instruction des officiers, des plans de campagne pouvant leur servir dans leurs travaux pratiques.

J'ai été membre de toute une série de commissions, réunies pour étudier différentes questions touchant l'organisation de la flotte et sa préparation à la guerre, et j'ai été *plus d'une fois* chargé par l'amirauté de rédiger des rapports sur certaines de ces questions.

Quelques mois après la déclaration de guerre, j'ai été nommé chef de la section stratégique à l'état-major du commandant en chef de la flotte du Pacifique, et j'ai eu ainsi

entre les mains des renseignements officiels sur nos forces et sur celles de l'ennemi, ainsi que sur le théâtre de la guerre. Quand la deuxième escadre fut près d'appareiller, l'amiral Rojestwensky pria l'amiral Skrydlof de lui envoyer un homme de confiance, désirant avoir connaissance des idées du commandant en chef avant d'élaborer ses plans de campagne. C'est ainsi que je suis revenu de Vladivostok, que je me suis embarqué, le 15 septembre, sur la deuxième escadre, et que je l'ai quittée le 16 octobre, à Vigo, pour les raisons que vous savez.

Les forces navales dont nous disposons et les opinions des hautes personnalités de notre marine *me sont donc plus ou moins connues.*

Sans doute, je comprends fort bien que ce que je viens de dire aggrave considérablement ma situation, mais c'est avec joie que j'en accepte toute la responsabilité; je déclare formellement ne me *rétracter en rien* et *maintenir* toutes les déclarations que j'ai faites dans mes articles.

Toutes nos autorités maritimes affirment que le départ d'une troisième escadre est absolument indispensable. — D'ailleurs, ce ne sont pas mes propres idées ; ce n'est pas moi qui ai soulevé toutes ces questions, elles ont dû être débattues dans tous les cercles maritimes dès le début de cette guerre.

Au commencement d'avril, l'amiral Skrydlof, nommé au commandement en chef de la flotte du Pacifique, en remplacement de l'amiral Makharof, mort à bord du *Petro-pavlovsk*, a rédigé, sur la situation de nos forces navales, un rapport qui a perdu maintenant son caractère de secret de guerre, et dont je citerai les passages suivants :

Extraits du rapport de l'amiral Skrydlof. — « Notre victoire sur mer dépend principalement de l'escadre qui partira de la Baltique et qui, par suite, doit être *plus forte* que la partie de la flotte japonaise qui pourra lui être opposée. Ce qu'il faut surtout

considérer, ce n'est pas la composition de cette escadre, lors de son départ, mais bien lors de son arrivée sur le théâtre de la guerre, ainsi que la date de cette arrivée qui, selon qu'elle aura lieu avant ou après la chute de Port-Arthur (¹), aura des conséquences tout à fait différentes.

« Lorsque l'engagement principal nous aura donné l'avantage, c'est-à-dire la maîtrise de la mer pour laquelle nous aurons fait toute cette campagne navale, nous devons appliquer tous nos soins à en tirer le plus de profit possible. Et nous en tirerons le plus de profit possible en assurant de notre coopération l'armée de terre, ce qui, vu le mauvais état des routes de Mandchourie, sera pour elle d'un précieux secours et lui permettra de triompher de l'ennemi.

1. J'attire l'attention du lecteur sur ce fait que, dans cette note qui date du commencement d'avril, la chute de Port-Arthur était déjà prévue, c'est-à-dire deux semaines avant le premier débarquement des Japonais dans la presqu'île de Liao-Toung.

« L'escadre qui sera envoyée de la Baltique aura pour tâche d'aider les forces navales, qui nous restent encore en Extrême-Orient, à reprendre la maîtrise de la mer.

« Vu la division de nos forces navales qui vont se trouver réparties en trois groupes : escadres de Port-Arthur, de Vladivostok et de la Baltique, la situation de l'ennemi, dont toute la flotte est concentrée en un même point, est incontestablement plus avantageuse, car elle lui permet d'attaquer nos escadres séparées avant qu'elles aient pu encore opérer leur jonction. L'escadre de Port-Arthur et la division de Vladivostok sont beaucoup plus faibles que la flotte japonaise, aussi ne pourront-elles peut-être pas se lancer à la poursuite des Nippons partis à la rencontre de l'escadre de la Baltique. C'est pourquoi cette dernière doit être assez puissante pour pouvoir infliger *seule* un grave échec au *noyau* de la flotte japonaise.

Par suite, il faut qu'elle possède tous les types de bâtiments nécessaires dans un com-

bat naval, ainsi que des navires rapides capables de remplir le service d'éclaireurs. La pénurie de torpilleurs, par exemple, dans laquelle elle se trouve, pourra la mettre dans un état d'infériorité marquée et dangereuse, vu le grand nombre de torpilleurs dont dispose la flotte ennemie qui, comme il y a lieu de le croire, se portera à sa rencontre.

« Étant données les difficultés extraordinaires que l'escadre de renfort aura à surmonter au cours de son voyage, et les rigueurs des lois de la neutralité qui lui défendent de se ravitailler en charbon dans les ports de relâche, elle devra être en mesure de ne compter que sur elle seule et de se passer de tout concours étranger.

« Il faudra donc qu'elle soit accompagnée de transports charbonniers pouvant, en dehors du combustible qu'ils consommeront eux-mêmes pendant la marche, contenir un quart environ de la provision totale de charbon nécessaire pour toute la traversée de Revel à Port-Arthur.

« Elle devra, en outre, être à même de réparer les avaries que pourront subir ses bâtiments, et, pour plus de sûreté, il sera prudent, au lieu de le charger sur un seul, d'embarquer le matériel de réparation sur plusieurs transports spécialement aménagés à cet effet (¹).

« Les flottilles de torpilleurs devront être escortées par des navires-ateliers et des navires-hôpitaux qui leur soient spécialement attachés (²). Elles peuvent, en effet, se trouver, à un moment donné, obligées de se séparer du reste de l'escadre, et il sera alors nécessaire qu'elles aient avec elles des bâtiments auxiliaires.

« Il faut que les transports aillent jusqu'à Port-Arthur. Pendant la traversée, ils rempliront le service de navires-éclaireurs et exer-

1. Malheureusement, l'amiral Rojestwensky n'a avec lui qu'un seul navire-atelier, le *Kamchatka*, et l'on tremble à la pensée qu'il pourrait arriver un accident à ce vaisseau.

2. Malheureusement, il n'y a pas un seul transport de ce genre avec la deuxième escadre.

ceront autour de l'escadre, quand elle sera à l'ancre, une surveillance rigoureuse afin d'éviter les surprises. Enfin, après la bataille, ils prendront les blessés à leur bord, s'il n'y a pas assez de navires-hôpitaux ; ils remorqueront les bâtiments avariés, etc. Nous en aurons également besoin afin de transporter des troupes, ainsi que des provisions et des munitions, car, après avoir repris la maîtrise de la mer, nous aurons à exécuter toute une série de débarquements sur les derrières des Japonais et peut-être même au Japon. C'est précisément pour atteindre ce résultat, c'est-à-dire pour envahir le Japon, que nous nous sommes décidés à entreprendre sur mer une œuvre qui présente des difficultés sans nombre et qui entraîne des dépenses inouïes.

« Enfin, il est nécessaire de pourvoir les transports charbonniers de tous les appareils perfectionnés indispensables pour pouvoir effectuer des transbordements de charbon en pleine mer.

« *Composition de l'escadre :*

« Cuirassés :

« *Prince Souvorof, Empereur-Alexandre III, Borodino, Orel, Sissoï-Véliky et Navarin.*

« Croiseurs :

« *Nakhimof, Vladimir-Monomakh* ⁽¹⁾, *Dimitri-Donskoï, Aurora, Sviétlana, Oleg, Jemtchoug, Izoumroud et Almaz.*

« 20 contre-torpilleurs ⁽²⁾;

« Navires-ateliers : *Kamtchatka* et *Océan.*

« Des transports d'eau douce; des transports charbonniers; des transports pour les provisions; *des transports spécialement affectés aux contre-torpilleurs*, et des navires-hôpitaux ⁽³⁾.

« En outre, à cette forte escadre, il faut

1. Les vaisseaux dont les noms sont imprimés en *italique* sont ceux qui font actuellement partie de la deuxième escadre; les noms en caractères gras désignent ceux que j'ai proposés pour entrer dans la composition de la troisième escadre.

2. Il n'y en a que douze avec la deuxième escadre.

3. Il n'y en a qu'un seul avec la deuxième escadre, l'*Orel*.

dra ajouter encore une division complémentaire comprenant :

« Les cuirassés **Slava** et **Empereur-Nicolas I^{er}** ;

« Les cuirassés garde-côtes **Amiral-Séniavine**, **Amiral-Ouchakof** et **Général-Amiral-Apraxine** ;

« Le croiseur **Amiral-Kornilof** ;

« Les croiseurs-torpilleurs **Possadnik**, **Abreck** et **Voiévoda**.

« Il sera bon de pourvoir l'escadre d'aérostats militaires ; d'installer à bord de ses bâtiments des appareils de télégraphie sans fil et d'embarquer des sous-marins (1).

« Lorsque notre escadre de renfort aura quitté la Russie, le brise-glace *Ermak* ne servira plus à rien dans la Baltique ; au contraire sa présence rendra en Extrême-Orient les plus grands services, notamment à Vladivostok, pendant l'hiver. Aussi ce navire devra-t-il se joindre aux transports

1. La deuxième escadre ne possède rien de semblable.

qui appareilleront avec l'amiral Rojest-wensky (1).

« Dans le cas où nous serions obligés d'augmenter encore dans la suite l'effectif de notre flotte d'Extrême-Orient, il faudrait envoyer une partie de l'escadre de la mer Noire (2). »

Des notes analogues insistant sur la nécessité de renforcer notre escadre d'Extrême-Orient ont été présentées par les amiraux Doubassof et Birileff. — Cette note ne fut pas la seule. Au commencement de septembre, l'amiral Doubassof en présenta une dans le même sens; une autre enfin fut rédigée par l'amiral Birileff, à la fin d'octobre. Ce sont là les noms de

1. Le brise-glace *Ermak* n'a pas appareillé avec la deuxième escadre.

2. N'oublions pas qu'au moment où l'amiral Skrydlouf rédigeait ce rapport, les communications avec Port-Arthur n'étaient pas encore coupées et qu'il était difficile de prévoir le retour du prince Ouchtomsky.

La nécessité de *faire sortir* la flotte de la mer Noire ne saurait donc plus être, aujourd'hui, *mise en doute*.

nos meilleurs amiraux. D'ailleurs, je ne puis mentionner ici que les notes dont les auteurs me sont connus, et je suis certain que beaucoup d'autres officiers supérieurs ont été du même avis.

L'amiral Rojestwensky ne saurait être rendu responsable de la faiblesse de la deuxième escadre. — Enfin, il m'est arrivé d'entendre une nouvelle objection. L'amiral Rojestwensky, prétendent certaines personnes, était libre de composer l'escadre à sa façon, et de prendre avec lui les bâtiments qu'il jugeait à propos ; pourquoi donc n'a-t-il pas emmené ceux dont vous réclamez aujourd'hui le départ ? Évidemment, c'est parce qu'il lui était impossible, pour une raison ou pour une autre, de leur faire effectuer une si longue traversée.

C'est là un problème des plus délicats, et que je m'efforcerai de traiter de mon mieux.

Rappelez-vous tous les racontars qui ne cessaient de courir, pendant la formation, à

Libau, de la deuxième escadre, sur le rôle joué par l'amiral Rojestwensky ; souvenez-vous de tous ces correspondants de journaux étrangers qui ne cessaient de l'accabler d'interviews et dont les articles étaient ensuite imprimés dans nos grands quotidiens !

Tâchez de vous représenter l'état d'esprit dans lequel se trouvait Rojestwensky qui savait tout cela et qui se débattait en vain dans ce filet de mensonges, de demi-mots, d'allusions perfides et de récits dénaturés ; essayez de vous imaginer la situation de cet homme sans contredit énergique, tenace et brave dans le danger !

Lorsqu'on discutait la question de renforcer son escadre d'un bâtiment nouveau, et qu'en même temps on lui exposait toute une série de difficultés qui n'avaient pour but que de rendre le projet impraticable, lui était-il facile, à lui, qui était le commandant de cette escadre, à lui, qui était chargé de la mener au combat, de montrer qu'elle était trop faible pour lutter ? Mais réfléchissez

donc; voyez un peu quel eût été le résultat d'une pareille déclaration de sa part devant des journalistes qui l'assiégeaient sans répit, et en présence d'adversaires acharnés !

Bien plus, je suis convaincu que si, depuis son départ, on lui avait télégraphié pour lui demander s'il avait besoin de renforts, je suis convaincu qu'il aurait vu, dans un pareil message, se cacher la pointe du dard effilé qui, plus d'une fois, lors de la formation de son escadre, blessa son cœur en lui causant une douleur aiguë, et que, se raidissant dans un effort stoïque, il eût répondu : *Non !*

Soit, me dira-t-on, nous admettons vos raisons ; mais l'amiral n'aurait pas dû se soucier des racontars et des mensonges ; il aurait dû se faire violence et se sacrifier à l'intérêt de son pays.

A ceux qui sont assez injustes pour m'adresser cette nouvelle objection, je demanderai seulement s'ils se sont occupés de savoir quelle était exactement la situation

de Rojestwensky. Tous les yeux sont fixés sur lui; il apparaît à présent, ce que je comprends d'ailleurs fort bien, comme le représentant de notre puissance maritime, comme le vengeur de nos affronts, de tous nos échecs; mais vous avez oublié son titre officiel :

Il est commandant de la deuxième escadre de la flotte de l'océan Pacifique, exactement comme Jessen et Wiren commandent les divisions, ou plutôt les restes, de la première, et comme l'amiral, qui en recevra le commandement, commandera la troisième.

Au-dessus de tous ces commandants d'escadres, se trouve le commandant en chef de la flotte de l'océan Pacifique qui ne relève ni du directeur du ministère de la marine, ni du grand amiral, mais seulement du commandant en chef des forces de terre et de mer. Voilà les officiers généraux qu'il fallait interroger sur la nécessité de l'envoi de la troisième escadre, et qui *pouvaient* et *devaient* s'exprimer librement à ce sujet. C'est,

d'ailleurs, ce qu'ils ont fait ; et je viens de citer des extraits d'une note rédigée par le commandant en chef de la flotte et présentée *cinq mois* avant le départ de la deuxième escadre !

Ce que pensaient, en août 1904, sur l'opportunité de l'envoi d'une troisième escadre, le commandant en chef de la flotte et le commandant en chef des forces de terre et de mer. — En outre, au mois d'août, lorsque je quittai Vladivostok pour rentrer à Libau, le commandant de la flotte et le commandant en chef des forces de terre et de mer ⁽¹⁾ me chargèrent d'insister, en leur nom, sur la nécessité de renforcer à bref délai la deuxième escadre, d'aménager Vladivostok en grand port de guerre et d'y envoyer tous les torpilleurs de la mer Noire et de la Baltique, en état de naviguer.

En tout cas, la composition de la deuxième

1. Qui était alors le général aide de camp Alexéieff.

escadre ne peut absolument pas être attribuée à l'amiral Rojestwensky qui n'en est que le commandant et qui, officiellement, ne possède pas d'autres titres.

Si l'on n'a pas envoyé la troisième escadre, c'est parce que l'on continue à ne pas comprendre l'importance de cette guerre et du rôle que notre flotte est appelée à y jouer. — Bien entendu, il se pose ici une nouvelle question : « Pourquoi n'a-t-on pas tenu compte de l'avis exprimé si nettement par les hautes personnalités maritimes et militaires que vous venez de mettre en avant ? » Il n'y faut pas voir d'autre cause que l'ignorance, dans laquelle nous n'avons cessé de nous trouver, des conséquences capitales que cette guerre pouvait avoir pour nous, et surtout de l'obstination avec laquelle nous avons refusé de comprendre le rôle que la flotte était appelée à y jouer.

Il est nécessaire, pour la Russie, de deve-

nir une puissance *maritime de premier ordre* ; et il est absolument indispensable de nous bien pénétrer de cette idée. Pour le moment, sans doute, il serait inopportun d'entrer, à ce propos, dans de longues considérations ; je m'efforcerai plus tard de démontrer, et j'espère y réussir, que, même dans le cas d'une guerre avec l'Allemagne, la maîtrise de la mer jouerait un rôle énorme et presque prépondérant. C'est, d'ailleurs, ce que les Allemands ont fort bien compris ; et ce n'était pas une parole irréfléchie et creuse que prononçait, dans un de ses derniers discours, leur empereur Guillaume, lorsqu'il s'écriait : « C'est sur mer qu'est l'avenir de l'Allemagne ! »

C'est parce que nous ne comprenons pas l'importance de la flotte, que nous retardons la construction de nouveaux bâtiments. — C'est à peine si nous commençons à nous douter aujourd'hui de l'importance qu'a, pour la Russie, une flotte

puissante, et encore avons-nous bien du mal à nous en persuader ! Qu'on voie plutôt l'*activité* avec laquelle nous poussons actuellement la construction des vaisseaux en chantier, et qu'il nous est impossible d'utiliser dans cette guerre. Tels sont les cuirassés *André-Pervozvanny*, *Empereur-Paul I^{er}*, *Pamiat-Evstaphya* et *Joann-Zlatoouste*. Les travaux sont alternativement arrêtés et repris ; enfin, on les effectue le moins rapidement possible.

Nous nous imaginons qu'après la guerre avec le Japon, nous aurons le temps de réunir des commissions à n'en plus finir, de discuter pendant des années entières les types de vaisseaux à mettre en chantier, d'élaborer des programmes de toute sorte, comme nous l'avons fait jusqu'ici, et de différer toujours la construction des navires !... Ne devrions-nous pas, au contraire, nous préoccuper des pertes subies par notre flotte au cours de cette guerre, et prendre à cœur de construire sans retard de nouveaux bâti-

ments afin de remplacer ceux que nous aurons dû rayer des cadres de notre marine !...

Peut-être cette guerre pourra-t-elle finir par un échec pour nous. — Et maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire : à cause de la faiblesse de notre flotte, et surtout à cause de notre ignorance en matière de marine, nous sommes exposés à perdre définitivement cette guerre et à être contraints d'accepter une paix humiliante... Certes, je serai le premier à en souffrir et à en avoir honte ; mais je suis obligé d'obéir à ce que me commande l'honneur et d'écouter la voix de ma conscience ; je suis obligé de vous dénoncer le péril ; il m'est impossible de vous dissimuler la possibilité d'une défaite ; et je n'en ai pas le droit !

Il faut dès maintenant se préparer fiévreusement pour une nouvelle guerre.
— Nous devons alors nous préparer fiévreusement à une seconde guerre avec le Japon

qui, elle aussi, *dépendra tout entière de la maîtrise de la mer* ; d'ailleurs, je le répète, il en sera ainsi dans toutes les guerres que nous pourrons être appelés à faire : notre ennemi, en effet, ne nous donnera pas le temps de terminer nos préparatifs ; il nous attaquera dès qu'il sera prêt ; il nous faut donc une flotte puissante, invincible ; à quoi bon nous mettre encore en retard ?

Nous devons être prêts avant les Japonais. — Pour vaincre, il nous faudra, par conséquent, être prêts les premiers. Aussi tous les chantiers d'Europe, actuellement disponibles (à l'exception peut-être des anglais), doivent-ils être, dès aujourd'hui, occupés à la construction de bâtiments destinés à la flotte russe, sans parler des nôtres où l'on doit travailler nuit et jour.

Tous les chantiers d'Europe doivent être occupés à construire des vaisseaux destinés à notre flotte. — Ne vaut-il pas

mieux attendre un peu, me répliquera-t-on sans doute, car cette guerre n'est pas encore achevée, et, comme c'est surtout une grande guerre maritime, il est préférable d'attendre, avant de se mettre à l'œuvre, les résultats qu'elle donnera et de profiter des enseignements qui s'en dégageront.

C'est ce que l'on disait toujours, par exemple, quand il s'agissait de la construction des grands vaisseaux cuirassés ; *attendons les résultats, avant de commencer à construire*. J'entends votre logique, et elle me désespère ! Oui, je vois déjà se réunir des commissions innombrables où l'on discutera des futilités, où l'on négligera le nécessaire, où l'on se complaira, en l'absence d'idées dirigeantes, à élaborer des projets et des plans secondaires ; on causera, on discutera, on attendra ; et de nouveau ce sera le règne de la responsabilité de tout le monde, c'est-à-dire de l'irresponsabilité générale ; la négation de toute énergie, de toute initiative personnelle, de toute valeur morale !

Mieux vaut attendre, dites-vous, les résultats de cette guerre ; mais rappelez-vous donc que nous sommes dans des conditions particulières, que le mieux est souvent l'ennemi du bien ; enfin, songez que si nous attendons encore, il sera trop tard, irrémédiablement trop tard !

En ce qui concerne les enseignements de cette guerre, ils n'ont fait que confirmer les opinions généralement reçues : aussi est-il inutile d'attendre plus longtemps avant de se mettre à construire une nouvelle flotte. — D'ailleurs, permettez-moi de vous faire remarquer que ces dix mois de guerre ont entièrement confirmé les opinions que l'on avait auparavant sur les différents types de bâtiments ; aussi, est-il absolument impossible de comprendre le retard que vous apportez à la construction de nouveaux vaisseaux de guerre ; toutes vos objections ne sont que les manifestations d'une prudence insensée, pour ne pas dire criminelle !

Longtemps avant la guerre, l'énorme importance des croiseurs cuirassés a été reconnue partout, excepté en Russie.

— Voulez-vous encore des exemples ? Il ne m'est pas difficile d'en trouver : de longues années avant cette guerre, on a reconnu, dans tous les pays, que le *cuirassé* joue un rôle prépondérant dans le combat naval d'aujourd'hui ; que les meilleurs types de vaisseaux de guerre sont le *cuirassé d'escadre* et le *croiseur cuirassé pourvus d'un épais blindage*, auxquels on doit ajouter d'importantes flottilles de contre-torpilleurs. Tous les États d'Europe, les États-Unis et le Japon se sont mis depuis longtemps à construire des croiseurs cuirassés de grandes dimensions ; nous, au contraire, des croiseurs protégés de dimensions moyennes. Voyez plutôt : nous avons construit, ces temps derniers, un seul croiseur *cuirassé*, le *Bayan* et, à côté, une quantité considérable de croiseurs *protégés* : *Diana, Pallada, Aurora, Bogatyr, Oleg, Otchakof, Kagul,*

Askold, Varyag, Bojarin, Almaz, Jemitchoug, Izoumroad, Novik.

N'est-ce pas avec amertume que l'on est obligé de reconnaître que toute la supériorité de la flotte japonaise, au début de cette guerre, sur l'escadre de Port-Arthur, ainsi qu'aujourd'hui sur celle de Rojestwensky, consiste en une division homogène de six grands croiseurs cuirassés auxquels sont venus s'en ajouter encore deux autres, également cuirassés, qui ont été achetés en Italie un peu avant la guerre, et qui auraient pu l'être tout aussi bien par nous, si nous avions voulu nous en donner la peine ! Si l'amiral Togo n'avait pas eu cette division puissante, ou bien si cette dernière, au lieu de se composer de croiseurs cuirassés, n'avait compris que des croiseurs protégés analogues à ceux qui constituaient la moitié de notre flotte de Port-Arthur, nous aurions remporté la victoire sur mer, et le succès définitif de la campagne nous serait déjà acquis ! Oui, c'est uniquement à notre man-

que d'instruction militaire que l'on doit attribuer tous nos échecs !

Aujourd'hui encore, nous refusons de nous laisser convaincre par les coefficients qui sont sous nos yeux ; nous nous obstinons à ne pas nous incliner devant les leçons que nous donnent les derniers événements ; nous continuons à rester sourds aux enseignements de la tactique et de la stratégie, à fuir tout ce qui a l'aspect d'une science ! Ah ! je ne les connais que trop, toutes vos commissions ; j'en ai souvent moi-même fait partie, et je sais ce que valent leurs travaux ; je les ai vues discuter sur des futilités, soutenir des thèses erronées, et, tandis qu'impuissant j'étais obligé de maîtriser ma violente irritation, elles ne voulaient pas se rendre compte de l'évolution que subissaient les flottes de guerre, de l'importance que venaient de prendre les cuirassés ; elles s'obstinaient à considérer comme vérité intangible ce qui était admis vingt ans auparavant ; et je suis convaincu que, même aujourd'hui,

en dépit des enseignements de cette guerre, si vous en réunissiez encore, elles vous donneraient de nouveau ce même spectacle odieux !

Enfin, quelques années avant la guerre, s'est manifestée clairement, dans tous les États, une tendance à augmenter la force de l'artillerie moyenne; on élevait le calibre des canons de 6 jusqu'à 7, 7 $\frac{1}{2}$ et 8^{po}; et l'on portait la longueur à 50 calibres.

Nous sommes donc, ici encore, un peu en retard; mais *un peu* seulement, car nos cuirassés en construction, comme l'*André-Perovzanny* et l'*Empereur-Paul I^{er}*, sont déjà armés de canons de 8^{po} de 50 calibres de longueur.

La guerre avec le Japon a confirmé, de point en point, les considérations qui avaient motivé dans les différentes marines les transformations que je viens de signaler. Elle a démontré la puissance du cuirassé et des bâtiments de grandes dimensions, la nécessité d'augmenter le calibre de l'artillerie

moyenne et le rôle, *secondaire seulement*, que peuvent être appelés à jouer les torpilleurs. Que voulez-vous de plus ? Pourquoi chercher des raisons pour remettre à demain ce que l'intérêt de notre pays nous défend de différer ?

Je ne veux pas discuter davantage ; sans doute, en attendant encore, nous pourrions étudier à loisir les questions de moindre importance et apporter, *dans le détail*, quantité de perfectionnements ; mais il faut comprendre enfin que nous n'avons pas le temps nécessaire pour nous permettre d'agir ainsi, et que nous devons, avant tout, tirer de cette guerre la conclusion *principale* qui doit s'en déduire et non pas nous attarder à des détails inutiles !

Nous ne voulons pas voir la principale conclusion à tirer de cette guerre. — Pourquoi notre flotte a-t-elle été anéantie ? Est-ce parce que nos vaisseaux étaient plus faibles que ceux des Japonais, parce qu'ils

étaient de construction plus ancienne et par suite moins perfectionnés ? Non, mille fois non ! Notre flotte a été détruite d'abord parce qu'elle était numériquement plus faible ; ensuite, parce que ses bâtiments, au lieu d'être concentrés, étaient dispersés ; enfin, parce qu'elle n'était nullement prête à la guerre, n'avait pris aucune des dispositions nécessaires et n'avait pas à sa tête de chefs dignes de la commander !

Ce qu'il nous faut faire. — Vous ne voulez pas vous rendre à l'évidence ; vous vous préparez à retomber à l'avenir exactement dans les mêmes fautes ! Comment, en voyant votre attitude, ne pas se sentir envahi par un profond désespoir ? Il faut laisser là les bagatelles et les futilités ; tous nos efforts doivent tendre à devenir, le plus tôt possible, plus forts que l'ennemi ; à entretenir notre escadre dans un ordre parfait, et à ne pas nous amuser à perfectionner sans cesse des appareils secondaires ; effor-

çons-nous plutôt d'inspirer à nos fonctionnaires et à nos équipages cette mâle énergie, cette soif de travail, cette conscience nette et précise du temps qui passe et ne revient pas, qui, seules, pourront nous assurer, un jour, la victoire ! Ici, je m'associe de tout cœur aux paroles de l'amiral Birileff : « Un jour perdu est une faute ; une semaine, un crime. »

Les Japonais ne perdent pas leur temps. — Que font les Japonais ? Ils ne perdent pas une seule minute ; la construction des bâtiments commandés par eux à l'étranger est poussée avec toute la rapidité possible ; nous devons construire aussi ; nous devons construire *beaucoup plus*, puisque nos pertes auront été plus grandes !

Le commandant en chef des forces de terre et de mer ne possède pas d'état-major maritime. — Encore un exemple de notre ignorance dans laquelle nous sommes

des opérations navales et de leur importance dans cette guerre.

Regardez un peu quelle est la situation du commandant en chef des forces de terre et de mer. Il a, pour diriger les opérations navales, un *bureau maritime de campagne* à la tête duquel est le *capitaine de frégate Roussine* ; c'est d'ailleurs incontestablement un officier de grande valeur, auquel un séjour de plusieurs années au Japon, en qualité d'attaché naval, a permis d'acquérir une connaissance approfondie de la flotte japonaise ; je lisais dernièrement des rapports datés des premiers jours de décembre, et dans lesquels, ne se contentant pas d'affirmer qu'une guerre était *inévitabile*, il allait jusqu'à assigner comme date au début des hostilités le commencement de février ; comme vous voyez, il ne s'était pas trompé...

Mais, malgré toutes ses qualités, Roussine n'est que capitaine de frégate, ce qui correspond au grade de *lieutenant-colonel* dans l'armée de terre.

Comprenez-vous à présent l'influence qu'il peut avoir sur les décisions prises par le commandant en chef des forces de terre et de mer, qui, ne l'oublions point, n'est pas un marin de profession !

Je ne veux pas dire par là que le commandant en chef devrait être un marin. Non, le principal, à mon avis, c'est qu'il soit *seul* revêtu du pouvoir suprême, c'est-à-dire qu'il ait *seul* la haute direction des armées de terre et de mer, et qu'il soit un homme de génie ; quant à la question de savoir si l'on doit appeler à ce poste un militaire ou un marin, elle est en somme tout à fait secondaire.

Le commandant en chef doit avoir deux chefs d'état-major : un pour celui de la marine et un autre pour celui de l'armée. — En tout cas, il est évident que le commandant en chef ne peut pas être à la fois général et amiral ; il doit donc être entouré de personnalités capables de le seconder. Voilà pourquoi il était très logique que

lorsque le commandant en chef était l'*amiral* Alexéieff, le chef de son état-major fût un *lieutenant-général* assisté d'un grand nombre d'officiers de l'armée *de terre*, et qu'à la tête de son état-major maritime se trouvât le *contre-amiral* Withœft ; mais ce dernier fut bientôt obligé d'aller remplacer à Port-Arthur l'*amiral* Makharof, et l'état-major maritime fut dirigé alors par le *capitaine de vaisseau* Eberhardt.

Pourquoi donc, lorsque le *général* Kouropatkine eut reçu le commandement en chef, l'état-major maritime, au lieu de prendre une extension *encore plus grande qu'auparavant*, fut-il de plus en plus réduit, et finit-il par *disparaître complètement* et par être transformé en un *simple bureau* que dirige actuellement un *capitaine de frégate* ?

Je sais bien que l'on pourra me répondre qu'il y a un *commandant en chef* de la flotte. Mais chacune de nos trois armées constituées n'a-t-elle pas aussi son *commandant en chef*, ce qui n'empêche pas pourtant l'état-major général de rester toujours très nom-

breux et très compliqué ? D'ailleurs, celui de l'amiral Alexéieff était très important, bien qu'il n'y eût encore qu'une seule armée à la tête de laquelle était Kouropatkine.

Je ferai remarquer, en dernier lieu, que le commandant de la flotte, qui réside à Vladivostok, est séparé du commandant en chef, qui réside à Moukden, par une distance énorme qui nécessite un long voyage, et qu'il lui est impossible de communiquer facilement avec ce dernier et de lui soumettre par télégramme les plans élaborés.

A mon avis, le commandant de la flotte n'avait rien à faire à Vladivostok ; au contraire, sa présence à Moukden eût rendu les plus grands services ; on aurait dû l'y envoyer en qualité de *chef de l'état-major maritime du commandant en chef*. Ces fonctions n'auraient, d'ailleurs, rien eu d'humiliant pour lui, car les chefs d'état-major du commandant suprême sont égaux aux généraux commandants d'armée et aux amiraux commandants de la flotte.

Où donc Kouropatkine a-t-il auprès de lui des personnalités compétentes pour lui permettre de commencer dès maintenant à diriger, de son quartier général, la marche de la deuxième escadre que commande l'amiral Rojestwensky, ainsi que la division des croiseurs de Vladivostok et la troisième escadre, qui va appareiller ?

Quelle sera la situation de notre flotte ? Elle sera répartie en trois escadres ayant chacune leur commandant. Recevra-t-elle des ordres de Saint-Pétersbourg pendant la première partie de sa traversée, et ensuite du commandant en chef de la flotte qui les demandera par télégramme au commandant suprême ? Une hiérarchie si compliquée est nettement condamnée par l'histoire, et pourtant nous ne nous en soucions point ! C'est avec une profonde affliction, Messieurs, que je vois se prolonger une pareille situation.

Je maintiens ce que j'ai dit : le commandant en chef doit avoir deux états-majors

aussi importants l'un que l'autre et ayant chacun à leur tête un chef de même rang. J'espère que nous arriverons à ce résultat ; mais quand ?... Après une nouvelle défaite ?... Tant qu'il n'y aura pas d'unité dans le commandement de notre flotte, nous ne pourrons pas prétendre remporter des succès sur mer ; les échecs que nous n'avons cessé d'éprouver depuis le début de cette guerre auraient dû nous instruire suffisamment.

Quant à l'état-major général de la marine réuni à Saint-Petersbourg, il n'est pas du tout préparé à diriger des opérations navales. Il y a deux ans, en effet, la section spéciale chargée d'élaborer les plans de campagne que nous pourrions être appelés à utiliser n'y avait pas encore été créée ; il a fallu de grands efforts, des luttes acharnées contre des courants d'opinions : beaucoup prétendaient que la tactique, la stratégie et, d'une manière générale, toute science, quelle qu'elle fût, ne pouvait être d'aucune utilité pour diriger une guerre navale ; et il n'y a que

deux ans, c'est-à-dire un an avant qu'éclatât cette guerre, que fut organisée à l'état-major général de la marine une section nouvelle, dite des « opérations navales » !

Malheureusement, les membres de cette section prirent comme sujets de leurs premiers travaux une guerre dans la Baltique ! Je n'ai nullement l'intention de les tourner en ridicule ; je comprends même, dans une certaine mesure, le choix qu'ils ont fait. Ils étaient si peu nombreux, si peu expérimentés, qu'ils jugèrent au-dessus de leurs forces d'étudier une guerre navale en Extrême-Orient ! Ils se contentèrent d'une question plus simple, d'un théâtre moins étendu, qui présentait, pour eux, le double avantage d'être facile à étudier en raison de sa proximité et de ne pas entraîner de problèmes compliqués étant donnée la faiblesse de nos forces dans la mer Baltique...

D'ailleurs, ils ne parvinrent même pas à terminer ce travail avant la déclaration de la guerre avec le Japon... Aujourd'hui, l'intérêt

du sujet que leur prudence leur avait fait choisir s'est vu considérablement augmenté, à cause de la formation et du départ de la deuxième escadre de l'océan Pacifique, des déclarations faites par les hautes personnalités de notre marine sur l'opportunité de l'envoi d'une troisième escadre, ainsi que de celui de matériel et de torpilleurs à Vladivostok, etc.

Pourtant, on n'a sans doute pas été de cet avis puisqu'on a suspendu les travaux de cette section et que, dans le courant du mois d'août, lorsque son chef, le capitaine de vaisseau Broussilof, fut nommé au commandement du croiseur cuirassé *Gromoboï*, de la division de Vladivostok, on jugea même inutile de le remplacer ; et actuellement, son poste est toujours vacant.

Toutes les affaires importantes, qui ont trait aux plans de campagne qui pourraient nous être utiles au cours de cette guerre, passent devant cette section à laquelle on ne veut pas les communiquer, laissant à notre

bureaucratie savamment compliquée le soin de les faire circuler entre les mains de fonctionnaires pour lesquels elles ne sont qu'un affreux cauchemar !

N'aurait-on pas pu vraiment appeler un autre officier que le commandant Broussilof au commandement du croiseur *Gromobol*, et n'aurait-il pas mieux valu laisser cet officier de valeur remplir, à l'état-major général de la marine, ses fonctions de chef de la commission des opérations navales, dont cette guerre était venue doubler l'importance ? C'est un exemple de plus à ajouter à tant d'autres, et qui montre assez, je crois, l'intérêt que nous portons à ce qui se passe sur mer !

Mais je me suis laissé entraîner trop loin de mon sujet ; revenons à la troisième escadre.

Il y a encore assez de marins disponibles pour composer les équipages de la troisième escadre. — Parmi les objections que l'on m'a adressées à ce sujet, je

relève la suivante qui me paraît la plus sérieuse : « Comment, m'a-t-on dit, complétez-vous les cadres de la troisième escadre ? Où trouverez-vous assez d'officiers et de matelots ? » Je répondrai d'abord que les bâtiments destinés à la composer *faisaient partie de notre flotte*, et, par conséquent, *devaient* avoir des équipages. Il est, en effet, inadmissible que nous ayons construit des vaisseaux et que nous soyons dans l'impossibilité de leur donner un nombre d'hommes suffisant. Comme il y a, parmi les navires qui vont constituer la troisième escadre, plusieurs unités qui n'appartenaient pas à la *flotte active*, et, par conséquent, ne naviguaient pas en temps de paix, il est possible qu'ils n'aient pas tous leurs équipages au complet et qu'une partie appartienne à la réserve des armées de mer ; mais, aussitôt la guerre déclarée, nous avons dû, j'imagine, *mobiliser tous ces réservistes*.

Si nous avons réellement acheté des navires exotiques, comme le bruit en a long-

temps couru, nous n'aurions pas pu, évidemment, leur trouver d'équipages. Mais ces bruits étaient absolument dénués de fondement; quant aux paquebots armés en croiseurs auxiliaires, ils n'ont pas pu accaparer un bien grand nombre de réservistes.

On me parle enfin des transports qui accompagneront l'escadre et qui auront besoin d'officiers; on a dû prendre, j'imagine, les mesures nécessaires pour pouvoir leur en fournir, car on n'a pas eu la naïveté de penser qu'on pouvait envoyer une escadre sans transports.

Admettons pourtant que nous n'ayons pas à notre disposition une réserve suffisante, *ce qui attesterait une grave faute de la part de l'amirauté* : nous serait-il impossible pour cela de compléter les cadres de la troisième escadre ? Nullement. A la fin d'août, lorsque la deuxième escadre effectuait ses essais en mer, l'amiral Birileff, si vous vous en souvenez, l'accompagna avec une escadre de réserve qui, si elle n'avait

pas été complètement organisée, *l'était cependant assez pour tenir la mer.*

Enfin, dans le cas où nous ferions sortir une partie de la flotte de la mer Noire, il nous y resterait encore *beaucoup* de bâtiments auxquels nous pourrions emprunter des officiers et des équipages ; et, si nous n'avions pas encore un assez grand nombre d'hommes, nous aurions enfin la ressource de faire appel aux inscrits maritimes, aux officiers des diverses administrations côtières, et même à ceux des diverses écoles navales. De toute façon, vous voyez que nous trouverons toujours à constituer les équipages nécessaires. Mais, me direz-vous, ils seront* inexpérimentés. C'est possible, mais il *faut* que la troisième escadre puisse appareiller pour l'Extrême-Orient.

Si, en dix mois, les bâtiments de la troisième escadre n'ont pas pu être mis en état d'appareiller, ils doivent partir maintenant tels qu'ils sont. — Quant à

ceux qui déclarent que sur tel ou tel navire, tel ou tel appareil n'est pas encore complètement en état de bien fonctionner, je ne ferai qu'une réponse : nous avons eu *dix mois*, depuis le jour où les Japonais attaquèrent notre flotte de Port-Arthur, pour nous préparer à la guerre ; aussi tous nos bâtiments doivent-ils être prêts à entrer en campagne ; dans le cas où il n'en serait pas ainsi, ce serait évidemment très regrettable, mais il faudrait qu'ils partent quand même, car nous n'avons plus le temps d'entreprendre de nouvelles réparations ou d'achever celles que nous avons commencées. Du moment que, sur un vaisseau, les *chaudières* et les *machines* ne sont pas hors de service ; du moment que la plupart des *canons* sont en état de tirer, ce vaisseau est *capable* de prendre rang dans une escadre de combat et doit appareiller sans retard pour le théâtre de la guerre.

Un navire de guerre, ne l'oubliez point, est construit, non pas en vue de prendre part à

une bataille *unique* et d'aller ensuite, après une victoire, se renfermer dans un port pour s'y réparer; il peut, au contraire, après avoir subi, au cours d'un engagement violent, des avaries plus ou moins sérieuses, avoir à prendre part à une nouvelle action, ce qu'il est toujours en état de faire, du moment que son gouvernail continue à fonctionner, que les obus n'ont pas occasionné de déchirures au-dessous de la ligne de flottaison et que son artillerie n'a pas été trop endommagée.

Eh bien, considérons les bâtiments de notre troisième escadre comme sortant plus ou moins avariés d'un combat victorieux contre un *ennemi terrible*, contre notre *bureaucratie* qui, avec ses retards et ses lenteurs est, pour nous, plus redoutable que les Japonais eux-mêmes; attribuons donc tous les défauts que nos vaisseaux peuvent présenter encore au mauvais vouloir de nos fonctionnaires et envoyons-les à une nouvelle bataille, lutter contre un ennemi peut-

être *moins* acharné et moins opiniâtre ; envoyons-les contre les Nippons !

Si l'on n'a pas réuni des approvisionnements et des munitions, la troisième escadre doit appareiller quand même sans différer son départ. — Ce qu'il importe surtout, c'est de ne plus perdre de temps ; et, si par hasard on avait négligé de préparer les dépôts de provisions et de munitions nécessaires à la troisième escadre, qu'elle appareille pourtant sans retarder son départ ! Pendant qu'elle doublera l'Europe, nous pourrons faire parvenir, à Odessa, par trains spéciaux, des approvisionnements et des munitions qui seront dirigés de suite sur Port-Saïd et sur Suez.

En ce qui concerne les réparations secondaires, le mieux sera d'embarquer sur chaque navire un certain nombre d'ouvriers avec des établis et le matériel nécessaire ; elles pourront être ainsi effectuées pendant la traversée.

Les navires qui appareilleront après le mois de février ne pourront pas arriver sur le théâtre de la guerre avant l'année 1906. — Le plus important, comme je l'ai déjà dit, c'est de ne pas perdre de temps; il faut renforcer l'escadre de Rojestwensky le plus tôt possible, car les navires qui partiront après le mois de février ne pourront pas arriver sur le théâtre de la guerre *avant l'année 1906* ! Il est facile, d'ailleurs, de comprendre pourquoi : l'océan Indien est calme en ce moment; mais dans quelque temps la mousson commencera à souffler, et c'est un vent qui, à partir du jour où il s'élève, ne cesse pas un instant. Les navires de commerce ont déjà beaucoup de mal à lutter contre lui; sans doute les vaisseaux de guerre pourraient en triompher, mais les torpilleurs en seront absolument incapables. Cependant, ce n'est pas là l'obstacle principal : nos bâtiments, qui ne peuvent embarquer de charbon dans aucun port, et, particulièrement, dans aucun port

anglais, seront obligés d'effectuer ainsi une traversée de 4 000 milles. La deuxième escadre se trouve d'ailleurs actuellement dans les mêmes conditions; mais c'est *en hiver*, alors que l'océan Indien est parfaitement tranquille, ce qui permet aux navires charbonniers de ravitailler en mer les bâtiments de guerre et même au besoin de les prendre en remorque.

Au contraire, lorsque souffle la mousson, l'océan est très agité et on ne peut songer à effectuer en mer les transbordements, ni à prendre en remorque un bâtiment quelconque; par conséquent il est *impossible* à une escadre de le traverser à cette époque.

Aussi est-il, pour nous, d'une extrême importance de mettre *immédiatement* notre troisième escadre en état d'appareiller, sans chercher à terminer les travaux qui ne seraient pas encore achevés.

Il faut confier à une seule personne le soin de former et de constituer la

troisième escadre, et lui donner pleins pouvoirs. — N'allez pas, surtout, rédiger ce redoutable Livre bleu, sur lequel vous collerez une étiquette blanche avec cette inscription : « Formation et préparation de la troisième escadre. — Commencées le 20 novembre 1904. — Achevées..... » Ou bien, si vous y tenez, rédigez ce livre ; mais alors qu'il ne se compose que d'un seul feuillet, sur lequel on pourra lire que la formation et la composition de la troisième escadre ont été confiées à tel personnage bien connu pour son énergie et son expérience, qui a reçu pour cela pleins pouvoirs et qui a été autorisé à ne pas tenir compte des ordres venus des chancelleries.

Dans ces conditions, l'affaire sera simple et vite terminée ; l'escadre ne tardera pas à appareiller.

Jusqu'en novembre, on n'a pas songé à la formation d'une troisième escadre.
— Vos Livres bleus nous serviront du moins

à établir d'une manière irréfutable qu'en *novembre 1904*, on n'avait pas encore songé à la nécessité de l'envoi d'une troisième escadre ! En effet, s'il en avait été autrement, comment pourriez-vous expliquer qu'en ce même mois de novembre on ait passé, avec une usine, un contrat au sujet de la réfection de l'artillerie des cuirassés garde-côtes du type *Amiral-Séniavine* et que, dans ces contrats, on ait assigné aux travaux nécessaires une durée de *deux années* avec fixation de deux termes : 16 avril 1905 et 15 avril 1906⁽¹⁾. Or, ce sont précisément ces cuirassés qui vont constituer le noyau de la troisième escadre !

Il n'y aurait rien à dire si la longue durée de ces réparations avait été autorisée par les circonstances. Mais ce n'était pas précisément le cas !...

1. Le rapport officiel, qui porte à la connaissance du commandant du port de Cronstadt ce remarquable contrat, est daté du 12 novembre et inscrit sous un numéro d'ordre supérieur à 40 000 ; on peut voir par là le nombre de rapports rédigés en une année par notre bureaucratie !

Lorsque la presse eut prouvé la nécessité de l'envoi d'une troisième escadre, on ordonna de tenir cette dernière prête à partir pour le mois de *mai 1905*. Je ne puis vraiment m'expliquer comment il a pu se faire qu'on ait oublié qu'au mois de mai aucun bâtiment ne pouvait appareiller en raison de la mousson qui souffle, à cette époque, dans l'océan Indien, et que l'on ait condamné l'escadre à différer son départ jusqu'à l'automne suivant, c'est-à-dire à n'arriver sur le théâtre de la guerre qu'en 1906 !

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire remarquer en outre que l'ukase ordonnant la préparation et la formation de la troisième escadre fut signé à Saint-Petersbourg le 20 novembre et qu'il n'arriva à Cronstadt que *trois jours après*, comme si nous ne possédions ni téléphone, ni télégraphe !

Notre presse, alors, recommença la lutte ; elle réclama le départ immédiat des trois cuirassés garde-côtes du type *Séniavine*, du cuirassé d'escadre *Empereur-Nicolas I^{er}* et

du croiseur blindé *Vladimir-Monomakh* qui se trouvaient à Libau ; elle supplia l'amirauté d'envoyer à Rojestwensky des renforts immédiats ; mais on laissa s'écouler encore *deux semaines* et ce n'est qu'au commencement de *décembre* que l'amiral Birileff reçut l'ordre de partir pour Libau afin de pousser activement les préparatifs et de faire travailler enfin avec acharnement à la mise en état des navires en question !

Les trois garde-côtes du type « Séniavine », le cuirassé « Empereur-Nicolas I^{er} » et le croiseur « Vladimir-Monomakh » auraient pu appareiller avec la deuxième escadre. — Il apparut alors manifestement que ces cuirassés pouvaient être en mesure d'appareiller vers le 15 janvier, ou, en d'autres termes, que les travaux que l'on avait décidé tout d'abord de faire exécuter en deux ans pouvaient être accomplis en deux mois, et même en un seul, comme on vient de pouvoir le constater !

Par conséquent, *si on l'avait voulu*, on aurait pu faire appareiller ces bâtiments avec l'amiral Rojestwensky ; on ne doit pas, en effet, alléguer comme excuse que nos usines étaient débordées de travail, car, depuis le 1^{er} août, la première escadre sortit régulièrement en mer, afin d'effectuer ses essais, et, à dater de ce jour, nos ouvriers commencèrent à respirer. En admettant même que l'on ait négligé de s'occuper alors de ces cuirassés, on aurait dû, au moins, les joindre à la division complémentaire qui, sous les ordres du capitaine de vaisseau Dobrotworsky, quitta Libau un mois après, afin d'aller rejoindre Rojestwensky ; et dire qu'aujourd'hui ils ont déjà, sur cette division complémentaire, deux mois et demi de retard !

N'est-ce pas là un exemple frappant qui montre bien ce que nous aurions pu faire si nous avions eu conscience de notre devoir et si nous avions eu, pour l'accomplir, l'énergie nécessaire ?

X

Et maintenant, c'est tout ; je n'ai plus rien à dire. Puisse ma faible voix avoir été entendue ! C'est là mon dernier désir, car je suis fermement convaincu que je n'ai rien proposé d'impossible.

« Eh bien, camarades, tout ce que nous ordonnera notre tsar, nous le ferons. Hurrah ! » (1)

Des rives lointaines de l'Afrique du Sud, ces cris de combat retentissent jusqu'à moi et pénètrent au plus profond de mon cœur ! Résolution suprême, énergie indomptable !... Ils accompliront jusqu'au bout leur tâche, nos vaillants camarades ; et leurs cris d'espérance et leurs cris de victoire iront en s'éloignant de plus en plus, en s'affaiblissant

1. Extrait de l'ordre du jour promulgué par l'amiral Rojestwensky, à Vigo, le 15 octobre 1904, en réponse à un télégramme que lui avait adressé l'empereur.

graduellement pour retentir en face de l'ennemi, dans les eaux lointaines de l'Extrême-Orient !

Pourtant, ces cris ne doivent pas cesser de retentir jusqu'à nous ; ils ne doivent pas mourir dans un éloignement sans cesse grandissant, ils doivent nous rappeler à toute heure, à toute minute, le jour comme la nuit, cette escadre qui vogue vers les mers de Chine, et pour qu'ils puissent un jour étouffer les « banzaï » japonais, nous devons réclamer, sans trêve, des renforts nouveaux pour l'amiral Rojestwensky !

Serait-il donc possible qu'on ne le renforcât pas ?...

Non, c'est une folie, et plus on y songe, plus c'est impossible de laisser s'engourdir ainsi dans la mer Noire une puissante escadre prête à attaquer l'ennemi, des cuirassés se prendre dans les glaces de la Baltique et des torpilleurs se rouiller dans les bassins de nos ports !

Non, c'est impossible ; nous ne pouvons

pas croire que le départ de la deuxième escadre marque la fin de notre tâche ; la suspension des travaux, l'inaction de ces bâtiments, pendant que nos frères luttent et tombent pour payer nos fautes, pèseraient sur nous comme un boulet massif qui nous broierait la tête...

Loin de nous ces sombres pensées. Souvenons-nous seulement que nous sommes Russes et crions à nos camarades, en route pour l'Extrême-Orient, en route pour l'inconnu :

« Oui, faites tout ce que vous ordonnera votre tsar, car il ne vous laissera pas sans secours ; engagez hardiment la bataille et sachez que, lorsque vous serez épuisés par cette lutte sans merci, de nouvelles escadres seront là pour vous soutenir et pour vous remplacer ! »

N'est-il pas vrai, citoyens de la nation russe, voilà ce qu'il faudra leur crier, car voilà ce que nous ferons ! Hurrah !.....

Je crois entendre, nuit et jour, le bruit

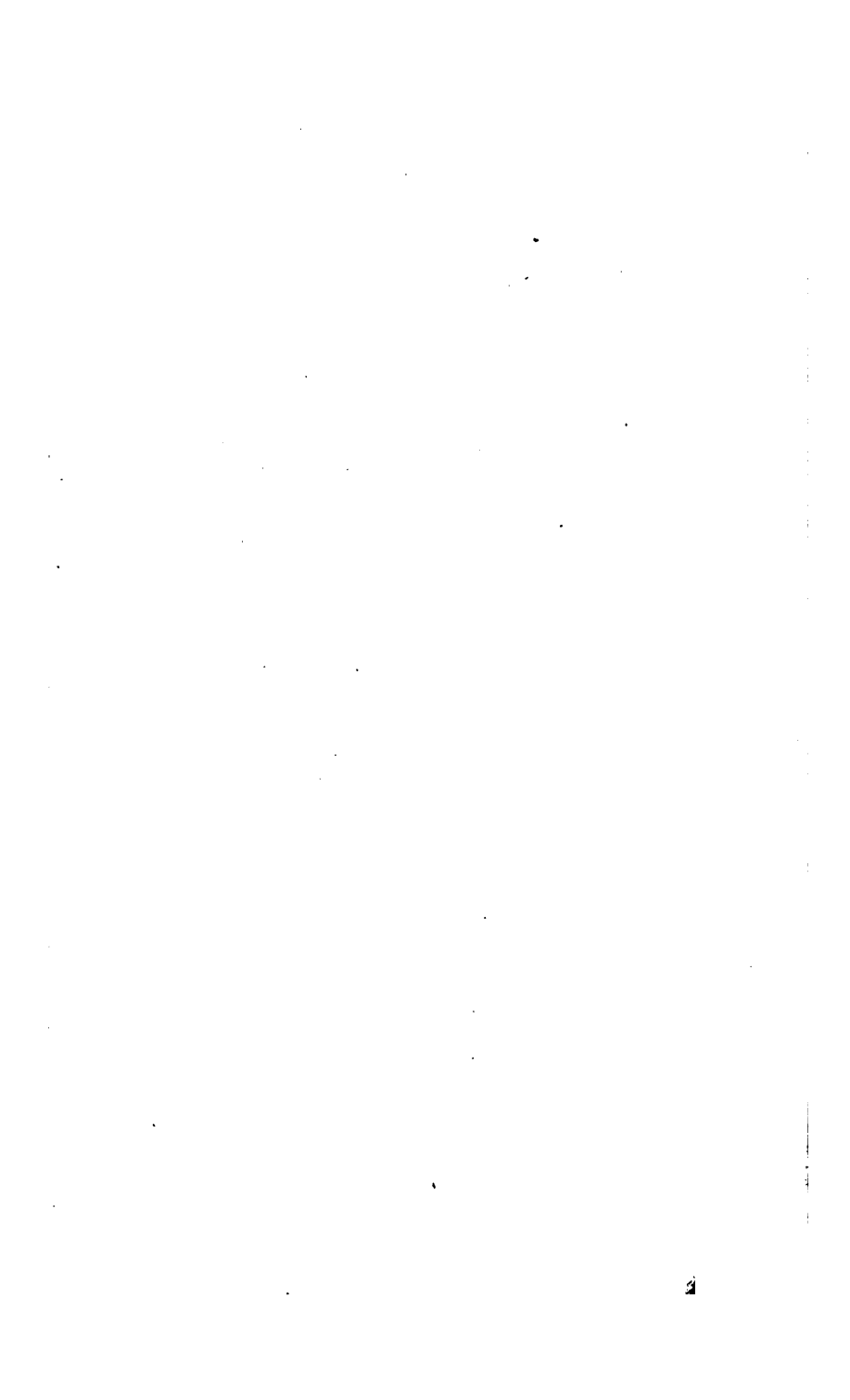
de milliers de marteaux frappant sur les enclumes des chantiers de la Néva, de Cronstadt et de Libau ; ce sont des cuirassés qui s'apprêtent au départ ; je les vois déjà sortir sur nos rades, prendre la mer et gagner, à toute vapeur, la Méditerranée, où doit les rejoindre la flotte redoutable de la mer Noire qui vient de franchir les Dardanelles et que son chef lui-même (1), cet homme d'une volonté de fer, d'une énergie inlassable et d'une grande expérience ; mène au combat et à la victoire !

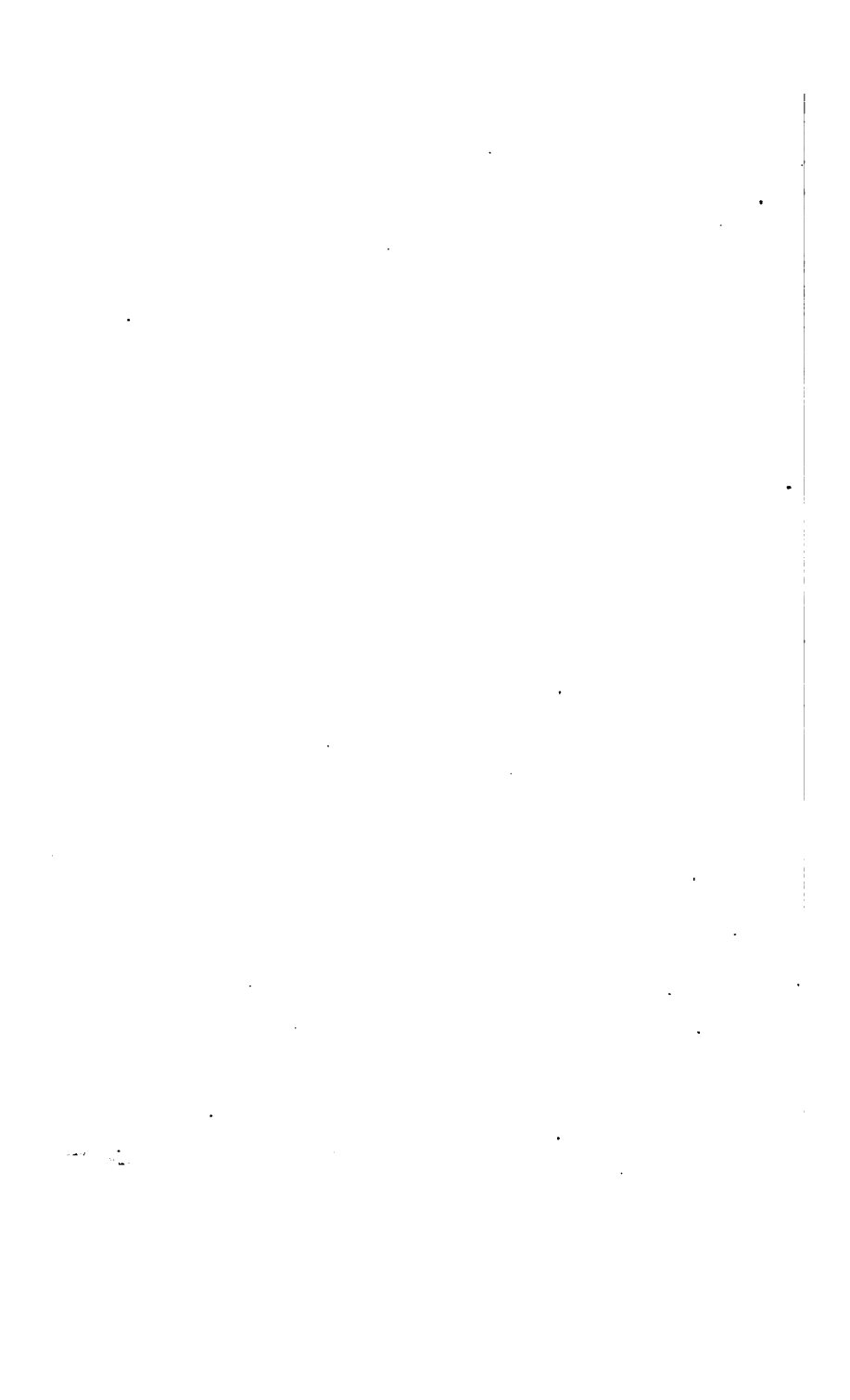
Sur les rails du transsibérien glissent des files de wagons et de plates-formes roulantes sur lesquels j'entrevois vaguement des torpilleurs, entiers ou démontés, des machines et des sous-marins ; puis, ce sont des wagons sans nombre chargés de provisions et de munitions qui roulent sur Vladivostok, ainsi que des trains innombrables qui char-

1. L'amiral Tchouknine, commandant en chef l'escadre de la mer Noire.

rient sans discontinuer des ouvriers et des ingénieurs...

Non, il est impossible, vous le voyez bien, vous tous qui êtes Russes, il est impossible que ce soit un rêve...





BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY

LA FLOTTE NÉCESSAIRE

SES AVANTAGES STRATÉGIQUES, TACTIQUES ET ÉCONOMIQUES

Par le contre-amiral F.-E. FOURNIER

1896. Un volume in-12, broché 3 fr.

Notre Marine de guerre. Réformes essentielles, par UN MARIN. 1904. Un volume in-12, broché. 2 fr.

Étude sur le Combat naval, par René DAVELUY, lieutenant de vaisseau. 1902. Un volume in-8 de 165 pages, broché 2 fr. 50

Une Marine rationnelle. La flotte utile. Les réformes nécessaires de notre organisme naval, par J.-L. DE MACONEX. 1903. Un volume in-8, broché. 2 fr.

Études sur la Marine de guerre, par ***. *La Stratégie navale. — La Tactique de marche d'une armée navale. — Croiseurs et éclaireurs, etc.* 1898. Un volume in-8 de 312 pages, avec 6 croquis et 3 cartes, broché. 5 fr.

La Marine de guerre. Six mois rue Royale, par Édouard LOCKROY, député, ancien ministre de la marine. 2^e édition. 1897. Un volume in-8 de 391 pages, broché. 5 fr.

La Défense navale, par le même. 1899. Un vol. in-8 de 582 pages, br. 6 fr.

Du Weser à la Vistule. Lettres sur la marine allemande, par le même. 1901. Un volume in-12, broché. 3 fr. 50

Réformes navales, par Paul FONTIN, ancien secrétaire particulier de l'amiral Aube, et le commandant VIGNOT, ancien officier d'ordonnance de l'amiral Aube, ancien chef adjoint du cabinet militaire de M. Lockroy (commandant Z... et H. MONTÉCHANT). 1899. Un volume in-12 de 316 pages, broché. 3 fr.

La Faillite de la marine. Étude critique maritime et militaire, par A. DEMIGNY. 1899. Un volume in-12, broché. 2 fr.

La Leçon de Fashoda, par J. LEGRAND, ancien élève de l'École polytechnique, officier de marine démissionnaire. 1899. Un vol. in-12, br. 3 fr. 50

La Guerre avec l'Angleterre. Politique navale de la France, par le lieutenant X... 1899. Un volume in-12, avec 3 cartes stratégiques et 16 tables statistiques, broché. 3 fr.

Notre Marine de guerre en 1899, par ***. *Les vices de son organisation. Un programme de réformes.* 1899. Un volume in-12, broché. 2 fr. 50

Notre Puissance navale, par J.-A. NORMAND. 1900. Brochure in-8. 1 fr. 50

Essai de Stratégie navale, par le commandant Z... et H. MONTÉCHANT. 1893. Un volume in-8 de 547 pages, vec figures, broché 10 fr.

La Guerre sur mer et ses leçons. Guerre hispano-américaine (1898), par le capitaine MAHAN, de la marine des États-Unis. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par le comte Alphonse DE DIESSBACH. 1899. Un volume in-8, avec 2 cartes. 4 fr.

L'Avenir de la Torpille et la guerre future, par A. GUIERRE, lieutenant de vaisseau en retraite. Avec une préface de M. le lieutenant de vaisseau DUBOC. 1898. Un volume in-12 de 293 pages, avec 13 figures, br. 3 fr. 50

Les Sous-marins et la prochaine guerre navale, par H. NOALHAT. 1904. Un volume in-12 avec 21 figures, broché 3 fr. 50

La Défense des côtes, par Albert GRASSET, lieutenant de vaisseau. 1899. Un volume in-8, avec 40 planches, broché. 10 fr.

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY

- Les Flottes de combat en 1904**, par le capitaine de frégate DE BALINCOURT. 4^e édition. Un volume in-16 de 851 pages, avec 403 figures schématiques de bâtiments, relié en percaline souple, tranches rouges. 6 fr.
- Les Armées et les Flottes militaires de tous les États du monde. Composition et Répartition en 1904.** Un volume in-8, broché. 1 fr.
- L'Armée et la Flotte de la Russie. Composition et Répartition en 1904.** Avec un appendice : *L'Armée de Mandchourie*. Un vol. in-8 de 126 pages, avec 3 tableaux in-folio, broché. 2 fr.
- L'Armée et la Flotte du Japon. Composition et Répartition en 1904.** Brochure in-8 de 61 pages. 75 c.
- L'État militaire des principales Puissances étrangères en 1902.** 8^e édition, augmentée et mise à jour, par J. LAURE, chef d'escadrons de cavalerie, breveté d'état-major. Un volume in-8 de 1 055 pages, br. 7 fr. 50

Autour de la Guerre russo-japonaise. 1904. Brochure gr. in-8. 1 fr. 25

Les Étrangers au Japon et les Japonais à l'étranger. Étude historique et statistique, par Édouard CLAVEY, consul de France. 1904. Brochure grand in-8. 1 fr. 25

Jaunes et Blancs en Chine. — Les Jaunes, par J. PÈRE-SIEFFERT, membre de la mission Paul Bert en Indo-Chine, délégué civil près la cour de Hué. 1902. Ouvrage couronné par l'Académie française (1903). Un volume in-12 de 514 pages, broché. 3 fr. 50

La Chine à terre et en ballon. Reproduction de 272 photographies exécutées par des officiers du génie du corps expéditionnaire et groupées sur 42 planches en phototypie avec légendes explicatives. 1902. Album in-4, avec 16 pages de texte. Sous couverture imprimée 12 fr. 50

En un élégant cartonnage percaline gaufrée or et couleurs, plaques spéciales 15 fr.

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse (nos 1 à 5). 35 fr.

20 exemplaires sur papier Whatman, numérotés à la presse (nos 6 à 25). 25 fr.

La Campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75, par V. TARIEL, lieutenant-colonel d'artillerie. Un volume in-8 de 109 pages, avec 12 figures et une carte spéciale hors texte, broché 2 fr. 50

Le Génie en Chine (1900-1901), par E. LEGRAND-GIRARDE, colonel du génie. 1903. Un volume grand in-8, avec 140 gravures et 11 planches hors texte, broché. 6 fr.

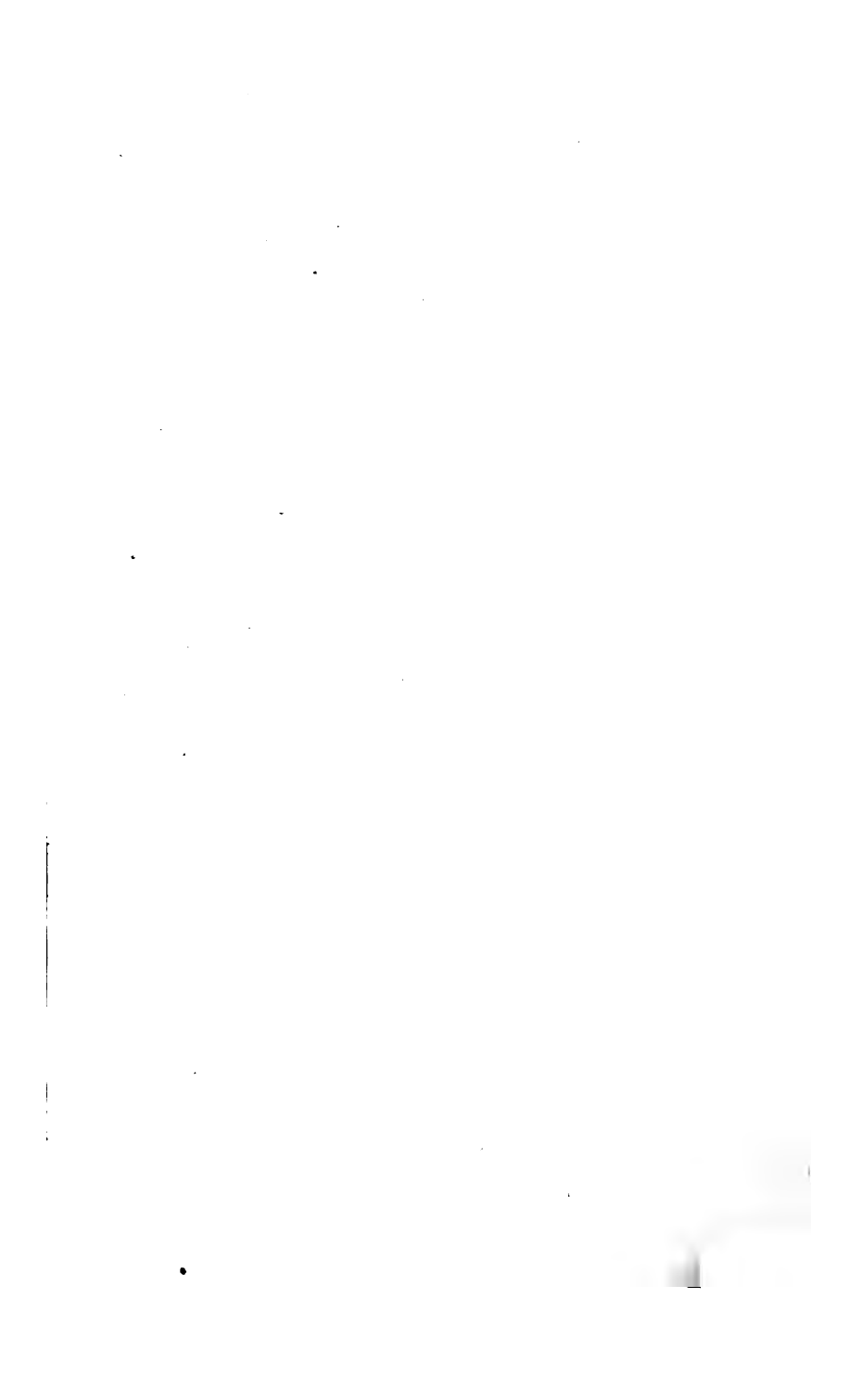
Russie et Chine en 1900, par M. CUREY, capitaine d'artillerie. 1901. Brochure in-8, avec 6 figures et une carte in-folio en couleurs 1 fr. 25

Rivages indo-chinois. Étude économique et maritime, par R. CASTEX, enseigne de vaisseau. 1904. Un volume in-8 de 343 pages, avec 6 croquis hors texte, broché. 5 fr.

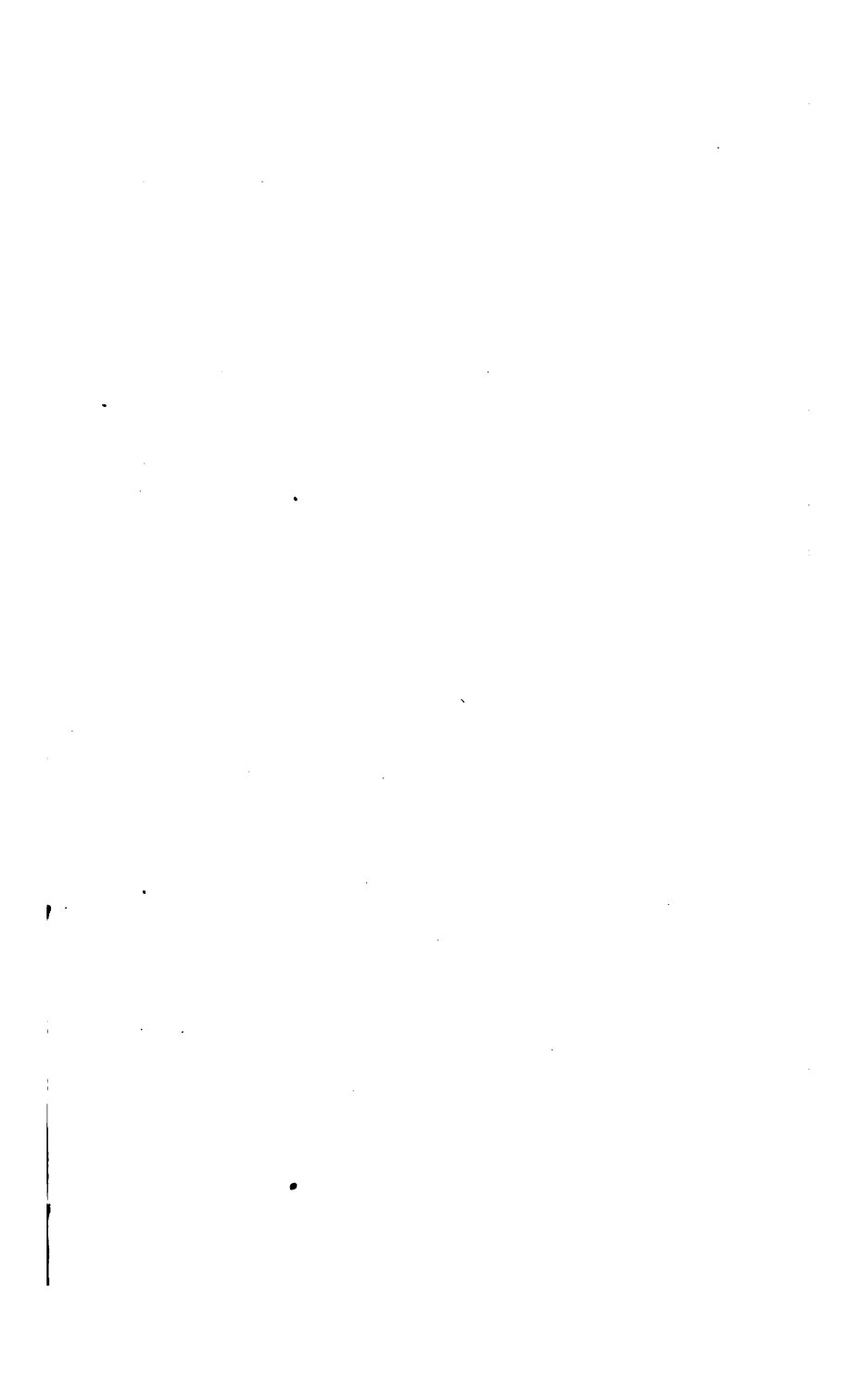
Le Droit de visite et la Guerre de course. Notions pratiques de droit maritime international et de législation commerciale. Applications aux guerres maritimes contemporaines, par E. DUBOC, lieutenant de vaisseau en retraite. 1901. Un volume in-8 de 309 pages, broché. 5 fr.

Précis de Droit maritime international et de Diplomatie, d'après les documents les plus récents, par A. LE MOINE, capitaine de vaisseau, licencié en droit. 1888. Un volume in-8 de 360 pages. 6 fr.

346









OCT 7 1950

MAY 8 1950

MAY 11 1950

MAY 14 1950

~~CONFIDENTIAL~~

OCT 19 1950

